L'Information Littéraire

Revue illustrée paraissant tous les deux mois pendant la période scolaire

COMITÉ DE DIRECTION :

Marcel BIZOS
Inspecteur général
de l'Instruction publique

Pierre BOYANCÉ
Professeur à la Sorbonne

Adrien CART
Inspecteur général
de l'Instruction publique

Pierre-Georges CASTEX
Professeur
à la Faculté des Lettres de Lille

Maurice LACROIX
Professeur de Première supérieure
au Lycée Henri-IV

Roger PONS
Inspecteur général
de l'Instruction publique

Mario ROQUES
Membre de l'Institut

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL : **Jean BEAUJEU**
Professeur à la Faculté des Lettres de Lille

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

J.-B. BAILLIÈRE ET FILS, 19, rue Hautefeuille, PARIS (6e).

Téléphone : DANTON 96-02 et 03. — C. C. Postaux : Paris 202. — R. C. Seine 7432. — R. P. Seine C. A. 4615

HUITIÈME ANNÉE. — N° 4. — SEPTEMBRE-OCTOBRE 1956

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE. — **DOCUMENTATION GÉNÉRALE**

NOUVEL ÉTAT PRÉSENT DES ÉTUDES VERLAINIENNES, *par C. CUÉNOT* 127
ÉTAT PRÉSENT DES ÉTUDES SUR LÉON BLOY, *par Joseph BOLLERY* 133
AUTOUR DU CENTENAIRE DE ROSNY AINÉ, *par Jean-Jacques BRIDENNE* 143
LA RELIGION DE PLINE LE JEUNE ET DE TACITE, *par J. BEAUJEU* 149
PREMIER CONGRÈS INTERNATIONAL POUR LE LATIN VIVANT, *par J. BEAUJEU* 156
BIBLIOGRAPHIE, *par J. VOISINE, Jacques ROBICHEZ* 157

DEUXIÈME PARTIE. — **DOCUMENTATION PÉDAGOGIQUE**

EXPLICATION FRANÇAISE, *par Roger PONS* 158
BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE POUR LES AGRÉGATIONS DES LETTRES ET DE GRAMMAIRE, *par Y. LEFÈVRE, A.-M. SCHMIDT, R. PONS, A. BOUTET de MONVEL, P. BOYANCÉ, M. RAMBAUD, J. BEAUJEU et J. BOUSQUET* 165

L'Information Littéraire

Revue illustrée paraissant tous les deux mois pendant la période scolaire.
HUITIÈME ANNÉE. — N° 4. — SEPTEMBRE-OCTOBRE 1956

Ont collaboré à ce numéro :

J. BEAUJEU, professeur à la Faculté des Lettres de Lille ;
J. BOLLERY, fondateur des Cahiers Léon Bloy ;
J. BOUSQUET, professeur à la Faculté des Lettres de Rennes ;
A. BOUTET DE MONVEL, professeur au Centre pédagogique de Sèvres ;
P. BOYANCÉ, professeur à la Sorbonne ;
J.-J. BRIDENNE, docteur de l'Université de Lille ;
C. CUÉNOT, docteur ès Lettres ;
Y. LEFÈVRE, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Bordeaux ;
R. PONS, inspecteur général de l'Instruction publique ;
M. RAMBAUD, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Lyon ;
J. ROBICHEZ, secrétaire général de l'Encyclopédie française ;
A.-M. SCHMIDT, professeur à la Faculté des Lettres de Lille ;
J. VOISINE, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Lille.

Prix de l'abonnement : **1.400 fr.** ; Étranger : **1.600 fr.** ; le numéro : **350 fr.**

N. B. — La Direction de la Revue décline toute responsabilité au sujet des opinions émises par les auteurs dans leurs articles.

ABONNEMENTS A TARIF RÉDUIT

LES INFORMATIONS

CULTURELLE ARTISTIQUE
GÉOGRAPHIQUE
HISTORIQUE
LITTÉRAIRE
SCIENTIFIQUE

Prix de l'abonnement pour chaque Information : Un an : **1.400** francs.

PRIX RÉDUIT

Pour

Trois Informations . . . . . **4.100 fr.**
Quatre Informations . . . . . **5.300 fr.**
Cinq Informations . . . . . **6.200 fr.**

Pour toute demande de changement d'adresse, prière d'envoyer la dernière bande et une somme de 20 fr.

PREMIÈRE PARTIE

DOCUMENTATION GÉNÉRALE

Nouvel état présent des études verlainiennes

En 1938, dans la collection des « Études françaises » (Belles-Lettres), nous faisions paraître un *État présent des études verlainiennes* qui, bien qu'encore lu par les verlainiens, ne reflète plus qu'un état passé. Il serait donc plus que temps d'ébaucher une nouvelle mise au point. Vu l'immensité du sujet, nous nous contenterons d'une revue bibliographique sommaire.

I. PRÉLIMINAIRES CRITIQUES

Pour racheter les insuffisances notoires de l'édition Vanier-Messein (encore à consulter pour les écrits en prose), Y.-G. Le Dantec a fait paraître, à la N. R. F., les *Œuvres poétiques complètes* « Bibliothèque de la Pléiade » (1). Bien que l'ouvrage soit, hélas, recomposé à chaque réédition, ce qui risque d'introduire des coquilles nouvelles, le savant commentateur, à la fois érudit et lui-même poète doué, ne cesse d'améliorer son texte et de l'enrichir de nouvelles variantes. La bibliographie (uniquement sur les œuvres poétiques), les notes et variantes en font un excellent instrument de travail, dont aucun verlainien ni aucun « honnête homme » ne sauraient se passer. Ces œuvres complètes ne dispensent pas néanmoins de se reporter aux éditions savantes de certains recueils :

1° *Les Poèmes saturniens*, éd. par J.-H. Bornecque (Nizet, 1952). Cette édition, pour des raisons indépendantes de la volonté de Nizet et de Bornecque, ne comporte pas le texte. Par contre l'introduction et le commentaire sont de tout premier ordre (2).

2° *Sagesse*, éd. par Louis Morice (Nizet, 1948), bon travail qui demande à être complété par les sources anglaises découvertes par V. P. Underwood (Cf. son éd. de *Sagesse*, Londres, Zwemmer, 1944, et sa thèse principale *Verlaine et l'Angleterre*, Nizet, 1956).

3° *Bonheur*, éd. par H. de Bouillane de Lacoste (Mercure de France, 1949).

A cette liste, il faut ajouter une édition des *Romances sans paroles* à paraître bientôt chez P. Cailler, par les soins d'A. Saffrey et d'H. de Bouillane de Lacoste (3). Celui-ci est la rigueur et la conscience mêmes : il s'est donné la peine de faire la chasse non seulement aux manuscrits, mais encore à toutes les premières éditions corrigées de la main de l'auteur.

Sont encore « dans les limbes », semble-t-il, une édition d'*Amour* et de *Liturgies intimes* par Louis Morice, et des *Fêtes galantes* par J.-H. Bornecque, lequel, il est vrai, a déjà publié sous le titre *Le problème des Fêtes galantes* (apud *Mélanges Mornet*, Nizet, 1950), un article essentiel pour l'étude des sources du recueil.

Quant à l'édition de la *Correspondance de Paul Verlaine*, en 3 vol., par A. van Bever, chez Messein, bien qu'elle ait constitué une importante étape, on peut la considérer comme entièrement dépassée. V. P. Underwood, entre autres, s'est fait un jeu d'en montrer les lacunes et les erreurs, particulièrement en matière de chronologie (4). Deux travailleurs se sont attelés à l'édition

(1) Première édition 1938 (cf. notre compte rendu dans la *Rev. d'hist. litt. de la Fr.*, juill.-sept. 1938), dern. éd. 1955, nouv. éd. sous presse.

(2) Très utile compte rendu par A. Adam, *Revue des sciences humaines*, oct.-déc. 1952, pp. 366-374. Ce compte rendu est en fait une importante contribution aux sources de Paul Verlaine.

(3) Une partie de son intéressante préface a paru dans le *Mercure de France* du 1er août 1956, sous le titre *Verlaine et les « Romances sans paroles »*, pp. 635-652.

(4) « La chronologie des lettres anglaises de Verlaine », *Rev. de litt. comp.*, juill.-sept. 1939, pp. 472-476; « Chronologie verlainienne », *Rev. d'hist. de la philosophie et d'hist. gén. de la civilisation* (Lille), 15 janv. 1938; *Verlaine et l'Angleterre* (op. cit).

correcte de la correspondance de Verlaine, Georges Zayed et Bouillane de Lacoste. Le premier (1), en juin 1956, a brillamment présenté en Sorbonne, comme thèse complémentaire, une édition commentée des lettres à F. A. Cazals (2). Ce travail, imprimé en Égypte, sera mis en vente chez Nizet. Zayed annonce l'édition de lettres à un autre correspondant. Bouillane, lui, a eu le courage d'entreprendre l'édition intégrale de la correspondance (3). Le premier volume sortira dans un délai assez court.

Mais il ne suffit pas d'avoir des textes corrects, agrémentés de toutes leurs variantes, il faut les dater, et pour cela il faut d'abord établir un calendrier rigoureusement sûr des faits et gestes de l'homme qui les a conçus. Toute la chronologie verlainienne se tient, qu'il s'agisse de la biographie, des lettres ou des œuvres proprement dites, et elle n'est pas commode à établir, parce que Pauvre Lélian a mené une vie errante et agitée, que sa mémoire l'a trompé, et que lui-même a cherché à tromper autrui. Trois critiques, entre autres, ont contribué à faire progresser la chronologie verlainienne, Georges Zayed (4), J. Richer (5) et Underwood (6). J. Richer a patiemment établi le calendrier des hôpitaux de Verlaine, en s'appuyant sur les registres d'entrée. Underwood, dans son article intitulé *Chronologie verlainienne*, a dénoncé les défaillances de la mémoire du poète pour la chronologie de *Sagesse*, et, dans *Le « Cellulairement » de Paul Verlaine*, il a critiqué Ernest Dupuy (7) et soutenu qu'en réalité le manuscrit dont E. Dupuy a donné une soigneuse description ne remonte pas à l'époque où (soi-disant) le poète prisonnier écrivait avec des moyens de fortune (8), mais bien à celle de Stickney (1875), au moment où, libéré, le poète se cache et expérimente *Sagesse* dans une petite institution anglaise. Bouillane, par contre, (d'accord avec Vanwelkenhuyzen, cf. son *Verlaine et la Belgique*) tend plutôt à défendre le point de vue d'E. Dupuy (9), *Historici certant.*

En bref, soit dit sans diminuer les incontestables mérites des Ernest Dupuy et des van Bever, on a mis à peu près cinquante ans pour faire, sur le poète, du travail sérieux, d'une rigueur scientifique. Et les fruits, assurément, passeront la promesse des fleurs.

II. L'HOMME

Nous glisserons sur *Le vrai Verlaine. Essai psychanalytique* (Droz, 1936) d'Antoine Adam. Celui-ci, qui est aussi bon verlainien que grand « dix-septiémiste », considère lui-même sa thèse secondaire comme quelque peu dépassée sur certains points. Que Verlaine relève de la psychopathologie et de la psychanalyse, c'est certain, mais il diffère des habituels « gibiers » de psychiatre par la conscience aiguë qu'il a de lui-même, par une espèce de ruse, de finasserie, qu'il met au service de ses tendances de dévoyé. Par contre, haro sur Fr. Porché (10). Les critiques ne sont pas tendres pour cette biographie lacunaire, pleine d'erreurs et surtout romancée, poussée au noir. Qu'il s'agisse d'A. Adam (11) ou d'Underwood (12), les critiques, sans le vouer aux gémonies à l'instar d'Y.-G. Le Dantec, manquent d'indulgence à l'égard du biographe de Verlaine. L'ouvrage ne doit donc être utilisé qu'avec les plus grandes précautions. Il a du moins, à la différence du *Verlaine* de Fr. Carco (13), l'avantage d'exister. On pourra le compléter et le corriger quelque peu par L. Morice, *Verlaine, le drame religieux* (Beauchesne, 1946), qui n'est pas définitif (14), par

(1) Égyptien, professeur à Alexandrie et fin poète d'expression française.

(2) Acquises en 1947 par la Bibliothèque nationale.

(3) Celle-ci sera insérée dans les *Œuvres complètes de Verlaine*, en 3 vol., qu'il va faire paraître au Club du meilleur livre, sur un plan chronologique.

(4) Thèse complémentaire citée.

(5) *Paul Verlaine*, Seghers, 1953 (choix de poèmes, avec préface).

(6) Articles et livre cités, auxquels il faut ajouter Le « Cellulairement » de Paul Verlaine, *Rev. d'hist. litt. de la Fr.*, juill.-sept. 1938, pp. 372-378.

(7) Cf. E. Dupuy, « Étude critique sur le texte d'un manuscrit de Verlaine », *Rev. d'hist. litt. de la Fr.*, 1913, pp. 489-516.

(8) Les racontars de Verlaine hésitent entre l'allumette trempée dans du café et le morceau de bois plongé dans l'encre. En fait, il écrivait bourgeoisement avec une plume ou un crayon.

(9) Cf. « Verlaine en prison, lettres et poèmes », *Mercure de France* du 1er août 1956, pp. 653-684.

(10) *Verlaine, tel qu'il fut*, Flammarion, réimpr. en 1950 et 1953.

(11) *Verlaine, l'homme et l'œuvre*, Hatier-Boivin, 1953.

(12) Op. cit.

(13) *Nouvelle revue critique*, 1939.

(14) La conversion de Verlaine, malgré de beaux élans de sincérité et un effort méritoire pendant quelques années, était une conversion impure et qui n'a pas duré. Bouillane de Lacoste, fort justement, est resté perplexe devant ce passage des Sonnets au Christ : « Mon amour (...) c'est le déluge qui consomme /En son flot tout mauvais germe que je semais. » C'est le Verbe qui sème le mal pour s'offrir ensuite le luxe de racheter les hommes? Singulière théologie.

l'introduction de J.-H. Bornecque à son édition des *Poèmes saturniens*, par la préface de Georges Zayed sur les rapports Verlaine-Cazals (sa théorie a convaincu le jury), et surtout par l'admirable *Verlaine et l'Angleterre* d'Underwood. Ce ne sont, évidemment, chez ce dernier, que des vues partielles, sous l'angle de la littérature comparée, mais l'auteur projette des flots de lumière sur les séjours anglais du poète, et se résigne mal à l'abandonner quand il reprend contact avec la terre de France. Underwood a eu l'immense mérite de tout contrôler, de tout critiquer, de tout mettre au point, et d'interroger (avant la deuxième guerre mondiale), les derniers témoins anglais survivants, notamment à Stickney, sans parler des lettres et documents inédits qu'il a découverts ou pu atteindre, en infatigable curieux (1). La curiosité finit par payer. Underwood a eu sa récompense, une des thèses les plus solides, les plus intéressantes, et les plus agréables à lire que nous connaissions.

Il n'existe donc pas encore de synthèse biographique sur Verlaine, mais quelques contributions vraiment scientifiques (2). Rien d'étonnant à cela. Toute biographie définitive est impossible tant que la totalité de la correspondance ne sera pas publiée, condition nécessaire, mais non suffisante, car il reste à critiquer les dires du poète et à les confronter avec les témoignages et documents contemporains.

III. L'ÉVOLUTION LITTÉRAIRE

On trouve là-dessus un travail considérable (jusqu'à la période rimbaldienne inclusivement); c'est la thèse principale de Georges Zayed, *La formation littéraire de Verlaine* (909 pp. dactylographiées en 2 vol., 1956 ; riche bibliographie). Zayed a lu tout ce qu'avait lu Verlaine, *et quaedam alia*. Son défaut principal est d'avoir multiplié les rapprochements peu convaincants (3) et, en cédant au démon de l'analogie, d'avoir ainsi noyé une foule de précieuses suggestions. Son autre erreur, c'est de ne pas avoir suffisamment défini l'alchimie verlainienne. Notre poète a l'esprit « camarade », son inspiration est plastique, il est plus ouvert que d'autres à l'impression du moment. Il a lu beaucoup, un peu « en diagonale », et des vers et des proses innombrables chantent dans sa tête. C'est à partir de là qu'il est original, qu'il devient Verlaine. Pour étudier sa création, il eût fallu tenir compte de plusieurs plans et les distinguer : 1° le souvenir volontaire ; 2° la réminiscence inconsciente ; 3° le simple climat poétique, c'est-à-dire le recours à des thèmes et une « rhétorique », un ensemble de moyens d'expression, empruntés à ses contemporains. Et c'est avec tout cela qu'il fait son miel, sachant fort bien dans quelle direction chercher, opposant parfois des refus, car nul poète ne fut plus homme de lettres que Pauvre Lélian. Zayed n'a pas tiré de son formidable répertoire de sources tout ce qu'il pouvait en tirer, car une étude de sources doit être « dynamique », il faut montrer comment le poète rejette et assimile, et pourquoi il cherche tantôt telle nourriture et tantôt telle autre. Secondairement Zayed n'a pas mis définitivement au point l'histoire si embrouillée des rapports littéraires Verlaine-Rimbaud, du « système », de l'*Art poétique* de *Jadis et naguère*, et des fameux projets de poèmes sur les « choses ». Cela dit, quoique l'originalité du poète reste à définir à partir de son évolution littéraire, nous ne voyons pas comment un futur éditeur pourrait se dispenser de consulter cette thèse où il trouvera le répertoire de toutes les sources connues (4) et de fort utiles renseignements sur les revues et les salons fréquentés par Verlaine. Rappelons une dernière fois que les sources religieuses de Verlaine n'ont pas été abordées par Zayed parce que déjà trop étudiées (5). Mais Underwood et surtout Louis Morice y suppléent largement.

A défaut de la thèse de Zayed, difficilement accessible comme tous les « typescripts », on lira avec plaisir A. Adam, *Verlaine, l'homme et l'œuvre*, qui est un excellent petit livre (6). On ne peut guère lui adresser qu'un reproche, c'est d'avoir été un peu trop indulgent pour la production de

(1) Par exemple « Le Carnet personnel de Verlaine », *Rev. des sciences humaines*, avril-juin 1955.

(2) Cf. aussi, dans le *Mercure de France* : A. Fontaine, *Deux problèmes verlainiens*, 15 déc. 1938, pp. 575-589 (rapports Verlaine-Germain Nouveau-Rimbaud; publication des poèmes de Rimbaud) et Daniel A. de Graaf, *Autour du dossier de Bruxelles, d'après des documents inédits*, 1er août 1956, pp. 626-634; cf. surtout V. P. Underwood, « Verlaine lycéen », *Rev. d'hist. litt. de la Fr.* », juill.-sept. 1952, p. 367 sq.

(3) Ceux d'Underwood sur les sources anglaises n'emportent pas toujours non plus la conviction.

(4) De très précieuses indications aussi dans l'édition des *Poèmes saturniens* de J.-H. Bornecque, dans l'excellent compte rendu qu'en a publié A. Adam (cf. supra), et dans l'article de Bornecque sur *le Problème des Fêtes galantes*.

(5) Il avait terminé un travail sur *Sagesse* que les publications de Louis Morice ont rendu inutile.

(6) La réédition du *Verlaine* de P. Martino (Boivin, 1951) n'apporte rien de neuf, hormis un bref *Appendice* (bibliographique). Mais l'ouvrage demeure toujours une bonne introduction.

basse époque et d'avoir tenté de la réhabiliter. C'est en réalité, selon nous, un fatras qui n'intéresse que l'érudit, et d'où surnagent quelques chefs-d'œuvre authentiques et quelques pièces agréables et lisibles.

IV. L'ANALYSE POÉTIQUE

Nous entendons par là l'étude du style et des thèmes.

A) Le style.

Il existe sur ce sujet une thèse principale de doctorat d'État dont nous sommes l'auteur. *Le style de Paul Verlaine*, thèse dactylographiée de 750 pp. double interligne (1), soutenue en 1951, mais remaniée et remise au courant depuis. En voici la table des matières :

Chap. I et II (en deux sections), Vocabulaire : I. La représentation du monde concret dans la poésie verlainienne. II_1 Les sources du vocabulaire verlainien. II_2 L'atmosphère affective du vocabulaire. — III. Jeux sémantiques et jeux d'images. — IV. La phrase verlainienne. — V. La musique verlainienne : l'harmonie. — VI. Une musique privilégiée : la rime. — VII. Généralités sur le rythme verlainien : l'enjambement. — VIII. L'alexandrin chez Verlaine. — IX. Les mètres autres que l'alexandrin. — X. Les associations de rythmes, les strophes. — XI. Le sonnet. Conclusion sur la métrique verlainienne. — XII. Les variantes de *Crimen amoris*. — XIII. Conclusion générale. Bibliographie sommaire.

C'est en somme une des premières études d'ensemble sur le style d'un poète français, d'allure franchement analytique, sauf le dernier chapitre qui est de pure synthèse. Elle se limite à la période créatrice (textes antérieurs à 1885). Voici quelques-uns des résultats obtenus :

1° Depuis plus d'une quinzaine d'années, les études de vocabulaire sont à l'ordre du jour (2). Nous avons tenté un classement du vocabulaire verlainien de la période créatrice en essayant à la fois de tenir compte de la psychologie moderne et de la science des couleurs pour la représentation de l'univers concret, et adaptant le reste au cas particulier que nous avions à envisager, c'est-à-dire en tenant compte des tendances profondes de la sensibilité verlainienne. On arrive à déceler très nettement les orientations sensorielles du poète (où le précis joue un rôle aussi important que l'imprécis), sa culture et les thèmes fondamentaux de sa vie intérieure. L'impression générale est celle d'un vocabulaire mêlé et composite, très proche de la parole, riche de valeurs affectives, avec des résonances très personnelles, et qui est savamment utilisé, comme un peintre qui puise sur sa palette et ajoute çà et là des taches de couleur pour faire chanter son tableau.

2° Les Anciens avaient défini toute une série de figures de style, précieuses notamment pour l'étude des images, et dont l'exposé figure encore dans le *Traité des tropes* de du Marsais. Tout cela est périmé, parce que le style du français moderne s'est dégagé pour une large part des normes classiques. Nous avons essayé de refaire très sommairement un nouveau *Traité des tropes*, en nous inspirant du livre de Hedwige Konrad, *Étude sur la métaphore* (Vrin, 1939) et en songeant constamment à cette phrase de Verlaine : « (...) et notre rhétorique sort journellement, toute armée, de nos fronts douloureux ».

3° Pour ce qui est de la phrase, Verlaine apparaît comme un novateur et un démolisseur. En nous inspirant du livre classique d'Alf. Lombard sur *Les Constructions nominales dans le Français moderne*, de la thèse de J. Scherer *L'expression littéraire chez Mallarmé* (Droz, 1947) et de celle de M. Cressot *La phrase et le vocabulaire de J.-K. Huysmans* (Droz, 1938), nous avons essayé de caractériser les différents types de phrases verlainiennes, en soulignant le primat du substantif et de son groupe.

---

(1) Nous comptons la faire ronéotyper et la déposer au Centre national de documentation pédagogique, à la Sorbonne (les exemplaires remis en 1951 n'ont pas atteint la bibliothèque), à l'École Normale Supérieure et à la Bibliothèque nationale. M. Le Hir (Université de Grenoble) en possède le microfilm. Il y a sur le style de Verlaine un diplôme dactylographié de Mlle S. M. Vergnaud, *Langue, style et expression rythmique dans l'œuvre poétique de Paul Verlaine* (soutenu en Sorbonne en 1950 ; de bonnes indications sur la ponctuation et la grammaire) et, un cours de Sorbonne de Ch. Bruneau, *Verlaine, choix de poésies* (C.D.U., 1950, et réimpress. ; bien des remarques utiles). A signaler aussi, sur les aspects généraux de l'art verlainien, O. Nadal, « L'impressionnisme verlainien », *Mercure de France*, 1er mai 1952, pp. 59-74, qui mérite d'être consulté, et surtout R. Bray, *La préciosité et les précieux* (A. Michel, 1948 : 3e partie, chap. V, pp. 292-303 *Les Fêtes galantes de Verlaine)*. R. Bray n'est pas très convaincu de la préciosité de Verlaine, à laquelle nous croyons plus que lui, mais le livre est bon.

(2) Cf. P. Guiraud, *Index des mots des Romances sans paroles de Verlaine*, Paris, Klincksieck, 1954 (apud *Index du vocabulaire du symbolisme*, fasc. VI). Pour la méthode générale, deux ouvrages essentiels, qui n'abordent pas Verlaine : A. Henry, *Langage et poésie chez Paul Valéry. Avec un lexique des œuvres en vers* (Mercure de France, 1952) et P. Guiraud, *Les caractères statistiques du vocabulaire. Essai de méthodologie* (P.U.F., 1954).

4° Quant à la musique verlainienne (1), à la rime, à la métrique (2), nous avons été évidemment dominé par M. Grammont (3), revu et complété par le travail d'H. Morier *Le rythme du vers libre symboliste* (Genève, Presses académiques, 1943-1944, 3 vol.) que nous avons transposé dans le registre de la versification régulière. Nous avons l'impression, sur certains points, d'avoir apporté des résultats valables en essayant constamment, par l'étude du thème, d'expliquer les phénomènes d'ordre rythmique. Prenons quelques exemples. Tout le monde, dans les quatrains, sait distinguer les rimes croisées des rimes embrassées. Il ne semble pas qu'on se soit souvent demandé quelle était la signification esthétique de ces deux systèmes. Nous avons émis une hypothèse là-dessus. En principe, le système des rimes croisées est plus chantant, celui des rimes embrassées plus oratoire (4). Or les analyses de détail vérifient bien cette hypothèse. Autre exemple, la valeur esthétique des différents mètres. On ne se demande pas très souvent pourquoi un poète a choisi tel ou tel mètre, et on n'a pas cherché à définir systématiquement les capacités esthétiques de tel ou tel vers. Là aussi nous sommes arrivés à quelques conclusions pour la plupart d'entre eux, malgré la difficulté que présentent la scansion et l'analyse des mètres impairs. Prenons un exemple relativement facile, le décasyllabe. L'originalité de Verlaine est d'avoir repris ce vers et d'en avoir fait un très large usage. Or, sur le plan esthétique (et non pour l'origine historique), on constate que c'est un alexandrin réduit qui d'une part assume les fonctions de l'alexandrin (emploi dans la description, vers relativement ample), et d'autre part introduit plus de légèreté, de poésie, de rêve (lyrisme intérieur). Pour ce qui est de la strophe, nous avons apporté quelques données nouvelles mais, sauf quelques points, nous n'avons pas l'impression d'avoir renouvelé le problème. Verlaine n'est pas un grand créateur de strophes, à part quelques brillantes exceptions, mais c'est un chercheur, très soucieux de variété, et pas toujours heureux. Par contre, pour l'esthétique du sonnet, nous croyons avoir fourni des précisions, d'abord en montrant que le sonnet verlainien vire-volte entre deux courants opposés : un courant de libération, depuis Sainte-Beuve jusqu'à Baudelaire, via Musset ; et un courant d'austérité, inauguré par le « Parnasse » et aboutissant à Hérédia — ensuite en opposant le sonnet mineur où la pensée, aux derniers vers, devient plus fine, plus aiguë, au sonnet majeur, qui se termine lui aussi par une image ou une pensée frappantes, mais où la pensée poétique, au moment des tercets, grâce à des enjambements qui les soudent étroitement, ne diminue ni d'ampleur, ni de volume. Nous avons également tenté de justifier la présence des sonnets renversés, création de Brizeux, reprise par Baudelaire. Nous avons enfin essayé d'élaborer une conclusion d'ensemble sur la métrique verlainienne en nous efforçant d'expliquer cette curieuse alliance entre le respect de la tradition et le besoin d'innover. Il nous semble que, si Verlaine est resté, *grosso modo*, fidèle à la versification traditionnelle, c'est à la suite d'une volonté tout à fait consciente : Verlaine est un artiste qui rassemble dans son art toutes les techniques du passé, qui en joue à volonté pour exprimer une sensibilité complexe et subtile, des états psychologiques antérieurs aux analyses intellectuelles et que la poésie n'avait guère cherché à rendre jusqu'alors, sauf peut-être Baudelaire. Pourquoi notre poète aurait-il renoncé à la versification classique, dont il connaît toutes les possibilités et dont il tire des effets inconnus en la torturant et pour ainsi dire en la cassant, telle une corde de violon qui, en se brisant, peut rendre une note inouïe? (5) Il est le père non du vers libre, mais du vers « libéré ».

5° Passons sur le chapitre traitant des variantes de *Crimen amoris*, où nous avons tenté une sorte d'explication française du poème non pas sous une forme statique, en prenant la version définitive, mais sous une forme génétique. Quant au dernier chapitre, il ressemble beaucoup plus

(1) Personne ne saurait se dispenser de consulter l'admirable article de G. Michaud, *De la musique avant toute chose. Etudes de structures sonores* (sur Chanson d'automne, « Il pleure dans mon cœur », « L'ombre des arbres... »), *Annales universitatis Saraviensis*, Philosophie-Lettres, n° 1, 1952, pp. 83-100, où l'auteur fraie des voies nouvelles. Son seul tort est de généraliser un peu vite à partir de trois poèmes. Il a compris, ce que nous avions essayé de faire, que l'analyse thématique et l'analyse stylistique sont inséparables. Rappelons qu'il a écrit de bonnes pages sur Verlaine dans sa thèse principale *Message poétique du symbolisme* (Nizet, tome I, 1947, pp. 101-125).

(2) J. Desjardins a publié, dans *L'Information littéraire*, de janvier à juin 1950, *Quelques remarques sur la versification de Verlaine dans Sagesse* qui sont fort utiles; cf. aussi A.-M. Schmidt, *La littérature symboliste* (P.U.F., 1942) : quelques pages sur la versification de Verlaine. En novembre 1954, J. Mazaleyrat a soutenu en Sorbonne une thèse non encore publiée en 1956 sur *Le Rythme de l'alexandrin moderne. Son évolution de V. Hugo aux poètes contemporains*. Cette thèse comporte des développements sur l'alexandrin verlainien.

(3) Nous avons laissé de côté ses théories sur les mélodies vocaliques et les groupements de voyelles en dyades, triades, et tétrades.

(4) Le dernier vers étant détaché des autres.

(5) Cf. R. Vivier, *Et la poésie fut langage* (Bruxelles, Palais des Académies, 1954, p. 182) : « (...), il y a deux tendances de la musique verlainienne : tendance à l'accord et au balancement, tendance à la dissonance et à la syncope. Schubert et Debussy? Ses plus belles réussites sont dans le mariage, toujours momentané, des deux tendances. »

à la conclusion d'une thèse de lettres qu'à celle d'une thèse de linguistique, car nous nous sommes installé à un point de vue où l'opposition entre le fond et la forme perd toute signification, et nous avons essayé de fournir une solution générale au problème Verlaine (1).

En bref, il existe un gros travail d'ensemble, encore inédit, sur le style de notre poète.

B) Les thèmes et l'interprétation d'ensemble.

Revenons aux travaux d'autrui. A vrai dire la notion de thème est vague, il n'existe aucune méthode précise pour les analyses thématiques, et il n'est pas très sûr que la notion de thème s'applique de façon pleinement satisfaisante à la poésie verlainienne, où elle est singulièrement floue. Tout le monde sait que le goût du « sujet », du thème, tend à disparaître de l'art moderne. En tout cas les « thèmes » verlainiens, comme ceux de tout poète, reflètent à la fois une culture (littéraire, plastique, et même musicale) et une vie personnelle alimentée par les événements d'une existence compliquée, riche en émotions et en visions — le tout étant animé par une expérience poétique originale, toute différente de celle des trois autres « grands », Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé, et s'organisant en une sorte de paysage intérieur. Avouons-le, nous n'avons toujours pas grand-chose là-dessus. On trouvera quelques indications dans la thèse principale de Zayed, dans l'article de G. Michaud, et surtout chez J.-H. Bornecque. L'introduction à son édition des *Poèmes saturniens* a totalement renouvelé le problème, en révélant le caractère personnel de ce premier recueil (2). Décidément les attaches parnassiennes du poète sont beaucoup plus lâches qu'on ne croyait. Peut-être un jour découvrira-t-on la clé des *Fêtes galantes*.

Par contre, sur l'expérience poétique de Verlaine, nous avons l'essai de J.-P. Richard qui surclasse nettement tout ce qui a été imprimé sur Verlaine (3). En voici l'idée générale (4). Verlaine a connu une expérience sensible qui lui est propre. En face des choses, il adopte spontanément une attitude de passivité attentive, mais la sensation ne lui arrive qu'éventée, réduite à l'état de suggestion vague. Pour empêcher la conscience de s'engourdir en léthargie au fur et à mesure que la sensation s'épuise, il faut que cette sensation excite et agace la conscience qui la recueille. « Un instant à la fois très vague et très aigu », tel est le moment type dans lequel se situe la rêverie verlainienne. La fadeur verlainienne ne signifie pas insipidité, mais elle est une absence de goût devenue en quelque sorte positive, agaçante comme une provocation. Cette neutralité gagne bientôt l'esprit qui s'abandonne à elle. Rien de plus curieux à cet égard que d'observer, à travers l'approfondissement de cette rêverie, le progressif effacement de toutes les caractéristiques individuelles du moi (5). Nul doute d'abord qu'à travers cette tentative la poésie verlainienne n'ait découvert son originalité vraie, qui est celle d'une communication immédiate et naïve entre les consciences. Mais il y a un malaise verlainien, dû à un dédoublement, une déchirure. Le poète sent sur le mode de l'anonyme, mais il se sent sentir sur le mode du particulier. Son moi impersonnel lui fait probablement connaître d'ineffables extases, mais sa sensibilité personnelle ne peut que constater la distance intérieure qui le sépare encore de ces extases. Et c'est dans cet intervalle que se situe sa poésie. Elle dit l'étonnement et la douleur d'un être à demi aliéné, transporté dans un paysage étrange dont il ne peut découvrir le sens, et dans lequel il lui est interdit de s'anéantir tout à fait. Ne pouvant maintenir indéfiniment cette équivoque, Verlaine renoncera brusquement. On le voit, après les *Romances sans paroles*, tenter de se réinstaller dans le monde familier de la sensation précise et personnelle.

Cet effort a parfois été mal compris et peu apprécié des critiques. Il n'en est pas moins, selon nous, d'une pénétration exceptionnelle. Nous reconnaissons toutefois ne pas avoir encore réussi la synthèse entre les conceptions de J.P. Richard et nos conclusions personnelles, fruit de dix ans de travail. Un fait reste acquis : aucune conclusion d'ensemble sur Verlaine ne sera désormais concevable sans l'étude minutieuse de cet essai de critique existentielle, sans l'examen de cette courageuse tentative pour se placer au cœur même du mystère verlainien, sans la méditation active des pages les plus extraordinaires qu'ait suscitées Pauvre Lélian.

Décidément les études verlainiennes n'ont rien de cette langueur si chère à notre poète.

C. CUÉNOT.

(1) Un fragment en a paru sous le titre *La Modernité de Paul Verlaine* dans *L'Education nationale*, 11 nov. 1954.

(2) Les *Paysages tristes* sont nettement inspirés par les environs de Lécluse; le désespoir du poète a une cause très précise, un amour d'adolescent pour sa cousine Elisa; cf. aussi du même auteur « Les dessous des Mémoires d'un veuf », *Rev. des sciences humaines*, avril-juin 1952, pp. 117-130.

(3) « L'expérience sensible de Verlaine », *French Studies*, oct. 1953, pp. 293-309, réimpr. sous le titre *La « fadeur » de Verlaine* dans *Poésie et profondeur* (Le Seuil, 1955, pp. 163-185).

(4) Nous reprenons quasi littéralement les expressions de l'auteur.

(5) C'est ce qui explique le fameux « Il pleure dans mon cœur », et le fait que le poète (qui est bien autre chose que le dernier des élégiaques) ait été constamment hanté par la poésie impersonnelle.

État présent des études sur Léon Bloy

En dehors de l'humaine piste.
Tristan CORBIÈRE.

Dans tous les domaines, la destinée de Léon Bloy fut exceptionnelle. L'homme fut contraint de vivre en marge de toutes les conventions sociales; l'écrivain est inclassable, et le chrétien lui-même, bien qu'il se soit toujours affirmé fils obéissant de l'Église catholique, apostolique et romaine, encourut la réprobation de la majorité du clergé et des « bien-pensants ». Sa vie posthume continue à évoluer en dehors de toutes les règles maintes fois vérifiées. Au lendemain de leur mort, quelles qu'aient été leur notoriété, leur renommée, leur gloire ou leur popularité de leur vivant, les écrivains subissent tous une éclipse, une période de silence et d'obscurité qui, pour les uns, est une sorte de noviciat, plus ou moins prolongé, en vue de l'admission au temple de mémoire; pour les autres, c'est l'inhumation définitive dans une fosse commune d'oubli. Léon Bloy n'a pas connu cette épreuve probatoire du passage à la postérité. Sa mort, au contraire, semble avoir rompu la « Conspiration du Silence » ourdie autour de son œuvre pendant sa vie. Depuis 1917, en France, et dans le monde entier, il ne cesse d'exciter l'intérêt, la curiosité, la ferveur passionnée et, de plus en plus rarement, l'hostilité et la haine, mais jamais il ne laisse indifférent quiconque est initié à ses livres invariablement générateurs d'enthousiasme ou de colère. De nombreuses études, d'ensemble ou partielles, ont été publiées sur l'homme et sur l'œuvre. Est-ce à dire que toute la lumière ait été faite autour de cet écrivain unique? Nous ne le croyons pas. Une légende s'est formée, dont Léon Bloy lui-même est en partie responsable; comme toutes les légendes, elle est tenace et les vieux clichés usent lentement leurs poncifs sous la multiplicité des reproductions; mais peu à peu, cette grande figure humaine, religieuse et littéraire se dégage dans sa vérité, par la volonté de quelques-uns qui savent ce que ce « mendiant » leur a donné et s'efforcent ainsi d'acquitter la dette de reconnaissance qu'ils ont contractée envers cet « ingrat ».

TEXTES

La *Biblio-Iconographie de Léon Bloy*, par A.-L. Laquerrière et J. Bollery, comme la plupart des ouvrages du même genre, contient quelques erreurs, mais, surtout, elle est devenue incomplète. Cependant, elle demeure valable pour les éditions originales, préoriginales et rééditions parues jusqu'à sa propre publication (Paris, La Connaissance, 1935). Elle est épuisée depuis longtemps.

La majeure partie de l'œuvre de Léon Bloy a été éditée par le *Mercure de France*, grâce à son directeur, Alfred Vallette. Éditeur intègre, avisé et prudent, le fondateur de la célèbre revue violette n'hésita pas, à partir de 1896, à accueillir dans sa naissante maison d'éditions, encore 15, rue de l'Échaudé-Saint-Germain, le plus invendable des auteurs. *La Femme pauvre*, le plus connu des livres de Léon Bloy, tiré à 2 000 exemplaires en 1897, ne fut épuisé que le 5 avril 1913. L'avenir devait justifier la persévérante confiance que Vallette avait mise en un écrivain sans succès commercial immédiat, dont il sut rester l'ami en ne lui faisant jamais de promesses inconsidérées, et en lui versant des droits d'auteur toujours supérieurs à ceux qu'il lui avait laissé espérer. Il y a quelques années, une enquête faite par l'hebdomadaire *Toute l'Édition* révélait que Nietzsche et Léon Bloy étaient les deux auteurs les plus demandés du merveilleux fonds de librairie formé par le créateur des éditions du *Mercure de France*. Actuellement, pour des raisons économiques, communes à toute l'édition française, beaucoup de livres de Léon Bloy sont épuisés. Cependant, le *Mercure de France* a entrepris la réédition du *Journal complet* de Léon Bloy, avec un avant-propos et un appendice de Joseph Bollery, en quatre volumes, à raison de deux titres par volume. Le premier tome, comprenant *le Mendiant ingrat* et *Mon Journal*, est en cours d'impression.

Propos d'un entrepreneur de démolitions, Belluaires et Porchers, Le Sang du Pauvre, le Pal suivi de *Nouveaux propos d'un entrepreneur de démolitions* demeurent au fonds des éditions Stock (Delamain et Boutelleau) qui ont publié également plusieurs recueils de correspondance dont nous parlerons plus loin.

En 1947, un éditeur, spécialiste des « Œuvres complètes », François Bernouard, entreprit la publication de *l'Œuvre complète (sic) de Léon Bloy*. L'initiative était heureuse et comblait les vœux d'un grand nombre de lecteurs, désireux de posséder un ensemble homogène de leur auteur de prédilection et de se procurer des textes dont quelques-uns étaient depuis longtemps introu-

vables en librairie. Les souscripteurs affluèrent. Malheureusement le résultat ne répondit pas à leur attente. Un souci, purement commercial, d'offrir des volumes d'un prix de revient uniforme, fit grouper sous la même couverture des textes disparates, sans respect de la chronologie ni du genre littéraire. Une singulière fantaisie de l'éditeur donne à la totalité du *Journal* le titre générique : *le Mendiant ingrat* qui est le titre voulu par Léon Bloy pour le seul premier volume de ses éphémérides. Il eût été plus logique d'adopter la suggestion de l'auteur lui-même, dans une dédicace à la main, sur un exemplaire du *Pèlerin de l'Absolu :*

« *A mon cher Georges Auric, tel sera le titre général de tous les volumes de mon Journal, s'il se fait, un jour, une édition d'ensemble.*

« *Aucun autre titre ne conviendrait. Je n'ai jamais été autre chose que ce pèlerin. Tout ce qui n'est pas la recherche de l'Absolu est si vain et si dégoûtant !*

« *L'abjection même a quelque chose de divin, si elle est absolue. Je rêve quelquefois d'un épicier qui serait absolu, d'un cochon absolu, et ce postulat me transporte jusqu'aux plus lointaines étoiles.*

« *Mais les imbéciles ont raison.*

« *L'Absolu n'est pas de ce monde.*

« Léon Bloy. »

Il y a plus grave. Plein de bonne volonté, François Bernouard avait demandé le concours de quelques spécialistes de Léon Bloy pour la correction des épreuves, l'adjonction de notes bibliographiques, d'articles parus dans des périodiques et non recueillis, etc.; mais le pauvre éditeur, pour des raisons d'économie ou de temps, ne faisait pas exécuter les corrections qui lui étaient signalées, interprétait à sa manière la bibliographie et ajoutait les articles inédits en librairie au petit bonheur, sans autre logique que celle d'obtenir des volumes d'un type matériel uniforme. Le texte est criblé de fautes et d'erreurs qu'on ne saurait imputer aux prétendus responsables des corrections et des appendices, qui corrigeaient vainement les épreuves, ou n'en recevaient pas. Ce texte peccamineux n'est d'ailleurs pas particulier à *l'Œuvre complète de Léon Bloy :* les autres éditions similaires sorties des presses de Bernouard n'offrent pas une typographie plus correcte et les *Œuvres complètes d'Emile Zola* contiennent, dit-on, cinquante mille coquilles !

Pour comble de malchance, François Bernouard mourut en 1949; sa maison d'édition ne lui survécut que le temps d'achever l'impression de trois volumes en cours qui portèrent à vingt-trois le nombre de volumes de la collection qui reste inachevée. Il en faudrait encore dix à quinze pour que cette édition fût vraiment complète. Elle offre néanmoins l'intérêt de contenir une « Vie de l'auteur » par Stanislas Fumet et, surtout, une importante correspondance inédite, *Lettres aux Montchal* (1884-1894), comprenant bizarrement deux volumes... et demi, la dernière partie de ces lettres étant insérée au début du premier volume du *Désespéré.*

Il est, à tous points de vue, regrettable que cette édition collective ait été entreprise par un éditeur qui n'avait les moyens, ni de l'établir correctement ni de la conduire jusqu'à achèvement. Il est infiniment souhaitable qu'elle soit reprise par un éditeur plus qualifié et plus respectueux des textes.

CORRESPONDANCE

La correspondance publiée de Léon Bloy comprend actuellement une quinzaine de volumes, la plupart épuisés :

Lettres de jeunesse, Paris, Édouard-Joseph, 1920;
Lettres à sa fiancée, Paris, Librairie Stock, 1922;
Lettres à l'abbé Cornuau et au frère Dacien, Paris, Le Divan, 1926;
Lettres à Frédéric Brou et à Jean de La Laurencie, Paris, Bloud et Gay, 1927;
Lettres à Pierre Termier, Paris, Librairie Stock, 1927;
Lettres à ses filleuls, Paris, Librairie Stock, 1928;
Lettres à Georges Khnopff, Liège, Éditions du Balancier, 1929;
Lettre à Paul Bourget, s.l.n.d. (1929);
Lettres à René Martineau, Paris, Éditions de la Madeleine, 1933;
Lettres à Véronique, Paris, Desclée De Brouwer, s.d. (1934);
Lettres à Philippe Raoux, Paris, Desclée De Brouwer, s.d. (1937);
Correspondance Léon Bloy-Henry de Groux, Paris, Bernard Grasset, 1947;
Lettres aux Montchal, Paris, Typographie François Bernouard, 1947-1948;
Lettres intimes, Paris, Marcel Astruc, 1952;
Lettres à son ami André Dupont, Paris, Marcel Astruc, 1952.

Il convient d'ajouter à ces recueils un grand nombre de lettres publiées, par Léon Bloy lui-même, tout au long des volumes de son *Journal*, par divers auteurs, dans des études sur lui et, particulièrement, par Joseph Bollery, dans les trois volumes biographiques parus aux éditions Albin Michel (1947-1954), qui contiennent près de quatre cents lettres inédites à divers.

La correspondance de Léon Bloy, au moins aussi abondante, sinon plus, que celle de Flaubert, ne souffre pas du rapprochement avec l'œuvre la plus vivante et la plus viable — encore que, et probablement *parce que* non destinée à la publication — de l'auteur de *Salammbô*.

Léon Bloy ne cesse jamais d'être tout entier dans le moindre de ses écrits, mais alors que son œuvre proprement dit peut, à certains lecteurs, paraître monotone dans la grandeur, ses lettres qui ne le cèdent en rien en tenue littéraire, même les plus improvisées, sont d'une infinie variété. Elles sont toujours soigneusement adaptées au niveau et au tempérament du destinataire, à ses sentiments, à ses besoins, à ses joies et à ses peines, ce qui confère à chaque ensemble de lettres à une même personne une tonalité propre, et en fait, chaque fois, une œuvre différente, autant qu'un être humain peut être différent d'un autre être humain. Tout en restant lui-même, Léon Bloy sait faire abstraction de sa personnalité pour maintenir un contact intime avec son correspondant.

Pour toutes ces raisons, la correspondance de Léon Bloy est, sans doute, la meilleure des initiations à son œuvre, dont la violence, la tension continue, l'absolu et le non conformisme peuvent être des obstacles à un premier contact. Dans ses lettres, le rude lutteur se dépouille de son armure pour s'entretenir cœur à cœur avec un ami, et il est bien rare que, à la faveur des recueils déjà parus, un lecteur entre en tiers dans cette conversation épistolaire sans être séduit par l'affectueuse bonhomie du « Pèlerin de l'Absolu ».

On ne saurait trop souhaiter que, dans un avenir prochain, il se trouve un éditeur assez audacieux pour entreprendre la publication de la Correspondance générale de Léon Bloy, afin d'ajouter au riche patrimoine des lettres françaises un incontestable chef-d'œuvre et un inestimable document humain.

LÉON BLOY ET SES CONTEMPORAINS

Le « genre » adopté par Léon Bloy était incompatible avec toute camaraderie littéraire. Dès ses débuts, l'« entrepreneur de démolitions », le pamphlétaire du *Pal* et, surtout, après *le Désespéré*, Caïn Marchenoir fut déclaré hors-la-loi du « milieu ». Ceux-là mêmes, parmi les critiques et les historiens des lettres, qui auraient été tentés de rendre justice à l'incontestable artiste du verbe, étaient retenus par la crainte de compromettre leur propre carrière : la « Conspiration du Silence », édictée par Mermeix en 1885 et 1886, fut respectée pendant trente ans, sans autres infractions, à chaque apparition d'un nouveau livre de Léon Bloy, que quelques articles, les uns franchement hostiles, les autres timidement louangeurs, avec des restrictions et des regrets qu'un si beau talent se dépensât en violences injurieuses et « injustes » à l'adresse des puissances les plus respectées et les plus « respectables » de la littérature et de la société tout entière. Les plus bienveillants présentaient Léon Bloy comme un sujet de curiosité, un « phénomène » qu'il convient d'avoir vu, une fois, à l'occasion, en passant. D'ailleurs, les quelques critiques favorables à Léon Bloy étaient eux-mêmes dépourvus d'une notoriété suffisante pour l'imposer à l'attention d'un nombreux public. Seul, parmi les écrivains influents, Octave Mirbeau, dans *le Journal* du 13 juin 1897, publia un article enthousiaste sur *la Femme pauvre* qui venait de paraître. Ses louanges au réprouvé furent considérées comme un outrage à tout ce qui tenait une plume, et il faillit être l'objet d'une demande de réparation sur le terrain. Finalement, on pardonna à l'auteur du *Calvaire* ce qu'on eut l'indulgence d'attribuer à une incartade de son tempérament impulsif et passionné. Ainsi demeura sans écho une chronique qui aurait dû être à l'origine d'une retentissante réputation. Cela seul suffit à montrer combien il serait vain de chercher, parmi les contemporains de Léon Bloy, l'auteur d'une étude objective, sereine et, surtout, profonde de son œuvre admirée clandestinement par une minorité impuissante à la divulguer.

Il est à remarquer que, rejeté de toutes les boutiques pieuses, le catholique Léon Bloy rencontra de chauds partisans dans la presse dite d'extrême-gauche, sous la plume de journalistes qui ne partageaient pas ses convictions religieuses, mais qui, du moins, voyaient en lui le défenseur du Pauvre et le contempteur d'une société capitaliste basée sur l'oppression des faibles par les puissants. Ceux-là étaient à l'abri de la terreur du bourgeois « pratiquant » à l'égard d'un homme qui proclamait qu'un chrétien doit être héroïque ou n'être pas.

Tout ce qu'on pouvait attendre des écrivains rencontrés par Léon Bloy dans les quelques milieux littéraires qu'il fréquenta à ses débuts, c'étaient des souvenirs. La plupart, tant qu'il vécut, ne se « vantèrent » pas d'avoir connu un homme aussi peu respectueux des pontifes détenteurs de réputations. Le premier et le seul qui osa parler fut Charles Buet qui, le 16 août 1884,

ANNE-MARIE ROULÉ
(Véronique Cheminot du *Désespéré*)

Seul portrait connu retrouvé récemment dans les papiers de l'écrivain. Il date de l'époque où Anne-Marie, confiée dès sa naissance à l'Assistance publique de Rennes, était pupille des religieuses de l'Hôpital général. Anne-Marie Roulé y demeura jusqu'à l'âge de 14 ans. La photographie est donc antérieure. La jeune fille avait dû jouer un rôle dans une pièce organisée à l'occasion d'une fête quelconque, ce qui explique son travestissement masculin

publia dans *le Chat Noir*, une chronique intitulée *Le Noir, le Diable et le Moine*, qu'il reprit successivement dans trois de ses livres : *Médaillons et Camées* (Paris, Giraud, 1885), *Paul Féval* (Letouzey et Ané, 1887) et *J. Barbey d'Aurevilly* (Paris, Albert Savine, 1891). Encore se plaignait-il au « bénéficiaire » de cette publicité, en ces termes : « Tu dois savoir que je t'ai donné des preuves de mon dévouement. C'en est une que d'avoir, sciemment, gardé à ton nom dans mon livre une place qui me vaut, pour ce livre, l'universelle conspiration du silence. L'insuccès de ce livre est complet. Et un ami, venu de Paris, passer quatre jours avec moi, m'a dit : « Vous avez pris à votre compte tous les ennemis de Bloy, et endossé toutes ses dettes intellectuelles : on ne vous pardonnera jamais. » (Lettre inédite de Charles Buet à Léon Bloy, 17 juin 1891).

D'autres, plus prudents, attendirent sans hâte que le danger ait disparu. Arrivés au terme de leur carrière et écrivant leurs mémoires, ils se rappelèrent opportunément ce Léon Bloy, mort récemment, et qui commençait à faire quelque bruit. C'est ainsi qu'on trouve des traces de Léon Bloy dans *Souvenirs de Charles Benoist*, tome premier (Paris, Plon, 1932); Gabriel Hanotaux : *Mon Temps, I* (Paris, Plon, 1933); Edmond Haraucourt : *Mémoires* (Paris, Flammarion, 1946); P.-V. Stock : *Mémorandum d'un éditeur*, 1re et 2e séries (Paris, Librairie Stock, 1935-1936); Gustave Guiches : *Au Banquet de la Vie* et *Le Banquet* (Paris, Éditions « Spes », 1926); Lucien Descaves : *Souvenirs d'un Ours* (Paris, Les Éditions de Paris, 1946); J.-H. Rosny aîné : *Torches et Lumignons* (Paris, La Force française, 1921) et *Mémoires de la Vie littéraire* (Paris, Crès, 1927); Camille Lemonnier : *Une vie d'écrivain* (Bruxelles, Éditions Labor, 1945); H. Carton de Wiart : *Souvenirs littéraires* (Paris, P. Lethielleux, 1939); Gustave Le Rouge : *Verlainiens et Décadents* (*Les Nouvelles Littéraires*, 11 août-15 décembre 1928); Maurice de Fleury : *Relations* (*Les Nouvelles littéraires*, 25 juillet-19 septembre 1931); Émile Baumann : *la Vie terrible d'Henry de Groux* (Paris, Bernard Grasset, 1936) et *Mémoires* (Lyon, La Nouvelle Édition, 1923); Rachilde : *Portraits d'Hommes* (Paris, Mornay et Mercure de France, 1930); André Germain : *les Fous de* 1900 (Paris-Genève, La Palatine, 1954); comte de Saint-Aulaire : *Léon Bloy au quartier Latin* (*Revue de Paris*, décembre 1947) et *Souvenirs du quartier Latin* (*La Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1955).

Ces souvenirs sont-ils exacts? Il nous a été donné de réfuter ou de rectifier les faits exposés par quelques-uns; d'autres confirment ce que nous savons d'autre part. La longue circonspection des mémorialistes peut bien avoir obscurci leur mémoire et le zèle soudainement opportuniste de certains semble devoir beaucoup aux souvenirs des autres. Il n'est pas difficile de faire du pittoresque avec Léon Bloy, même, et surtout, à retardement. Quoi qu'il en soit, sincères, véridiques ou de circonstance, il ne faut demander à ces souvenirs que ce qu'ils peuvent donner, des faits et gestes extérieurs sans signification profonde.

Après les amis ou les simples passants rencontrés dans le monde des lettres, il convient de situer ceux qui, volontairement, sont venus à Léon Bloy, attirés par son œuvre ou sa personnalité. Ils sont nombreux, beaucoup plus qu'on n'a coutume d'en trouver autour de n'importe quel écrivain et, surtout, beaucoup plus que ne le laisserait supposer la légende de l'« homme impossible », du « mendiant ingrat ». Ceux-là ont vu vivre Léon Bloy, dans son intimité, dans sa simplicité, dans sa grandeur. Tous n'étaient pas des écrivains et la trace de la plupart serait perdue

si elle ne pouvait être restituée quelque jour par la Correspondance générale. Mais il s'en est trouvé quelques-uns qui ont tenu à rendre témoignage. L'opinion de tous peut être résumée par cette phrase de l'un d'entre eux, le grand géologue Pierre Termier : « Je divise, quant à moi, je divise ma vie en deux parties nettement et profondément distinctes : celle qui a précédé et celle qui a suivi ma rencontre avec Léon Bloy. »

Voici la liste de ces témoins :

René Martineau : *Un vivant et deux morts* (Tours, chez l'auteur, 1901. Nouv. éd. : Paris, Bibliothèque des Lettres françaises, 1914); *Léon Bloy, Souvenirs d'un ami* (Paris, Librairie de France, 1921, 2e éd. : 1924); Georges Rouault : *Souvenirs intimes* (Paris, E. Frapier, 1927); Louis Gatumeau : *Quelques autres* (Paris, Rey, 1905) et *Léon Bloy-L'Homme* (Paris, Mercure de France, 1er mai 1925) ; Pierre Termier : *Léon Bloy* (Paris, E. Bottereau, 1921) et *Introduction à Léon Bloy* (Paris, Desclée De Brouwer, 1931), sans compter *A la gloire de la Terre, la Joie de connaître* et les nombreuses brochures scientifiques où l'illustre savant trouvait toujours moyen de rendre hommage à son grand ami; Jacques Maritain : *Quelques pages sur Léon Bloy* (Paris, Cahiers de la Quinzaine, 1927); Raïssa Maritain : *Les grandes amitiés* (New York, Éd. de la Maison Française, 1941 (2 vol.) et réédition en un volume par Desclée De Brouwer); Eugène Borrel : *Comment j'ai connu Léon Bloy*, (*Aspects de la France*, 5 janvier 1951); Pierre Van der Meer de Walcheren : *Journal d'un converti* (Paris, Georges Crès, 1917) et *Dieu et les Hommes* (Paris, Desclée De Brouwer, 1949) ; Léopold Levaux : *Quand Dieu parle* (Paris, Bloud et Gay, 1926) et *Léon Bloy* (Louvain, Éditions Rex, 1931).

BERTHE DUMONT
(Clotilde Maréchal de *La Femme pauvre*)
Ce portrait doit être peu antérieur à la mort de Berthe Dumont, survenue à Fontenay-aux-Roses, le 11 mai 1885. Elle porte visiblement les stigmates de l'intoxication saturnine due à son métier de doreuse, et nécessitant des piqûres de morphine génératrices de la crise de tétanos à laquelle elle devait succomber.

Il est juste d'ajouter à cette liste les souvenirs du peintre Charles Bisson, inédits en librairie, mais présentés par l'auteur au cours des « Rendez-vous Léon Bloy » qui, animés par Pierre Arrou, M.-J. Lory et René Lacroix-à-l'Henri, réunirent pendant plusieurs années les fervents de l'écrivain à la Librairie Delatte, 133, rue de la Pompe, à Paris.

OUVRAGES D'INITIATION

Au début du XXe siècle, il était nécessaire d'être « initié » à Léon Bloy, comme on pourrait l'être aux arcanes d'une société secrète et dangereuse pour la sécurité des honnêtes gens. En 1905, le critique Jean Lionnet écrivait : « Connaissez-vous Léon Bloy? Non, du moment que vous n'êtes ni Belge, ni lecteur du *Mercure de France.* » La Belgique est traditionnellement le refuge des auteurs indésirables en France et la terre d'élection de la littérature clandestine. Les éditeurs bruxellois Gay et Doucé, Kistmaekers, accueillirent les audaces de nos naturalistes. D'autre part, le mouvement « Jeune Belgique » suscita les émules du symbolisme français. Bien qu'il ne fût ni naturaliste ni symboliste et n'appartînt à aucune école, Léon Bloy bénéficia de cet enthousiasme belge pour nos écrivains. Les meilleurs articles sur ses premiers livres parurent sous la plume d'Émile Verhaeren et la première étude « initiatrice » sur l'ensemble de son œuvre, signée par Maurice Dullaert, fut publiée en 1891 par le *Magasin littéraire* de Gand qui, la même année, imprima *la Chevalière de la Mort.*

Puis, comme le dit Jean Lyonnet, c'est au *Mercure de France* qu'il appartint de révéler Léon Bloy à ses lecteurs. En 1898, il figura dans *le IIe Livre des Masques* de Rémy de Gourmont, avec un portrait de Félix Vallotton. En 1905, par les soins des mêmes éditions, Georges Le Cardonnel et Charles Vellay lui faisaient une place dans leur enquête sur *la Littérature contemporaine.* Vers la même époque, Jacques et Raïssa Maritain découvraient Léon Bloy grâce à une interview de Louis Vauxcelles publiée par *le Matin* du 8 octobre 1904. Quinze ans auparavant, Jules Huret avait fait une *Enquête sur l'évolution littéraire* au cours de laquelle il avait interrogé successivement soixante-cinq écrivains dont les réponses parurent dans *l'Écho de Paris* avant d'être recueillies en volume (Paris, Charpentier, 1891).

L'insolite n'est pas de constater l'absence de Léon Bloy parmi les interviewés . il était au Danemark au moment de l'enquête de Jules Huret, lequel s'était enquis de son adresse. Ce qui est instructif, c'est que, dans l'index des quelques quatre cents noms cités au cours des conversations avec les soixante-cinq littérateurs consultés, on chercherait en vain celui de l'auteur du *Désespéré*. Aucun d'eux n'avait voulu ou osé enfreindre la consigne du silence.

Aujourd'hui, dans une réunion de gens cultivés, il n'est pas impossible de prononcer le nom de Léon Bloy sans provoquer l'indignation de la vertu ou l'ébahissement de l'ignorance. Cependant, si les ouvrages d'« initiation » ne sont plus indispensables, ils peuvent encore être utiles, et c'est pourquoi nous citons les suivants dans l'ordre de leur publication :

Hubert Colleye : *Causeries*, Liége, Imprimerie Bénard, 1918.

Albert Camilleri : *Le Cœur de Léon Bloy*, Lausanne, Neuchâtel, Fribourg et Genève, *Revue de Belles-Lettres*, décembre 1919.

Robert Cornilleau : *Types et Silhouettes*, Mamers, Gabriel Enault, s.d. (1921).

Joseph Bollery : *Un grand écrivain français méconnu: Léon Bloy*, La Rochelle, Éditions Pijollet, 1924; Nouv. éd. : 1929.

Édouard Mas : *Léon Bloy*, Paris, La Nouvelle Revue critique, 1927.

Léon Daudet : *Flammes*, Paris, Bernard Grasset, 1930.

Honoré Soulon : *Léon Bloy le « Vociférateur »*, Le Caire, Les Amis de la culture française en Égypte, 1933.

Marie-Louise Herboulet et René Lacroix-à-l'Henri : *Un Va-nu-cœur: Léon Bloy*, Paris, Henri Dangles, 1937.

Léon Bloy : *Textes choisis par Albert Béguin*, Fribourg, Egloff, 1943.

Marie-Joseph Lory : *Léon Bloy et son époque*, Paris, Desclée De Brouwer, 1945.

Même auteur : *Convertis du XX^e siècle: Léon Bloy*, Bruxelles, Éd. « Foyer Notre-Dame », 1952.

Louis Lefebvre : *Léon Bloy: Introduction et textes choisis*, Paris, *La Bonne Presse*, 1946.

Jean de Merten : *Le vrai visage de Léon Bloy*, Louvain ,« Lovania », 1947.

Pages de Léon Bloy, choisies par Raïssa Maritain et présentées par Jacques Maritain, Paris, *Mercure de France*, 1951.

Roger Gabriel : *Un Grognard de Dieu: Léon Bloy*, Bruxelles, La Fenêtre ouverte, 1955.

OUVRAGES D'ENSEMBLE

Depuis quelques années, Léon Bloy a fait l'objet de plusieurs études d'ensemble dont les plus pénétrantes, les plus claires, les plus compréhensives demeurent, jusqu'à ce jour, celles d'Albert Béguin : *Léon Bloy l'Impatient* (Fribourg, Egloff, 1944) et *Bloy mystique de la Douleur* (Paris, Labergerie, 1948). *Mission de Léon Bloy* de Stanislas Fumet (Paris, Desclée De Brouwer, 1935), qui a fait l'objet d'une nouvelle édition revue et corrigée en 1946, est un essai loyal et consciencieux, peut-être un peu touffu et trop chargé d'érudition en certains chapitres. *Léon Bloy*, de Georges Cattauï (Paris-Bruxelles, Éditions universitaires, 1954), moins original que les précédents, est un excellent « précis » littéraire, dans la collection des « Classiques du XX^e siècle ». En guise de préface à *Présence de Bernanos* (Paris, Plon, 1947), Luc Estang a recueilli une chronique de l'auteur de *Sous le soleil de Satan*, *Dans l'amitié de Léon Bloy*, sorte de poème en prose qui, dans sa brièveté, trace solidement la place de Léon Bloy dans le monde contemporain. *L'Homme de l'Absolu: Léon Bloy*, d'Hubert Colleye (Bruxelles, Les Éditions universitaires, 1943) a souffert d'avoir voulu être une suite à *l'Ame de Léon Bloy-Genèse du « Désespéré »*, du même auteur, dont nous parlerons dans le chapitre réservé aux biographies. *Léon Bloy, essai de critique équitable* (Paris, Bloud et Gay, 1923), complété par un chapitre de *la Basse-cour d'Apollon* (Paris, Albert Messein, 1924), d'Adolphe Retté, malgré un indéniable souci d'équité, se ressent d'avoir été écrit par un contemporain de Léon Bloy et, peut-être aussi, par un écrivain converti au catholicisme. *Un héraut de Dieu: Léon Bloy*, par le docteur Paul Carton (Brévannes, chez l'auteur, 1936), vaut surtout par les inédits de Léon Bloy qu'il contient, et par certaines considérations médicales et physiologiques, telles que pouvait les écrire le créateur de la médecine naturiste. Enfin, citons pour mémoire un chapitre sur Léon Bloy dans l'ouvrage d'un de ses compatriotes, Henry de la Tombelle : *Gens de Plume et d'Épée du Périgord* (Périgueux, Fontas, 1946).

ÉTUDES PARTICULIÈRES

Tout en paraissant d'un seul bloc, Léon Bloy n'échappe pas à la nature de l'homme « ondoyant et divers »; il offre mille aspects particuliers. Il est plus facile de les observer isolément que d'embrasser l'ensemble de ce colosse hérissé de cimes et crevassé d'abîmes. Il n'y a qu'en arithmé-

tique que le total soit la somme rigoureuse des facteurs qui le composent, encore faut-il qu'il s'agisse de facteurs abstraits. En science humaine, comme en chimie, un être peut être très différent des éléments qui entrent dans sa composition. Néanmoins, l'analyse est utile à la synthèse.

Avec une intuition toute féminine et un art de grand écrivain, Rachilde sut, d'après *le Mendiant ingrat*, camper l'homme qu'était Léon Bloy (*Mercure de France*, juin 1898). Dans une suite d'articles parus dans les *Cahiers Léon Bloy*, de 1937 à 1939 et intitulés *la Fiction dans l'œuvre de Léon Bloy*, le docteur André Fauquet, qui signait *Fam*, sut dégager, avec une merveilleuse perspicacité, les sources réelles des compositions littéraires de Léon Bloy dans plusieurs de ses livres, notamment *la Femme pauvre*, *Sueur de sang* et *Histoires désobligeantes*. *Autour de Léon Bloy*, de René Martineau (Paris, Le Divan, 1926) est une réunion d'articles sur divers épisodes de la vie, des amitiés et des opinions littéraires de Léon Bloy; du même auteur, *Léon Bloy et « La Femme pauvre »* (Paris, Mercure de France, 1933) est le premier essai sur les protagonistes des personnages créés par Léon Bloy dans le plus célèbre de ses livres. Georges Rouzet, le plus fécond des artisans de la « petite histoire » de Léon Bloy, a écrit d'innombrables articles dans les périodiques français et belges sur des points particuliers de la vie et de l'œuvre de Léon Bloy et a publié deux ouvrages : *Dans l'ombre de Léon Bloy* (Liége, Éditions L'Horizon nouveau, 1941) et *Léon Bloy et ses amis belges* (Liége, Éditions Solédi, 1945), ce dernier devant être complété par *Léon Bloy et la Belgique*. L'abbé Charles Journet, dans *Destinées d'Israël* (Fribourg, Egloff, 1945), a étudié *le Salut par les Juifs* en théologien, ce qui fausse la perspective, car Léon Bloy est un poète, uniquement un poète, ainsi que le démontre Hubert Colleye dans *Léon Bloy poète* (Bruxelles, Cahiers des poètes catholiques, 1943). *Léon Bloy et le Périgord*, de Georges Rocal (Paris, Librairie Floury, 1931), étudie les origines, la jeunesse et les attaches périgourdines de l'écrivain. *Dans l'ombre de la main du Seigneur*, travail inédit de Louis J. Villa, est une excellente étude sur *le Salut par les Juifs*. Dans *le Secret des Dieux*, Albert Autin consacre un chapitre au « catholicisme de Léon Bloy » (Laval, Radenen et Laroche, 1935). André Dinar place Léon Bloy parmi *les Auteurs cruels défenseurs de la Morale publique* (Paris, *Mercure de France*, 1942). *Sous le balcon de Prudent Modérat* de Jean Tenant (Paris, *le Rouge et le Noir*, 1930), parle de la charité de Léon Bloy. Noël Vesper, pasteur protestant, dans son livre *Perspectives* (Paris, Victor Attinger, 1929), accueille le catholique Léon Bloy sous le titre « Éloge de la Pauvreté ». Dans la collection « Les grands événements littéraires » figure « *Le Désespéré* » *de Léon Bloy*, par Joseph Bollery (Paris, Edgar Malfère, 1937). Le polygraphe baron Ernest Seillère, ayant rencontré Léon Bloy sur sa route, crut pouvoir l'avaler d'un seul coup et le digérer : il en résulta une filandreuse bouillie intitulée *Léon Bloy : Psychologie d'un Mystique* (Paris, Éd. de la Nouvelle Revue critique, 1936). Enfin, si on a du temps à perdre, on pourra se distraire à feuilleter les innombrables pages de Raymond Hubert, avocat au barreau de Nice, qui, à partir de 1917 et pendant une trentaine d'années, poursuivit Léon Bloy, au nom de la vertu et de l'orthodoxie offensées, en de massives brochures imprimées, ronéotypées, dont les titres seuls donnent un aperçu du désordre cérébral de ce défenseur de la veuve et de l'orphelin.

REVUE ET NUMÉROS SPÉCIAUX DE REVUES

Ce n'est pas au fondateur-directeur des *Cahiers Léon Bloy* qu'il appartient de qualifier cette revue bimestrielle créée à La Rochelle en 1924 et dont il ne fallut pas moins que la conflagration mondiale de 1939-1945 pour suspendre la publication. Alors que l'obscurité, l'incompétence, les occupations professionnelles de son directeur Maître Jacques, qui ne pouvait lui consacrer que ses rares loisirs, autant que son impécuniosité et son isolement dans une petite ville de province, la condamnaient fatalement à une rapide disparition, elle réussit à durer pendant quinze ans, avec cinq cents abonnés répartis dans toutes les contrées du monde. Seule, la puissance de rayonnement de la pensée de Léon Bloy assura son succès et sa durée, en dehors des plus élémentaires conditions requises pour la réussite probable d'une entreprise littéraire de cette nature. Quand il s'agit de Léon Bloy, l'exception est une règle sans défaillance. Par delà la tombe, il continue à défier toute prévision et toute prudence humaine.

Plusieurs revues ont consacré des numéros spéciaux à Léon Bloy : *le Catholique*, de Bruxelles, octobre 1910; *les Loups*, février 1911; *les Marches de Provence*, revue marseillaise dirigée par J.-Aurélien Coulanges, octobre 1912; *le Taudis*, février-mars 1926; *les Cahiers du Rhône*, janvier 1944; *Résurrection*, juin 1944; *A Ordem*, revue brésilienne de Rio-de-Janeiro, juillet 1946.

LÉON BLOY A L'ÉTRANGER

Les œuvres de Léon Bloy ont été traduites dans la plupart des langues européennes : tchèque, anglais, allemand, flamand, hollandais, italien, espagnol (en Espagne et, surtout, en Amérique latine). Il existe même une traduction en langue japonaise.

Nous citons pour mémoire les auteurs étrangers de langue française qui ont publié des études sur Léon Bloy. Nous avons déjà vu les causes probables de son introduction en Belgique où, dès 1891, Maurice Dullaert lui consacrait un travail d'ensemble dans *le Magasin littéraire*, de Gand. Ont suivi : abbé E. Pauwels : *Etudes et esquisses littéraires* (Anvers, Van Os-De Wolf, 1899); Firmin van den Bosch : *Impressions de littérature contemporaine* (Bruxelles-Paris, Wromant et C°, 1905); Victor Kinon : *Portraits d'auteurs* (Bruxelles, Dechenne et Cie, 1910); Marcel Lobet : *Chercheurs de Dieu* (Bruxelles, Les Écrits, 1942); Gustave Vanwelkenhuyzen : *Insurgés de Lettres* (Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1953).

Toujours très attentifs à la littérature de la mère patrie, les Canadiens français connaissent et étudient Léon Bloy. En 1925, un recueil de travaux de jeunes écrivains, *les Soirées de l'École littéraire de Montréal*, lui réservait un long chapitre sous la plume de Valdombre (Claude-Henri Grignon) qui, par la suite, en 1937 et 1938, fonda une revue de combat, *les Pamphlets de Valdombre* où, à plusieurs reprises, il rompit des lances en faveur du « Pèlerin de l'Absolu ». Depuis plusieurs années, à Montréal, il existe un « Cercle Léon Bloy », groupement de jeunes gens cultivés, qui consacrent leurs loisirs à étudier et à répandre l'œuvre de l'écrivain.

Notre littérature a trop de points communs avec la Suisse française pour qu'il soit possible d'établir nettement la part de Léon Bloy dans les préoccupations des lettrés d'outre-Léman. Un des premiers admirateurs des *Propos d'un entrepreneur de démolitions* fut un bibliothécaire génevois, Louis Montchal, premier dédicataire du *Désespéré* dont deux chapitres parurent en préoriginale dans *la Revue de Genève*. Au temps héroïque des *Cahiers Léon Bloy*, leur directeur fut en relations épistolaires avec tout un groupe de jeunes Suisses, étudiants en théologie, enthousiastes de l'auteur de *La Femme pauvre*. Qu'il nous suffise de rappeler que le plus lucide des exégètes de Léon Bloy, Albert Béguin, était naguère professeur à la faculté des lettres de Bâle. L'exposition Léon Bloy qui eut lieu à Paris, en mars-avril 1952 fut, par les soins des relations culturelles, transportée à Fribourg et Berne où elle reçut le plus chaleureux accueil. Un critique suisse, Emmanuel Buenzod, a écrit *Une Époque littéraire* (1890-1910) (Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1941), entièrement consacrée aux auteurs français, et débute par Léon Bloy. Enfin, *les Chemins de la Montagne*, de René Leyvraz (Paris, Bloud et Gay, s.d.) et *la Cité de l'Ouest*, d'Henri Schubiger (Fribourg-Paris, Éditions Saint-Paul, 1948), sont des récits autobiographiques dans lesquels Léon Bloy tient une large place.

Est-ce au « ridicule romantique d'une origine espagnole » (par sa mère) que Léon Bloy doit d'avoir conquis une large audience dans les pays de langue ibérique, et particulièrement en Amérique latine? C'est possible. Bernanos raconte que, débarquant à Pirapora, dernière station du Central brésilien avant la forêt vierge, il trouva, dans la maison d'un jeune mulâtre, *le Désespéré*, *la Femme pauvre* et *le Salut par les Juifs*. Dès 1905, le grand poète Ruben Dario faisait une place à Léon Bloy dans *Los Raros* (Barcelone-Buenos-Aires, Maucci, 1905). Plus près de nous, Delfina Bunge de Galvez réunit en brochure les articles qu'elle avait publiés dans *La Nacion* de Buenos-Aires, sur « quelques aspects de la vie et de la mort de Léon Bloy » sous le titre *En torno a Léon Bloy* (Buenos-Aires, Club de Lectores, 1944).

En Italie, Léon Bloy figure dans le premier volume du *Dizionario dell' omo salvatico*, de Giovanni Papini et Domenico Giuliotti (Firenze, Vallecchi, 1923).

Au Danemark, pays de sa femme, où il vécut en 1891, en 1899 et 1900, Léon Bloy fut l'ami de l'écrivain danois Johannès Jorgensen. Celui-ci qui lui doit sa conversion au catholicisme, lui rend hommage dans *Essays*, tome VI (Copenhague, Skrifter, 1915) et *Fra det Ukendte Frankrig* (Copenhague, Gyldendalskf, 1930).

De la Belgique de langue française, l'œuvre de Léon Bloy s'étendit en pays flamand et l'écrivain et critique d'art Jozef Muls, qui vint le voir à Bourg-la-Reine au cours de la guerre de 1914-1918, fit le récit de ses obsèques, auxquelles il assista, dans *Het Rijk der Stilte* (Amsterdam, Vlaamsche Bibliotheek, 1920). Un autre écrivain flamand, Herman Teierlinck, fait de Léon Bloy, sous le nom de Lazare Liévin, un des personnages de son roman, *Ivoren Aapje* (Le Sapajou d'ivoire) (Amsterdam, Société « Wereldbibliotheek », 1905).

L'influence de Léon Bloy sur la littérature néerlandaise fut très marquante, grâce à son filleul, Pierre Van der Meer de Walcheren. Cette influence a été étudiée par le docteur Jos. J. Gielen dans un important article de la *Revue de littérature comparée* de janvier 1939. Parmi les ouvrages en langue hollandaise, citons : Pieter Van der Meer de Walcheren, Vincent Cleerdin, Willem Nieuwenhuis et Henri Van Haastert : *Léon Bloy, zijn Persoon en zijn Werk* (Leiden, Sijthoff's Uitgevers-Maatsschappij, 1917); Wouter Lutkie : *Nooddruft en Liefdedrang* (Tilburg-Amsterdam-Gouda-Weenen, Het Nederlandsche Boekhuis, 1920); *Schotschrift en Gebed* (traduction hollandaise d'une partie de l'*Exégèse des lieux communs*, avec une importante notice de Pierre Van der Meer de Walcheren (Tielt, Lannoo, 1953).

En dépit de *Sueur de sang*, de *Jeanne d'Arc et l'Allemagne*, de *l'Ame de Napoléon* et de nom-

breuses pages germanophobes et anglophobes, l'œuvre de Léon Bloy n'en a pas moins franchi le Rhin et la Manche. Outre une traduction anglaise de *Léon Bloy l'impatient*, d'Albert Béguin (New-York, Sheed and Ward, 1947), ces dernières années ont produit trois ouvrages sur Léon Bloy en langue anglaise : Emmanuela Polimeni : *Léon Bloy, the pauper prophet* (London, Dennis Dobsen Ltd, 1947); E.T. Dubois : *Portrait of Léon Bloy*, London and New York, Sheed and Ward, 1950; Rayner Heppenstall : *Léon Bloy* (Cambridge, Bowes and Bowes, 1953).

En langue allemande, il y a lieu de signaler les travaux de Waldemar Gurian, dans la revue *Orplid* (1927), de Karl Pfleger : *Geister die um Christum ringen*, ensemble d'études sur Péguy, Bloy, Gide, Chesterton, Dostoïewski, Solovieff et Berdiaew (Salzburg, A. Pustet, 1934) et de Helene Kuhlmann : *Léon Bloy : Die Stimme die in der Wüste ruft* (Reckligghausen, Paulus, 1951).

THÈSES UNIVERSITAIRES SUR LÉON BLOY

C'est encore à l'étranger que les étudiants et les étudiantes en plus grand nombre choisissent Léon Bloy comme sujet de thèse de doctorat et de licence :

Langue allemande :

Université d'Iéna : Martha Romeissen, *Katholizismus als Mystik bei Léon Bloy* (Leipzig, S. Hirzel, 1935).

Université de Bonn : Dr Wilhelm Dillinger, *Das Frankreichsbild im Werke Léon Bloys* (Düsseldorf, G.H. Nolte, 1937).

Université de Zurich : Lotte Kaupp, *Versuch über den Stil Léon Bloys* (Guebwiller, Éditions « Alsatia », 1937).

Université de Münster : Dr Helene Kuhlmann, *Die Armut als lebengefährdente und lebenformende Kraft im Werke Léon Bloys* (Münster, 1939).

Langue anglaise :

The Catholic University of America : Sister Mary Rosalie Brady, *Thought and Style in the Works of Léon Bloy* (Washington, The Catholic University of America Press, 1945).

Université d'Oxford : B.H.J. Reid, *Satire de la société contemporaine dans l'œuvre de Léon Bloy* (non publiée) 1950.

Langue française :

Université catholique de Louvain : Anny Deton, *La Femme dans la vie et dans l'œuvre de Léon Bloy* (non publiée), 1945.

Université d'Ottawa : Gilles Langlois, O.M.I., *Un mendiant de la souffrance, Léon Bloy* (Ottawa, Éditions de l'Université, 1948).

Université de Venise : Paola de Paoli, *Le Mysticisme de Léon Bloy* (non publiée), 1949.

Université de Paris : Marie-Joseph Lory, *La Pensée religieuse de Léon Bloy* (Paris, Desclée De Brouwer, 1951).

Université de Montréal : Frère Pierre-Augustin, s.g. (Paul Materazzo), *Le Douloureux Léon Bloy* (non publiée).

Université de Paris : Raymond Barbeau (Canadien), *Le Secret de Léon Bloy, paraclétiste luciférien*. Cette thèse, soutenue le 1er juin 1955, très importante comme matière et comme travail fourni par l'auteur, tend à rien de moins qu'à démontrer que Léon Bloy fut le pire des ennemis de l'Église et que toute son œuvre tourne autour de cette idée que le Saint-Esprit, c'est... Satan qui, à la fin des temps, recevra son pardon de Dieu le Père, avec, bien entendu, tous les damnés. Et voilà la « découverte » que son auteur qualifie « la plus importante découverte spirituelle du siècle ». Et voilà à quoi on aboutit quand on s'enferme dans un système, basé sur l'erreur d'interprétation d'une image poétique de Léon Bloy, quand on se plonge à corps perdu dans l'occultisme (dont Léon Bloy avait horreur) et quand on sollicite les textes pour les ramener concentriquement au système erroné préconçu, en négligeant soigneusement tout ce qui pourrait le contredire. Aveuglé par la passion de la jeunesse, une vanité monstrueuse qui lui fait traiter de faussaires ou d'imbéciles tous ceux qui, jusqu'à lui, ont écrit sur Léon Bloy, transporté par le désir de rentrer au Canada, paré de l'auréole de celui qui, le premier et le seul, a dénoncé « la plus grande imposture de tous les temps », Raymond Barbeau est peut-être de bonne foi, mais il est bien le seul, en effet, à croire à son « invention ». Tout en lui conférant le titre de docteur, décerné à son travail et à son incontestable érudition, le jury de la Sorbonne a sagement fait toutes réserves sur les conclusions de sa thèse. Nous croyons savoir que cette thèse sera pro-

chainement publiée; mais nous doutons fort qu'elle emporte la conviction de ceux qui auront l'héroïsme de la lire.

Université de Paris : Hilary Ottensmeyer, *La notion du Paradis perdu chez Léon Bloy*. Œuvre d'un religieux américain (U.S.A.), cette thèse, soutenue en juin 1956, n'a pas été publiée.

BIOGRAPHIES

Il n'est peut-être pas d'écrivain dont il soit plus nécessaire de connaître la vie pour comprendre complètement son œuvre.

Le premier, grâce à la documentation mise à sa disposition par la veuve de Léon Bloy, Hubert Colleye eut le mérite de révéler toute une partie ignorée de l'existence de l'écrivain : celle qui avait précédé la publication du *Désespéré*, soit, de sa naissance en 1846, à 1887. *L'Ame de Léon Bloy-Genèse du « Désespéré »* (Paris, Desclée De Brouwer, 1930) nous apprend les faits réels, à peine transposés, d'où sont tirées les aventures de Caïn Marchenoir et de Véronique Cheminot.

Les Logis de Léon Bloy de Pierre Arrou (Paris, Crès, 1931) dépassent le cadre d'une simple promenade à travers les innombrables gîtes occupés par le « Pèlerin de l'Absolu ». Sous le prétexte de le suivre dans ses multiples déménagements, nous voyons vivre Léon Bloy depuis son arrivée à Paris, en 1864, jusqu'à sa mort, 7, rue André-Theuriet, à Bourg-la-Reine.

En 1945, les *Cahiers Léon Bloy* ayant disparu et les conditions économiques d'après-guerre n'en permettant pas la renaissance, leur fondateur décida d'employer la documentation recueillie au cours des quinze ans de vie de la petite revue. De là est né l'*Essai de Biographie* en trois gros volumes illustrés publiés par les éditions Albin Michel, successivement en 1947, 1949 et 1954 :

I. — *Léon Bloy : Origines, jeunesse et formation* (1846-1882).

II. — *Léon Bloy : Ses débuts littéraires, du « Chat Noir » au « Mendiant ingrat »* (1882-1892).

III. — *Léon Bloy : Sa Maturité. Sa Mort. Du « Mendiant ingrat » à la « Porte des Humbles »* (1892-1917).

L'auteur s'est effacé, autant que possible, derrière Léon Bloy lui-même et derrière les témoins de sa vie. Tout en suivant l'écrivain de sa naissance jusqu'à sa mort, il a tenu à ne pas allonger démesurément cette déjà copieuse biographie, en répétant ce qu'on connaissait déjà par le Journal de Léon Bloy et par sa Correspondance publiée. Il en résulte un certain déséquilibre dans l'ouvrage, dont le troisième volume abrège volontairement le récit des vingt-cinq dernières années de la vie de Léon Bloy.

M. l'abbé Jean Steinmann a publié récemment un *Léon Bloy* (Paris, Éditions du Cerf, 1956). Son livre est mieux architecturé que la biographie précédente, et s'efforce de replacer Léon Bloy dans son époque, dans les milieux littéraires et parmi ses amis. Est-ce là une biographie définitive de Léon Bloy ? Albert Béguin a répondu à cette question, dans la revue *Esprit* de juillet-août 1956, par un article sévère, auquel nous souscrivons en grande partie. La véritable vie de Léon Bloy n'est pas une succession de faits et gestes extérieurs qui ne sont que le reflet plus ou moins déformé, comme l'image renvoyée par une eau battue par la tempête, d'une vie intérieure intense et profonde. C'est à lui qu'on peut appliquer sa propre parole : « Le visible est la trace des pas de l'invisible ». Il ne suffit pas de situer Léon Bloy parmi ses contemporains : il faut le voir vivre en tête-à-tête avec lui-même et face à face avec Dieu. Cela demande un effort, qui n'est pas simplement celui d'un observateur, si scrupuleux et lucide qu'il soit, mais celui d'un évocateur, d'un créateur capable de descendre dans les profondeurs où se passe le drame véritable d'une âme avide d'absolu.

Or, nous avons le privilège d'être le témoin de cet effort qui touche à sa fin, et nous pouvons annoncer l'apparition prochaine de *La douloureuse vie profonde de Léon Bloy*, sous la signature de notre ami, le docteur André Fauquet.

Joseph BOLLERY.

Autour du centenaire de Rosny Aîné :

Du roman archéologique à l'anticipation scientifique

La commémoration, en février dernier, du centenaire de la naissance de J.-H. Rosny aîné aura offert l'occasion d'une constatation peut-être fort imprévue pour certains, mais à coup sûr singulièrement instructive.

Que reste-t-il de l'auteur de *Nell Horn*, des *Destins contraires*, de *La Vague rouge*, etc..., du co-auteur d'ouvrages comme *Le Termite* et *Le Crime du docteur?*... Bien peu de chose, au fond. Qu'ils soient sociaux ou purement romanesques, d'inspiration naturaliste ou psychologique, ces romans ne manquent pourtant pas de valeur, certains ont fait date et ont assuré droit de cité au nom de Rosny dans l'histoire littéraire des XIX^e^ et XX^e^ siècles. Mais c'est à la façon dont s'y inscrivirent par exemple ceux de Henri Céard ou Léon Hennique, de Cherbuliez ou Gustave Guiches. Et même une œuvre comme *Dans les rues*, modèle rarement dépassé de roman populiste, n'empêcherait sans doute pas ce nom de Rosny de n'être plus guère connu (et chez les seuls spécialistes) que pour avoir figuré en bonne place dans le Manifeste contre *La Terre*, plus ou moins désavoué ensuite par ses signataires.

Notre propos n'est pas d'approfondir les causes de ces semi-disgrâces, d'en déterminer la possible injustice, ni de chercher à savoir si les Rosny n'ont été *que* les peintres d'une époque, et, comme tant de romanciers de mœurs, se trouvent irrémédiablement liés à cette époque révolue, à ses formules littéraires, et leur production vouée à ne pouvoir, précisément, dépasser le cadre des « succès d'époque ».

Pourtant leur nom demeure, du moins celui de Rosny aîné qui continue d'être lu, dans l'élite comme dans la masse. Et il est à constater que cette pérennité résulte pour une bonne part d'œuvres volontiers regardées en leur temps comme des fantaisies, sinon comme des publications mineures. Ces sont essentiellement en effets les romans de préhistoire et d'anticipations qui l'assurent, lesquels peuvent tous être attribués en gros — et sans risque sérieux d'injustice — à l'aîné des Rosny, même ceux qui parurent avant la séparation littéraire survenue en 1908 entre les deux frères. Dans cette double voie, celui qui aurait pu n'être qu'un honorable disciple d'Edmond et Jules de Goncourt s'est révélé comme un créateur hautement original.

LES AGES FAROUCHES.

Rénovateur des études historiques, le romantisme avait commencé à annexer l'archéologie à l'inspiration littéraire et particulièrement au roman. Dès 1834, c'étaient *les Derniers jours de Pompeï* de Bulwer-Lytton. Dès 1855, Théophile Gautier donnait un morceau de choix dans le genre avec *Le Roman de la Momie* qui débute comme un moderne récit de voyage et qui effleure le Conte fantastique pour apporter ensuite un tableau sans doute discutable, mais remarquablement vivant et coloré des mondes égyptien et hébreu du temps de Moïse. Et tandis que le Hugo de *La Légende des siècles*, tandis que Leconte de Lisle puisent largement aux sources des mythologies, de l'hagiographie et de l'ethnographie helléniques, hébraïques, germaniques, Flaubert s'apprête à évoquer l'antique Carthage en perspectives immortelles. Du romantisme épique et symbolique de *La Tentation de saint Antoine*, il passe au réalisme historique avec *Salammbô* et aussi avec *Herodias*, montrant magistralement par l'exemple que la nouvelle esthétique romanesque pouvait s'unir à l'érudition la plus consciencieuse, montrant quelle puissance évocatoire pouvait être demandée à une documentation serrée.

Vers la fin du XIX^e^ siècle, le roman de l'Antiquité était bien entré dans la littérature. Certes il n'a jamais constitué une formule très répandue, peut-être en raison du modèle qu'en représente *Salammbô* et de tout ce que, à sa suite, on est en droit d'attendre du romancier archéologique. Cette formule a quand même été assez largement pratiquée pour avoir revêtu un aspect philosophique avec Anatole France, un aspect « populaire » avec H. Sienkiewicz.

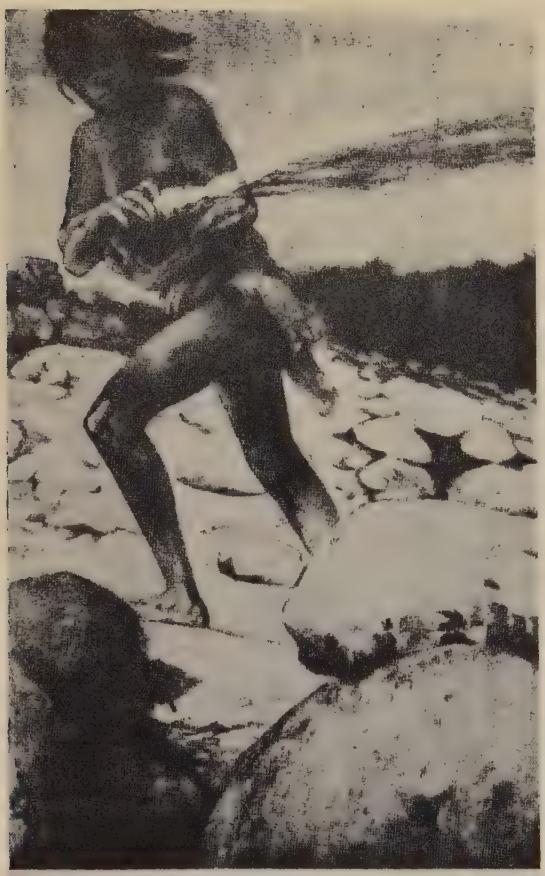


Image tirée de *La Guerre du feu*, de Rosny Aîné.

Mais l'apparition du « roman d'avant l'Histoire » fut bien le fait de J.-H. Rosny aîné. Sans doute celui-ci sacrifia-t-il à une inspiration archéologique qualifiable de classique avec *Amour étrusque* (publié pour la première fois en 1898 sous le pseudonyme d'Enacryos) et avec *Tabubû* (adaptation d'un roman égyptien). Là n'est cependant pas sa contribution originale au genre.

Vers 1890, la préhistoire était à peine admise dans le domaine scientifique, malgré les travaux de Boucher de Perthes, de sir John Lubbock, de Haeckel, de Mortillet, malgré les preuves déjà abondantes qu'une immense vie, non seulement végétale et animale, mais humaine aussi, avait pré-existé de loin aux temps dits historiques. C'était donc une réelle audace, appelant de fortes et subtiles qualités de reconstitution, qu'exigeait la composition d'œuvres littéraires à l'action située dans ces lointaines et obscures époques toujours considérées avec réserve par la science officielle. Celui qui devait être J.-H. Rosny aîné, alors qu'il était encore Joseph Boëx, avait étudié la préhistoire et la proto-histoire durant son séjour de jeunesse à Londres. Et dès 1888, il y avait puisé l'inspiration des *Xipéhuz*, ouvrage auquel nous aurons à revenir. Puis, entre cette date et 1908, parurent sous la signature commune J.-H. Rosny plusieurs récits des temps primitifs proprement dits et des temps lacustres qui consacrent bien la naissance d'un genre : *Vamireh*, *Les Origines*, *Eyrimah*, *Nomaï*. D'autres du même ordre devaient suivre sous la signature de Rosny Aîné, notamment cette *Guerre du Feu* qui est le plus connu d'entre eux et à la célébrité duquel nous applaudirions sans restriction si, pour beaucoup, il n'en venait à faire oublier toute autre production de son auteur. Bien que *Vamireh* (1892) n'ait connu sur le coup qu'un succès d'estime, il a été suffisamment parlé depuis lors de la révélation constituée par les romans préhistoriques de J.-H. Rosny et leurs qualités ont été suffisamment analysées. C'est à bon droit en particulier qu'a été souvent évoqué l'art avec lequel ils unissent une information solide et sublimée, une inspiration généreuse qui prend la forme d'un hymne répété à l'altruisme naissant et un style dont bien des aspects peuvent choquer dans des tableaux de mœurs familières, mais qui s'accorde excellemment avec le tableau de l'aurore d'un monde (1).

Toutefois, ce qui est le plus remarquable ici, c'est que cette formule, à peu près inexistante avant lui, n'a été que peu pratiquée depuis Rosny Aîné. Comme œuvre notable du genre, nous ne connaissons guère que *Daah, le premier homme* d'Edmond Haraucourt et les autres tentatives n'apparaissent qu'en obscurs démarcages des « Ages farouches » (2). Au reste, plutôt que d'évoquer et de recréer directement ces Ages, les auteurs préfèreront en général mettre des contemporains

(1) Voir notamment René Lalou : *Histoire de la littérature française contemporaine.*

(2) Nous ne parlons évidemment pas des civilisations antédiluviennes imaginaires dont *La Chute d'un ange* proposait déjà le modèle et qui semblent s'être multipliées dans le roman contemporain. Il a pu en résulter des manières de chefs-d'œuvres comme *La Fin d'Atlantis* de Jean Carrère, mais il va de soi qu'ils n'ont guère à voir avec les authentiques données de préhistoire mises en scène par J.-H. Rosny.

en présence de vestiges survivants d'une préhistoire partiellement sauvegardée à travers les millénaires. Cela, Rosny Aîné l'avait déjà fait avec *Le Trésor dans la neige* et *Les profondeurs de Kyamo*, où le savant Alglave d'une part découvre près du pôle Nord un mammouth qui le fait accéder à une sorte de parc naturel où habitent des descendants non évolués de l'homme quaternaire, d'autre part rencontre des créatures cavernicoles mi-animales mi-humaines chez qui il observe l'éveil de l'Intelligence. Mais à ce stade, nous rejoignons en fait un autre genre, celui qu'après Régis Messac nous avons appelé littérature d'imagination scientifique et pour lequel a été presque unanimement préféré le nom de Science-Fiction.

Illustration tirée de *Les premiers hommes dans la lune*, de H.G. Wells
(Trad. H.D. Dauray, Calmann-Lévy 1913, p. 105).

LES AGES EN MARCHE.

En 1888, le court et curieux roman *Les Xipéhuz* — qu'Alphonse Daudet aurait élogieusement mis en parallèle avec *Le Horla* — se révélait, si l'on peut dire, comme une anticipation préhistorique, situait « mille ans avant le mouvement civilisateur d'où surgirent plus tard Ninive, Babylone, Ecbatane » un thème qui deviendra par la suite l'un des thèmes favoris de Science-fictions. Comme il est aisé de s'en rendre compte par la chronologie, Rosny aîné a donc devancé Wells dans l'emploi littéraire du merveilleux scientifique. Toutefois ni l'un ni l'autre n'a créé ce genre.

Il est patent que des anticipations ont été écrites bien avant le XIX^e^ siècle, même si l'on ne voit qu'une boutade dans l'affirmation contemporaine que la Bible représente la première d'entre elles, même pour qui refuse de traiter comme telles *La République*, le *Timée*, le *Critias*, lesquels relèvent bien plutôt du genre voisin, mais différent de l'Utopie. Au reste, utopie et satire d'ordre moral et social, politique et religieux ont inspiré l'essentiel des contes et romans d'anticipation antérieurs au milieu du XIX^e^ siècle. Qu'il s'agisse de *La Nouvelle Atlantide* de Bacon et de *L'Autre monde* de Cyrano, du *Niels Klim* de Holberg et du *Micromegas* de Voltaire, de Swift et de L.-S. Mercier, de Charles Nodier et de bien d'autres, les voyages célestes ou souterrains, les découvertes d'îles merveilleuses, l'évocation de temps futurs sont un prétexte soit pour décrire la société idéale soit pour caricaturer la nôtre ou au moins quelqu'une de ses caractéristiques principales. La science — même fantaisiste — ne figure généralement là qu'à titre d'accessoire. Non pas que ces auteurs n'offrent quelquefois, de ce point de vue, des traits étonnamment valables, de géniaux éclairs de divination. C'est en particulier le cas pour Cyrano de Bergerac dont on se demande toujours si les curieuses présciences sont le seul fruit du hasard ayant servi une imagination exubérante et généralement parodique. Mais sauf en ce qui le concerne (et encore peut-on en discuter à perte de vue), le merveilleux scientifique ne se distingue guère de l'utopie sociale ni du merveilleux pur ou satirique. Quelques récits imaginaires ont quand même essayé de se donner des allures de relations savantes et de ne pas se centrer sur quelque féerie ou caricature sociologique. Tel est le cas pour le *Voyage du pôle arctique au pôle antarctique par le centre du monde*, ouvrage anonyme français, et les *Aventures de Peter Wilkins*, ouvrage anglais de Paltock, parus tous deux au cours du XVIII^e^ siècle. Mais ni l'odyssée intraterrestre de l'un, ni l'odyssée aérienne de l'autre ne sortent des cadres du roman d'aventures fantaisistes d'époque.

Avec Balzac, il en va autrement et son génie polymorphe a bien pressenti les ressources

romanesques du merveilleux scientifique. Nombre de ses pages en font foi, mais on ne saurait s'abstenir de noter que le magnétisme du docteur Minoret, que la chimie de Balthazar Claes sont très proches parents d'un certain hermétisme cher à la première partie du siècle. Même lorsqu'il a plongé dans la moderne peinture de mœurs, dans le roman social annonciateur du réalisme, Balzac n'est pas dégagé de l'emprise du Fantastique, genre auquel il faut bien rattacher *La Peau de Chagrin* et *L'Elixir de longue vie* au même titre que le mélodramatique roman noir du *Centenaire* et que les nouvelles mystiques *Jésus-Christ en Flandre* et *Melmoth réconcilié*. Ses immenses qualités littéraires et sociologiques ne peuvent faire oublier ces prolongements parfois douteux du romantisme traditionnel et l'entassement hâtif d'informations souvent sommaires qui lui font mettre sur le même plan Pascal et les sectes d'Illuminés, Geoffroy Saint-Hilaire et Mesmer ou Saint-Germain.

C'est plutôt avec Edgar Poë qu'est apparue l'Anticipation telle qu'on l'entend depuis lors. Mais il est significatif que ses deux nouvelles qui relèvent le plus nettement du genre soient des mystifications : *Le Canard au Ballon* et *L'Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaal*. Toutes les caractéristiques du moderne roman d'aventures anticipatrices s'y rencontrent en germe, notamment le fait de demander l'intérêt primordial du récit à une découverte supposée, à des traits scientifiques — mécaniques en particulier — les uns réels, les autres extrapolés, à l'étonnante impression de plausible qui s'en dégage. Poë ne semble jamais en l'occurrence s'être pris au sérieux, il n'a fait que jouer de ces « merveilles de la science et de l'industrie » déjà si à l'honneur en son temps, mais pour lesquelles il ne manifesta personnellement qu'une curiosité sceptique et fort peu progressiste. Et les savantes références dont il use, son effort ingénieux et documenté de crédibilité, son apparente admiration pour de nouvelles réalisations de l'intelligence humaine ne trouvent vraiment leur saveur que lorsqu'éclate le caractère parodique de ces récits pseudo-scientifiques. Quand il se montre foncièrement sérieux dans des écrits de cette sorte, c'est que Poë en revient au Conte fantastique. Non sans doute au pur fantastique hérité du XVIII^e^ siècle ignoré, du romantisme allemand et aussi de Balzac; mais à sa propre formule qui ne néglige pas certains aspects audacieux et même gratuits de théories modernes, qui exploite à l'occasion des mises en scène expérimentales, sans s'assimiler pour autant à l'anticipation scientifique. Et c'est alors *La vérité sur le cas de M. Valdemar*, *Eiros et Charmion*, les *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, etc. Et cette formule, c'est celle qui — sans leur ôter leur éventuelle originalité — marquera Fitz-James O'Brien, Henri Rivière, Villiers de l'Isle-Adam, Marcel Schwob et bien d'autres parmi lesquels, peut-être, Huysmans, R.-L. Stevenson, Rachilde...

Il est pour le moins frappant d'observer que le merveilleux proprement scientifique n'est entré tout de bon dans le roman que par le biais de la littérature dite enfantine. Son introducteur incontestable fut Jules Verne, la chose a été assez dite — et à juste titre — surtout à l'occasion du cinquantenaire de sa mort; Jules Verne qui avait déjà à son actif presque tous ses grands succès quand parut en 1886 *L'Eve future* de Villiers. Est-ce d'ailleurs là un roman d'anticipations ? M. Max Daireaux lui a résolument contesté cette qualité dans son essai sur *Villiers de l'Isle-Adam : l'homme et l'œuvre*. De fait, la première partie de l'*Eve future* est avant tout une fantaisie satirique pour laquelle Villiers, en vue d'illustrer des thèses fort opposées aux leurs, reprend des procédés employés par Voltaire et son disciple, Edmond About. La seconde partie tourne à l'occultisme, rappelle ouvertement Hoffmann et Poë avec davantage de résonances traditionnellement métaphysiques. Telle quelle pourtant, cette œuvre mérite bien, par son décor, par son personnage central, par ses hypothèses, par ses efforts (parfois pédants et naïfs) pour harceler la science et le scientisme sur leur propre terrain, de prendre place parmi les Science-fictions avant la lettre — et certes parmi les plus brillantes. Mais rien ne saurait dissimuler qu'elle représente une exception dans la grande littérature du XIX^e^ siècle et que là est sans doute la raison essentielle qui la fit passer presque inaperçue en son temps.

Car c'est un fait : l'époque où le culte du Progrès fut le plus ardent, où le mouvement littéraire français était si fortement marqué par les déclarations de Leconte de Lisle et de Flaubert sur l'alliance nécessaire de l'Art et de la Science, cette époque n'a pas fait entrer l'anticipation scientifique dans la Littérature. Quand la chose se rencontre, c'est uniquement sous la plume d'humoristes comme Eugène Mouton ou Charles Cros (authentique savant, pourtant) et surtout d'écrivains pour enfants. Nombre de ces derniers se livrent en effet alors à un grand effort de vulgarisation scolaire dans un cadre anecdotique ou même franchement romanesque. A ce titre, nous avons été précédemment amené à citer Jean Macé, Lucien Biart, Eugène Muller, André Laurie-Philippe Daryl; et l'on peut rattacher à leur lignée Louis Jacolliot (1) et Camille Flammarion bien que ces deux auteurs se soient plutôt adressés aux adultes. Ce fut essentiellement Jules

(1) Magistrat colonial, romancier, historien des religions et de l'occultisme (1837-1890).

Verne qui révéla les possibilités d'une forme nouvelle de Merveilleux fondé tant sur des données acquises de la science positive que sur les « divinations » tirées de celle-ci. Mais, nous le savons, Jules Verne ne fut considéré que comme un bon romancier enfantin et fut pratiquement obligé de se renfermer dans le cadre « bibliothèque d'éducation et de récréation ».

Il est cependant aisé de se rendre compte que la tentation de suivre sa voie ou des voies similaires se fait sentir alors chez certains maîtres des lettres françaises. Zola semble se lasser de ne demander à la Science que de froides leçons de méthode, des clartés « expérimentales » pour l'explication matérialiste des mœurs collectives et individuelles. Le voici qui met puissamment en scène mines et chemins de fer, qui prête à Sandoz le rêve d'écrire une sorte d'épopée du genre humain dans son passé, son présent, son *avenir* et qui va faire de son docteur Pascal une sorte d'alchimiste moderne cherchant l'infaillible médication contre toute débilité. Maupassant, lui, fait intervenir les magnétiseurs et les mystères cérébraux. L'analyste sarcastique et raffiné de la paysannerie normande et du demi-monde parisien semble hésiter au seuil du merveilleux scientifique, lorsque le fond morbide de sa nature l'emporte dans son inspiration et le jette vers la pure littérature d'épouvante. Il n'empêche que *Le Horla* fait entrevoir le risque de montée d'une race nouvelle, supérieurement évoluée, et de dépossession de l'Homme par elle. Or ce thème est de ceux qui vont hanter Rosny aîné puisque c'est lui qu'on trouve présenté, non plus en probable vision de délirant, mais en « réalité » anté-historique dans *Les Xipéhuz*. C'est cette redoutable éventualité, non accomplie alors, qui s'accomplira avec les Ferromagnétaux de *La Mort de la Terre*.

L'ACCÉLÉRATION DE L'HISTOIRE.

Et c'est ainsi qu'apparaît le mérite primordial de J.-H. Rosny aîné au regard de l'évolution littéraire. Par ses soins, le récit de merveilleux scientifique (et anticipateur, plus précisément) a cessé de relever de la seule littérature pour enfants plus ou moins vouée à la vulgarisation formaliste. Il a acquis droit de cité dans la République des lettres sans en revenir à n'être que le superficiel déguisement d'une Utopie ou d'un pamphlet. Il s'est révélé en mesure de rompre avec le fantaisisme de *L'Homme à l'oreille cassée* d'About, de *L'Historioscope* d'Eugène Mouton et aussi, il faut bien le dire, du *Canard au Ballon*, de *Hans Pfaal*, du *Petit dialogue avec une momie*. Il s'est révélé capable de revêtir un caractère sérieux, un large intérêt dramatique et philosophique, tout en sortant délibérément du cadre didactique; faits dont la révélation est attribuée en général à H.-G. Wells... Il est vrai que la production de Rosny aîné en « Science Fiction » est surtout venue après sa séparation d'avec Rosny Jeune (*La Mort de la Terre* est précisément de 1908), c'est-à-dire qu'elle se situe pour l'essentiel après les principaux succès de Wells dans le genre (*La Machine à explorer le Temps* est de 1895, *La Guerre des mondes* est de 1898). Peut-être faut-il penser que le dédain témoigné en France à ce genre, l'opinion implicite qu'il était obligatoirement mineur avaient empêché l'auteur des *Xipéhuz* de « récidiver » avant cette année 1908, sauf avec la nouvelle de 1898 intitulée *Un autre Monde*. Peut-être aussi faut-il voir là une conséquence de l'association des deux Boëx-Rosny : le cadet en effet — quoique n'ayant point rejeté toute influence scientifique dans son œuvre personnelle — demeura fidèle à la peinture romanesque ou non des mœurs, ne témoigna guère d'attrait pour l'Anticipation et semble même n'avoir eu qu'une faible part dans les romans préhistoriques précédemment parus sous la signature commune.

De toute façon, Rosny Aîné n'en avait pas moins révélé une veine qui s'est avérée singulièrement riche. Lui-même, complétant à la fois ses évocations d'archéologie préhistorique et classique et ses modernes analyses de milieux politiques et intellectuels, de mœurs parisiennes, londoniennes, campagnardes par des visions d'avenir terrestre et de créations *différentes* (*L'Etonnnant voyage de Hareton Ironcastle*, *Les Navigateurs de l'Infini*, etc.), a somme toute réalisé l'ambition prêtée par Zola à son Pierre Sandoz. Et sans doute la renommée mondiale conquise entre temps par Wells ne fut-elle pas étrangère à cette orientation d'une part importante de sa production. En effet, la littérature britannique n'a jamais connu cette manière d'ostracisme que nous venons d'évoquer. La preuve est qu'auprès des œuvres de Wells, on trouve des pages de Chesterton et Rudyard Kipling qui touchent à la « Science Fiction ». Ensuite, et si discutée que puisse être la pensée d'Aldous Huxley, nul n'a dénié la qualité littéraire au *Meilleur des Mondes*, à *Jouvence*, aux *Temps futurs*, non plus qu'au célèbre « 1984 » de George Orwell. Il ne semble même pas que, dans son pays, cette qualité soit refusée à Conan Doyle, auteur de romans d'aventures scientifiques comme *Le Monde perdu* et *Le Ciel empoisonné* souvent obscurcis par la popularité de Sherlock Holmes.

Tournure d'esprit foncièrement analytique? Méfiance à l'égard de tout irrationnel possible,

fût-ce chez des écrivains anti-rationalistes? Crainte paralysante de l'accusation de didactisme et de progressisme simplistes ? Nous ne savons trop laquelle de ces causes a le plus contribué à ce que, pendant longtemps, il en aille autrement en littérature française. Toutefois, celle-ci s'est peu à peu ouverte depuis le XIX^e^ siècle aux possibilités du merveilleux scientifique. Certes, son emploi est demeuré chez nous le fait essentiel de romanciers-feuilletonnistes ou d'écrivains pour enfants, dont bon nombre ne furent que de tristes exploiteurs de la plume tandis que d'autres eussent mérité un destin bien différent (tel Gustave Le Rouge dont Cendrars a tracé le saisissant portrait dans *L'Homme foudroyé*). Mais, dès les débuts du XX^e^ siècle, naquit à grand bruit le mouvement futuriste qui, par définition même, annonçait une poésie, une prose, des arts plastiques de haute anticipation. Sans doute n'a-t-il guère tenu ses promesses et n'est-il plus désormais lui-même que le témoignage d'un certain passé. Du moins a-t-il suscité cette littérature de l'Air qu'illustrent les noms de Saint-Exupéry et de Jules Roy. Et puis, à la suite des *Condamnés à mort* et de quelques nouvelles du même ordre de Claude Farrère, à la suite des troublantes et raffinées réussites de Maurice Renard (maître-conteur qu'on redécouvre en ce moment), sont venues les nouvelles d'André Maurois comme *Le Peseur d'âmes* et *La vie des Hommes* que leur auteur refuse énergiquement de voir traiter en parties subalternes et récréatives de son œuvre. Sont venues aussi les fantaisies, riches en philosophie charmeuse, d'Alexandre Arnoux, comme *Indice* 33 et *Le Règne du bonheur*. Et c'est un véritable sujet de Science-Fiction que Jules Romains a utilisé pour analyser le processus et les incidences de la découverte scientifique et le destin du chercheur, dans *Les Hommes de bonne volonté*.

Supérieure ou lamentable, la colossale production américaine de Science Fiction qui envahit depuis quelques années le Vieux Monde, et singulièrement la France, aura à tout le moins l'avantage de nous avoir fait retrouver toute cette lignée de précurseurs souvent aussi méconnus que brillants et parmi lesquels d'aucuns n'hésitent pas à faire figurer Jarry et Raymond Roussel. Les noms du Tchèque Carol Kapek, des Russes Alexis Tolstoï et Zakkartchenko, du Sud-Américain Adolfo Bioy Casares, des Allemands Thea von Harbou et Franz Werfel, se joignant à tant de noms anglo-saxons, prouvent au reste le caractère universel du mouvement qui impose aujourd'hui le roman d'anticipations.

Les formules d'accélération de l'Histoire, de mythologie nouvelle, de ressac du futur ont été mises en avant pour expliquer ce mouvement. Besoins et satisfactions naguère encore imprévus, rétrécissement du monde par les modernes moyens de communications humaines, spéculations néo-féeriques nées spécialement du bouleversement des conceptions temporelles convergent pour justifier les aspirations générales à la « futurisation », dont cette tendance littéraire n'est qu'un des aspects. Mais avant tout, nous dirons ici qu'elle résulte de prises de conscience collectives encore jamais connues. Elle résulte de la naissance d'une angoisse planétaire suscitée par le cheminement de la science pure et appliquée que l'homme de lettres contemporain de Cuvier et d'Arago pouvait ignorer ou mépriser sans inconvénients et que l'homme de lettres de l'âge atomique peut honnir, mais ne peut ni ignorer, ni mépriser par principe.

Plus d'un demi-siècle avant son déferlement, ce « ressac du Futur » était senti par un Villiers de l'Isle-Adam et un J.-H. Rosny, comme il l'était par ces auteurs prétendus mineurs qui eurent nom Jules Verne, Lerouge, Flammarion. Peut-être est-il bon et est-il temps d'en mesurer l'ampleur, d'effectuer et de consacrer les révisions de valeurs et de jugements qui peuvent en résulter. Et pour garder dans ce monde qui vient une place que nous croyons hautement indispensable, les études littéraires se doivent de suivre cette chaîne éternelle qui, par la vertu d'une voyance avertie, lie indissolublement êtres et choses d'ici et d'ailleurs, d'hier et d'aujourd'hui.

JEAN-JACQUES BRIDENNE.

La religion de Pline le Jeune et de Tacite

LA CRISE RELIGIEUSE A LA FIN DU Ier SIÈCLE

Vers la fin du Ier siècle de notre ère, la crise religieuse qui mine la société romaine depuis que la Cité s'est ouverte toute grande aux influences du monde hellénistique, surtout depuis les bouleversements politiques et moraux qui ont précédé et entraîné la chute du régime républicain, prend un tour plus aigu : le cosmopolitisme, né de l'unification du Bassin méditerranéen et encouragé par la propagande stoïcienne, favorise les échanges de personnes, d'idées et de croyances entre les différentes régions de l'Empire; les provinces d'Orient, que servent les faveurs de l'autorité impériale et un nouvel essor économique, fascinent l'Occident par le prestige de leurs cultures millénaires et par le charme exaltant de leurs cultes extatiques; la crédulité progresse aux dépens de l'esprit critique, la religiosité et le mysticisme gagnent le terrain que le rationalisme cède peu à peu; le polythéisme « classique », dont la base est sapée par des siècles de réflexion philosophique, chancelle sous la poussée du courant monothéiste et syncrétiste venu d'Orient; la mythologie a perdu presque tout crédit et les froides manifestations de la liturgie officielle ne satisfont pas les aspirations des âmes que ne soutient plus la solidarité active de la cité antique. Cependant, les formes traditionnelles de la vie religieuse ont encore de la vigueur et des défenses puissantes, qui vont précisément se déployer pendant la première moitié du IIe siècle : les cultes locaux, comme celui d'Hercule à Tibur ou d'Artémis à Éphèse, tirent profit d'une politique qui se veut régionaliste, les cultes à mystères tels ceux de Dionysos et de Déméter éleusinienne, peuvent rivaliser avec les rites « barbares »; l'esprit de mesure et la pondération qui se trouvent également dans la sagesse grecque et dans la gravité romaine freinent les excès de l'effervescence religieuse; mais la résistance la plus ferme aux tendances nouvelles est celle du traditionalisme lui-même, qui est resté très fort à Rome sous des aspects divers : le principe fondamental, selon lequel l'antiquité d'un usage, d'une institution, d'une renommée est la meilleure garantie de sa valeur et la justification suffisante de sa survie, entraîne avec lui la défiance à l'égard des innovations, surtout d'origine étrangère, et la conviction que le destin de l'Empire et l'ordre social, le patrimoine et l'idéal de la civilisation gréco-romaine sont inséparables des institutions sacrées de l'État, d'une certaine conception de la religion qui exclut les formes de dévotion excessives ou tapageuses, et même d'un décor mythologique consacré par les arts et la littérature. Cet attachement raisonné à la tradition, qui ne s'enferme pas nécessairement dans une opposition systématique à toutes les idées, croyances ou pratiques nouvelles pourvu qu'elles aient leurs titres de noblesse, se rencontre principalement dans certaines catégories sociales que leur origine ethnique et leur rang héréditaire, leur degré de culture et leur activité professionnelle, leur lieu d'habitation et leur mode de vie tiennent à l'écart des engouements de la mode et des entraînements de la sensibilité : la population des campagnes ou des petites villes et l'aristocratie italienne (1).

TRAITS COMMUNS

L'attitude de la noblesse cultivée de Rome à cette époque se reflète dans les œuvres de deux de ses représentants les plus illustres : Tacite, aristocrate de vieille souche, et Pline le Jeune, chevalier de province à qui ses mérites et des protections ont ouvert la carrière sénatoriale des honneurs. Nous voudrions tenter de prendre une vue d'ensemble de l'attitude de ces deux écrivains, unis par une amitié sincère, à l'égard de la religion, en évitant de négliger un aspect des choses au profit d'un autre, tel texte pour tel autre et de nous laisser entraîner dans les discus-

(1) Pour une analyse plus détaillée de la crise religieuse au début de l'ère chrétienne, nous nous permettons de renvoyer au premier chapitre de notre ouvrage sur *La religion romaine à l'apogée de l'Empire*, I. *La politique religieuse des Antonins* (Paris, Belles-Lettres, 1955).

sions suscitées par le caractère ondoyant et divers de la pensée de Tacite, quitte à simplifier quelque peu la complexité de certains problèmes.

On voit d'abord se dégager plusieurs traits communs à l'historien et au bel esprit, puis apparaître en relief contrasté l'originalité de chacun.

Chez l'un et chez l'autre, même respect pour la religion officielle, ses sacerdoces, ses monuments, ses rites et jusqu'à ses pratiques divinatoires, pour toutes ces institutions dont l'antiquité garantit le caractère *religiosum* (1); il est remarquable qu'une partie des rites juifs trouvent grâce aux yeux de Tacite, parce que *antiquitate defenduntur* (2); même fierté de figurer parmi les membres d'un grand collège sacerdotal, augures dans le cas de Pline, *XVuiri* dans celui de Tacite (3); même indignation amère contre les tyrans du Ier siècle qui, avec la complicité des prêtres et des grands, ont souillé et compromis la religion, moins par leurs profanations ou leurs outrances sacrilèges qu'en l'utilisant pour sanctifier leurs crimes (4), même réserve voilée à l'égard de l'apothéose impériale, qu'une réflexion glissée indirectement présente comme un trait d'orgueil et un abus de pouvoir de la part des princes, une marque d'adulation de la part du peuple (5); même mépris pour les croyances et les pratiques étrangères à la tradition romaine, les *superstitions* magiques, égyptiennes, germaines, celtiques, principalement juives et chrétiennes, que leur origine exotique, leur caractère insolite, vulgaire ou excessif suffit à marquer d'infamie (6); Pline et Tacite n'ont pas de mots assez durs pour qualifier le christianisme, bien que l'un et l'autre en fassent mention précisément dans un contexte où ils lavent les adeptes de la religion nouvelle des accusations calomnieuses répandues contre eux : *superstitio praua immodica*, dit Pline dans sa fameuse lettre à Trajan, *exitiabilis superstitio*, à ranger parmi les *atrocia aut pudenda* qui pullulent à Rome, répond en écho Tacite (7). La distinction dédaigneuse qu'ils font entre la *religio* et la *superstitio* correspond exactement à celle qu'a établie le lexicographe Festus : « on appelle *religiosi* les gens qui, pour discerner dans les choses relatives aux dieux ce qu'il faut faire et ce qu'il faut laisser de côté, s'en tiennent au choix fixé par l'État et ne s'engagent pas dans les *superstitiones*. » (8)

On reconnaît à ces réactions identiques les héritiers des sénateurs qui, au cours de la deuxième guerre punique et dans les années suivantes, avaient condamné les cérémonies orgiastiques et de ceux qui applaudissaient à la condamnation par Auguste ou Tibère des cultes égyptiens, mais de ceux-là aussi qui avaient toujours accueilli avec gêne et mauvaise humeur l'institution du culte impérial. Ce qu'ils nous font entendre, c'est la voix de l'aristocratie traditionaliste, dont l'attitude religieuse n'a guère varié depuis l'époque républicaine, où le Sénat avait pour mission sacrée de veiller à la sauvegarde de la religion nationale.

LA PIÉTÉ SUPERFICIELLE DE PLINE

Cependant, sous les dehors semblables d'un conformisme séculaire se dissimulent des différences profondes, qui tiennent au caractère de chaque auteur et à leur « philosophie » si l'on peut employer ce mot pour désigner la conception, même assez vague, qu'ils se font du monde et de l'homme. Contrairement à son oncle, le Naturaliste, dont il dénonce lui-même l'irréligion (9), Pline le Jeune croit à l'existence des dieux — telles ces divinités marines qu'approchent les

(1) *Ep.* IV, 1; 8; IX, 39; X, 49 sq.; *Pan.* 74, 4-5; — *H.*I, 2, 3; 40, 2; III, 72; V, 13, 1; *A.* XV, 41 (Abréviations utilisées dans les références : PLINE LE JEUNE *Lettres* = *Ep.*; *Panégyrique de Trajan* = *Pan.*; TACITE *Agricola* = *Agr.*; *Annales* = *A.*; *Dialogue des Orateurs* = *Dial.*; *Germanie* = *G.*; *Histoires* = *H.*). Le respect apparaît moins profond chez Tacite.

(2) *H.* V, 5, 1.

(3) *Ep.* IV, 8; X, 13; — *A.* XI, 11, 3.

(4) *Pan.* 52, 3; — *H.* I, 2, 3; *A.* XIV, 12; 64, 5-6; 71, 1; XV, 23, 3-4; 34, 2; 36, 2-3; XVI, 2, 4; 22, 1 et 6-7.

(5) *Pan.* 11; 52; — *G.* 8, 3; *A.* VI, 24, 4. L'apothéose ne peut intervenir qu'après la mort et doit être justifiée par des mérites exceptionnels.

(6) *Pan.* 49, 8; *Ep.* VI, 2 (cf. II, 20); X, 96; — *G.* 43, 4; *H.* IV, 54, 4; 61, 4; 81, 1; V, 8; *A.* XV, 44.

(7) *Ep.* X, 96; — *A.* XV, 44, 5.

(8) Fest. ap. Paul. Diac. nº 405.

(9) *Ep.* III, 5, 8. Sur les sentiments religieux de Pline le Jeune, voir J. Martha, Rev. cours et conf. 1899, 1, 446.

pilotes ou le *numen* présent dans les eaux du Clitumne (1) — et à leur action bienfaisante auprès des hommes (2) ; il leur élève des statues, des temples, et leur demande des faveurs pour lui-même ou pour l'État (3). Piété paisible, exempte d'inquiétude et sans ardeur profonde, fortement colorée d'esthétisme, comme le montre son projet de réfection d'un sanctuaire de Cérès (4) ou sa description du temple du dieu Clitumne, avec ses petites chapelles et ses ex-voto naïfs (5) ; piété empreinte de vanité surtout : dans ses offrandes, il aime étaler sa générosité (6) et quand il demande à Trajan de le nommer augure, il allègue un zèle religieux, mais une fois la chose faite il révèle à un ami le fond de sa joie, qui est constitué par l'orgueil (7).

Toutefois, le respect un peu étroit de la tradition et l'hédonisme assez suspect de la piété s'accompagnent chez Pline le Jeune d'une exigence remarquable de sincérité et de pureté dans les choses de la religion : ainsi, quand il déplore qu'on se soucie des dieux seulement en cas de maladie ou quand il affirme que les dieux préfèrent une âme sans tache à une prière soigneusement apprêtée (8) ; on songe presque à Sénèque et à Jésus. Quel bon dévot aurait fait cet homme honnête et falot en des temps de piété ardente !

Une question l'intrigue : celle des apparitions ; il consulte un spécialiste (9) ; on le sent enclin à croire aux revenants comme il croit aux songes et à leur interprétation, semblable sur ce point à la plupart des Anciens... et à bon nombre de Modernes. Mais Pline ne se pose guère de problème métaphysique ; tout au plus peut-on relever, dans le *Panégyrique de Trajan*, un passage où est effleuré le mystère des forces qui gouvernent l'univers : l'auteur se dit persuadé que Trajan a été donné à Rome et au monde par l'intervention divine — thème illustré par la propagande monétaire —, mais fait allusion à la question de savoir si les autres souverains sont envoyés aussi par la divinité, ou bien par le hasard — *forte casuque* — qu'il ne distingue pas du « pouvoir aveugle des destins » — *occulta potestate fatorum* (10) ; la lourde flatterie et le formulaire conventionnel de l'éloge d'apparat interdisent sans doute de voir dans ce texte une confession de l'auteur, mais il est transparent qu'il fait écho à un problème débattu et à l'opinion moyenne répandue dans la haute société de l'époque : un univers conduit vers un avenir incertain par le destin que l'homme, déconcerté par les événements, est porté à identifier avec le hasard, et des dieux dont il vaut mieux croire qu'ils interviennent dans notre histoire, sans qu'on en soit tout à fait sûr. C'est à eux que vont, plus ou moins convaincus et confiants, les vœux, les prières et les remerciements des individus et des collectivités.

LES HÉSITATIONS DE TACITE : CONFUSION VERBALE

A côté de cette attitude de déférence discrète et de curiosité superficielle, également éloignée du scepticisme et de la dévotion, Tacite incarne, quoi qu'on en ait dit, une tendance nettement incrédule et agnostique (11). Les multiples efforts déployés par les philologues pour dégager de son œuvre une doctrine religieuse et métaphysique ferme ou du moins pour y retrouver une courbe continue (12), ont pu corriger partiellement, mais n'ont pas ruiné, selon nous, la vieille thèse de

(1) *Ep.* IX, 26, 4; VIII, 8, 5.

(2) *Ep.* 1, 12, 8; IV, 8, 4; VI, 16, 3; VIII, 1, 3; X, 1; *Pan.* passim (les textes de ce morceau d'éloquence officielle sont naturellement beaucoup moins probants).

(3) *Ep.* I, 22; III, 6, 5; IV, 1, 5; IX, 39; X, 8,2; *Pan.* 74; 80; 94.

(4) *Ep.* IX, 39; cf. III, 6.

(5) *Ep.* VIII, 8, 5-7.

(6) *Ep.* IV, 1, 3-5; IX, 39, 3.

(7) *Ep.* IV, 8; X, 13.

(8) *Ep.* VII, 26, 2; *Pan.* 3, 5.

(9) *Ep.* VII, 27; cf. I, 18.

(10) *Pan.* 1, 4-5 : *... Ac si adhuc dubium fuisset forte casuque rectores terris an aliquo numine darentur, principem tamen nostrum liqueret diuinitus constitutum. Non enim occulta potestate fatorum, sed ab Ioue ipso coram ac palam repertus est.*

(11) On trouvera un bref aperçu de l'interminable controverse et de l'abondante littérature relatives aux idées philosophico-religieuses de T. chez H. Kröger *Die Prodigien bei Tacitus* (Dissert. Münster 1940), p. 1-4 et chez H. Bardon, *Recherches sur la formation de T.* (Mélanges de littérature..., Univ. de Poitiers, 1946, 195-220), p. 208 sqq.

(12) Cf. en particulier Haase, *in* edit. Taciti (Leipzig, 1855) Introd. p. XXVII sqq.; Nipperdey, *in* ed. Tac. (Berlin 1880) Introd. p. 19 sqq.; Ph. Fabia *L'irréligion de Tacite* (Journal des Savants XII, 1914, 150 sqq.); N. Eriksson *Religiositet och irreligiositet hos Tacitus* (Lund Universitets Arsskrift XXXI, Nr. 8, 1935, 1 sqq.).

von Pöhlmann sur l'incertitude et même l'incohérence de la « métaphysique » tacitéenne, thèse qui s'appuie non seulement sur les mille contradictions éparses d'un bout à l'autre des livres de l'historien, mais encore sur ses propres déclarations (1).

Sans doute faut-il, dans l'analyse des textes, faire la part des conventions littéraires et des habitudes du genre historique : c'est ainsi qu'on voit intervenir tantôt la volonté des dieux, tantôt la loi du destin, tantôt le hasard aveugle comme cause d'un événement ou d'une série d'événements, quand les trois facteurs n'apparaissent pas tour à tour, et comme indifféremment, à propos du même fait (2) ; l'œuvre de Tite-Live offre maints exemples de la même hésitation entre *dei. fatum* et *Fortuna* (3); d'ailleurs, il a été récemment démontré que, chez Tacite, là où le terme de *Fortuna* est pris dans une acception active et ne désigne pas seulement, comme c'est le cas le plus fréquent, le sort d'une entreprise ou d'une personne, son sens se confond pratiquement avec celui de *Fatum* (4). Telle réflexion prête aux dieux une cruauté calculée, mais gardons-nous de lui attacher une valeur définitive : il s'agit d'une hyperbole pessimiste empruntée à Lucain (5). Les prodiges sont méticuleusement énumérés, mais on a montré qu'ils servent bien souvent à donner du relief à un récit ou à un personnage; et surtout, ils font partie de la tradition nationale qu'un écrivain se doit de transmettre à la postérité : *Vt conquirere fabulosa et fictis oblectare legentium animos procul grauitate coepti operis crediderim. ita uolgatis traditisque demere fidem non ausim* (6).

D'autres facteurs de confusion entrent en jeu, qui tiennent à la personnalité de l'auteur : mobilité d'un caractère sensible dont l'attitude varie selon les circonstances, susceptibilité du Romain imbu de la grandeur de Rome, bien que sans illusion sur ses défauts, et plus porté à reconnaître la main de la Providence dans ses succès que dans ses revers (7), rhétorique du styliste entraîné à forcer l'expression pour frapper le lecteur aux dépens de la rigueur et de la cohérence idéologique.

LES HÉSITATIONS DE TACITE : FATALISME OU LIBERTÉ

Cependant, il est évident que si Tacite avait adhéré à un *credo* précis et solide, il aurait été naturellement conduit à employer un vocabulaire plus homogène. En réalité, quelques rares confidences, dont la sincérité n'apparaît pas douteuse, révèlent à la fois ses préoccupations métaphysiques et son incertitude; un problème capital se pose à lui, comme à la plupart des hommes de son temps, mais avec plus d'intensité pour lui dans la mesure où il est historien — c'est celui-là même auquel nous avons vu Pline le Jeune faire allusion dans son *Panégyrique de Trajan* — : quelle est la force qui régit l'univers, qui préside à ses événements et à la vie de ses habitants.

Dans une page célèbre, maintes fois commentée, des *Annales* (8), il expose les trois thèses qui se partagent les faveurs de ses contemporains : selon les uns — que l'on identifie sans peine avec les Épicuriens — c'est le hasard qui règne; il existe des dieux, mais ils ne s'occupent pas des hommes; selon d'autres, le monde est conduit par un destin rigoureux, que réalise l'enchaînement des causes et des effets, mais indépendamment des astres, un destin qui laisse à l'individu la liberté de choisir une fois pour toutes son genre de vie, sans qu'il puisse ensuite le modifier : héritage de Platon quelque peu teinté de stoïcisme, où il faut probablement reconnaître la tendance du « moyen platonisme »; Theiler rappelle à ce propos le choix que font les âmes de leur genre de vie

(1) Voir surtout R. von Pöhlmann *Die Weltanschauung des Tacitus* (Munich 1913) et, en dernier lieu, H. Bardon *l. c.*; Ph. Fabia et P. Wuilleumier *Tacite* (Paris 1949), p. 98 sqq.; J. Cousin *Rhétorique et psychologie chez Tacite*, Rev. des Et. lat. XXIX, 1951, p. 232.

(2) Cf. *G.* 33; *Agr.* XIII, 3; *H.* I, 10, 3; II, 1, 1 et IV, 81, 1; etc...

(3) Liu. I, 4, 4; 46, 5; II, 44, 12; IV, 57, 8; V, 11, 14; 32, 7; 49, 1; XXII, 42, 10; 43, 9.

(4) Mlle. J. Lacroix *Fatum et Fortuna dans l'œuvre de Tacite*, Rev. des Ét. lat., XXIX, 1951, p. 247 sqq.

(5) *H.* I, 3, 3 : *... adprobatum est non esse curae deis securitatem nostram, esse ultionem;* cf. Luc. *Phars.* IV, 807 : *Felix Roma... Si libertatis superis tam cura placeret Quam uindicta placet.*

(6) *H.* II, 50, 4; cf. Kröger *o. c.* p. 69.

(7) Cf. Bardon, *l. c.* p. 211.

(8) *A.* VI, 28 (22). Voir Ph. Fabia, Journ. des Sav. 1914, p. 257 et surtout W. Theiler *Tacitus und die antike Schicksallehre*, in *Phyllobolia für P. von der Mühll* (Bâle 1946), p. 36-90, qui établit d'innombrables rapprochements avec toute la littérature philosophique de l'Antiquité.

dans le Mythe d'Er et voit en Gaios, philosophe platonicien contemporain de Tacite, l'intermédiaire qui aurait transmis cette doctrine à Albinos, platonicien du milieu du IIe siècle, chez qui on la trouve exprimée sous la même forme que dans le texte de Tacite (1). D'autres enfin, intégrant la doctrine astrologique dans le fatalisme déterministe — principalement ceux des Stoïciens qui ont subi l'influence de Posidonius et des « mages » hellénisés — croient que l'histoire du *cosmos* est entièrement commandée par les astres et que la destinée de chaque individu est fixée par leur position dans le ciel à l'instant de sa naissance. En dépit de la réserve affichée par Tacite, le contexte nous semble prouver à l'évidence que sa préférence va à la dernière des trois théories, puisqu'il rapporte les prédictions justes de l'astrologue Thrasylle qui la corroborent de façon éclatante (2); au surplus, quelques pages plus haut, il a pareillement admis que les prédictions astrologiques reposent sur un fond solide, mais en soulignant combien l'interprétation des faits est délicate et les erreurs fréquentes, car, dans ce domaine, le vrai est voilé d'obscurité et difficile à déceler : *mox patuit breue confinium artis et falsi ueraque quam obscuris tegerentur...* (3).

L'ancien consul ne s'est pourtant pas rallié sans répugnance à cette doctrine; dans les premiers livres des *Histoires*, il attaquait encore avec violence non seulement les astrologues, mais la croyance même à l'astrologie, qu'il appelait *superstitio* et attribuait à une sotte crédulité — *cupido ingenii humani libentius obscura credendi* (4); il n'est même pas sûr qu'au livre V, 4, 7, l'auteur prenne à son compte le postulat astrologique qu'il énonce; sur ce point son attitude paraît donc avoir subi une évolution assez nette (5). C'est qu'au mépris du Romain, au dédain de l'aristocrate pour des notions et des pratiques introduites de l'étranger par des Étrangers, répandues dans le peuple et exclues de la liturgie officielle, s'ajoutent les scrupules du penseur et de l'historien jaloux de la liberté humaine; une phrase des *Annales* le fait voir clairement : impuissant à trouver des motifs qui expliquent la mystérieuse influence de Lépidus sur Tibère, il s'avoue *contraint de se demander* si les sympathies et les antipathies princières ne dépendent pas du destin et plus exactement du sort dévolu à l'individu à l'heure de sa naissance plus que de son habileté et de son intelligence : « ...*Vnde dubitare cogor fato et sorte nascendi, ut cetera, ita principum inclinatio in hos, offensio in illos, an sit aliquid in nostris consiliis...* » (6); précaution à l'usage du lecteur hostile au postulat génethliaque, peut-être, mais surtout indice d'une hésitation personnelle de l'auteur à sacrifier la part du libre arbitre et de l'activité volontaire de l'homme (7).

En tout cas, dans les *Annales* comme dans les *Histoires* et les premiers opuscules, tout se passe comme si les individus avaient le pouvoir d'orienter et de modifier le cours des choses; ce libre jeu des personnalités était nécessaire aussi bien au psychologue habile à démonter le mécanisme des consciences et à expliquer les événements par les mobiles les plus secrets des cœurs qu'à l'artiste désireux de présenter l'histoire comme un drame ou une suite de drames où s'affrontent des personnages responsables de leurs actes (8). Mais rien n'empêche que derrière la scène d'invisibles ficelles tenues par des mains invisibles meuvent les acteurs, qui jouent leur rôle avec conviction devant les spectateurs attentifs à deviner leur caractère, et qu'en fin de compte les passions soient l'instrument du destin au dedans de chaque homme.

LES DIEUX DE TACITE

Pour en venir à la religion proprement dite, quelle est la place de la divinité dans cette conception? La plupart des hommes croient que ce sont les dieux qui tirent les ficelles; sans nier leur existence, Tacite ne leur accorde qu'un rôle des plus réduits et des moins reluisants (9). Si leur colère ou leur bienveillance nous semblent souvent, dans son œuvre, susciter un événement, deux passages des *Annales* au moins suggèrent qu'aux yeux de l'auteur les prétendus bienfaits des dieux nous échoient par le fait du hasard et que les formules employées ailleurs ne sont que

(1) Theiler *o. c.* p. 67 sq.; Platon *Respubl.* 617 e.

(2) Voir C. Brakmann *Tacitus quae de astrologia iudicauerit*, Mnemosyne 1928, 70-78; J. Lacroix *o. c.* p. 249.

(3) *A.* IV, 58, 2-5.

(4) *H.* I, 22, 2-5; II, 78, 1-4.

(5) *Sic* Fabia, Journ. des Sav. p. 252; 258 sq.; R. Reitzenstein *Tacitus und seine Werke* (Neue Wege zur Antike IV, 1927) p. 28; J. Lacroix *o. c.* p. 249; *contra*, Brakmann *l. c.*; Kröger *o. c.* p. 45.

(6) *A.* IV, 20, 5-7.

(7) Cf. J. Cousin *o. c.* p. 232 sq.

(8) Cf. Fabia et Wuilleumier *Tacite* p. 101.

(9) *Contra* Kröger *Prodigien bei Tac.* 19 sqq.; 142.

des clauses de style conformes à la tradition (1) : au livre IV, 27, 1, *fors* intervient *uelut munus deum*, et au livre XIII, 41, 5, l'historien rapporte avec une complaisance malicieuse les critiques formulées par C. Cassius contre une proposition de multiplier les journées d'actions de grâces : l'année entière n'y suffirait pas, *si pro benignitate fortunae dis grates agerentur* (2).

De même s'il enregistre sans sourciller les innombrables prodiges consignés dans ses sources et consacrés par la tradition (3), il lui arrive plus d'une fois de se départir de sa neutralité et d'imputer à la crédulité populaire la tendance à voir un avertissement des dieux dans ce qui n'est qu'un simple accident (4) ; il est clair que Tacite ne croit pas plus que Cicéron, Sénèque et Pline l'Ancien à des présages envoyés par les dieux, pour prévenir les hommes qu'un danger les menace et leur donner ainsi le moyen de l'écarter, et qu'il considère les faits de cet ordre soit comme l'œuvre du hasard, soit comme le produit de causes naturelles ; dans ce dernier cas, il n'exclut pas, sans toutefois se prononcer formellement, la possibilité de découvrir dans les prétendus « prodiges » les signes avant-coureurs d'événements inévitables. Parlant dans le premier livre des *Histoires* (86, 1) d'une forte crue du Tibre, il note que... *a fortuitis uel naturalibus causis in prodigium et omen imminentium cladium uertebatur ;* et quelques pages plus haut (*H.* I, 18, 1), le mépris prêté à Galba pour les mauvais présages, parce qu'ils ne sont que de purs accidents et qu'en tout cas ils n'empêchent rien, correspond sans aucun doute à la pensée de l'auteur lui-même (5).

Ainsi donc force nous est d'admettre que la mention des *dieux* chez Tacite n'a guère plus de portée que dans la bouche d'un moderne, chrétien ou libre penseur ; malgré certaines apparences dues à l'emploi de formules convenues, il laisse entendre que les dieux ne se soucient pas d'aider et de protéger les mortels. Empressons-nous toutefois de rappeler que le reproche adressé aux dieux par l'auteur des *Histoires* de ne s'occuper des hommes que pour les punir n'est qu'une boutade amère empruntée à Lucain (6) et d'ajouter que le regretté Pierre Grenade a fait récemment justice de l'interprétation épicurienne donnée souvent à une formule quelque peu ambiguë du livre XVI des *Annales* (7) : relatant la conduite courageuse de Cassius Asclépiodote après la lâcheté du philosophe P. Egnatius Celer, au procès de Borea Soranus, Tacite explique ce contraste *aequitate deum erga bona malaque documenta*, ce qui signifie non pas « en raison de l'indifférence des dieux à l'égard des bonnes et des mauvaises actions », mais « parce que les dieux tiennent la balance égale entre les exemples de vertu et les exemples de vice » ; P. Grenade a montré que cette notion d'un équilibre dans la moralité du genre humain est en accord avec la conception stoïcienne de l'équilibre intérieur du *cosmos* (8).

Mais que font et que sont ces *dei?* Aucun des trois systèmes philosophiques entre lesquels Tacite déclare se refuser à choisir ne laisse place — on l'a vu — à une Providence intervenant dans l'histoire humaine. Lui-même semble se faire une idée fort vague de la divinité : il parle tantôt de *dei*, tantôt d'un *deus* unique, comme la plupart des écrivains de cette époque, qui emploient tantôt le langage de la tradition, tantôt celui de la philosophie (9) ; s'il rapporte les faits et gestes d'Hercule avec un sourire poli, il témoigne un profond respect à Jupiter (10) ; l'objectivité dont il ne se départit pas quand il rapporte des faits d'ordre religieux laisse percer une

---

(1) H. Wurms a reconnu, avec raison, que chez Tacite les expressions telles que *deum ira* ou *benignitas* étaient à peu près vides de sens (*Das Schicksal Roms und die Götter des Tacitus*, in Humanistiches Gymnasium XLVII, 1936, 10-17).

(2) Cf. *A.* IV, 1, 1 et 3 ; XII, 43, 3.

(3) Cf. *H.* II, 50, 4, cité *supra*, p. 152, *n.* 6.

(4) *A.* XIII, 17, 2 : l'enterrement de Britannicus fut accompagné *adeo turbidis imbribus ut uulgus iram deum portendi crediderit aduersus facinus ;* 41, 4 : à propos de la destruction d'Artaxate par les soldats romains, aux raisons militaires de détruire la ville *adicitur miraculum uelut numine oblatum* (orage très violent sur la seule ville), *ut quasi infensantibus deis exitio tradi crederetur ;* XIV, 22, 1 et 4-5 ; XV, 34, 1 ; *H.* 1, 86, 1 ; cf. *A.* XIV, 12, 3 ; *H.* I, 3, 3 ; 10, 7.

(5) Selon Kröger au contraire (*o. c.* passim et p. 42 ; 69), Tacite croyait aux prodiges...

(6) *Supra*, p. 152, *n.* 5.

(7) P. Grenade *Le pseudo-épicurisme de Tacite*, Rev. des Ét. Anc., LV, 1953, p. 36-57 ; commentaire de *Ann.* XVI, 33, 1.

(8) Selon Tacite, cet équilibre est réalisé aussi dans le temps par une sorte d'alternance entre les phases de bonheur et les phases de malheur de l'humanité, cf. P. Grenade *o. c.* p. 51 sq.

(9) *Deus* au singulier *in H.* IV, 26, 2 ; *G.* 39, 2, où la formule *regnator omnium deus* a plutôt l'air d'une définition personnelle de l'auteur (*sic* R. Pettazzoni, Studi e Materiali Stor. Relig. XIX-XX, 1943-46, p. 142-156) que d'un témoignage sur le monothéisme des Germains (*sic* J. Perret *in* edit. *German.* Belles-Lettres 1949, p. 94, n. 1).

(10) *G.* 34 ; *H.* III, 72 (à propos de la destruction du Temple du Capitole).

discrète estime pour le monothéisme spiritualiste (1). En réalité, le Dieu de Tacite ressemble fort à celui de Voltaire : principe actif qui a donné à l'univers la chiquenaude initiale et lui maintient son impulsion, il ne se distingue guère, au fond, du *fatum* (2). Comme beaucoup de ses contemporains, Tacite, qui a lu des ouvrages stoïciens, ceux de Sénèque en particulier (3), ne rejette pas, malgré son penchant au pessimisme, l'existence d'un principe divin et rationnel qui maintient dans le monde une certaine harmonie, mais il ne croit vraiment ni aux dieux anthropomorphiques, ni aux *numina* fonctionnels des temps anciens.

Cependant, à la différence d'un Cicéron, d'un Sénèque, voire même d'un Pline l'Ancien, il n'a pas trouvé dans la réflexion philosophique une notion de la divinité consistante et précise; bien mieux, il ne l'a pas cherchée, car, en Romain traditionaliste, il a toujours tenu à une certaine distance la philosophie, considérée comme suspecte au même titre que les autres importations de la Grèce : parlant de l'adolescence d'Agricola son beau-père, il rapporte que, selon son propre témoignage, « il s'était passionné pour la philosophie avec plus d'ardeur qu'il n'est permis à un Romain et à un sénateur, mais que la sagesse de sa mère avait refréné son esprit embrasé et tout brûlant » (4). Même l'éternité bienheureuse promise aux âmes des justes n'est pour lui qu'une hypothèse aventureuse de philosophe ! (5).

***

En l'absence d'une théologie ferme, qui a toujours manqué au polythéisme gréco-romain, et d'une religion acceptable pour un esprit supérieur et pour un sénateur romain à cette époque, seule la philosophie aurait pu fournir à Tacite une conception cohérente du monde et du divin; son préjugé défavorable, peut-être aussi un manque d'aptitude l'ayant écarté de la spéculation philosophique, il fut amené à professer le doute et l'agnosticisme, que confirment largement les confusions et les contradictions répandues dans ses œuvres. Cependant, une lecture attentive permet de discerner l'orientation générale et les grandes lignes de sa pensée, qui s'accordent à peu près avec celles du stoïcisme évolué et quelque peu abâtardi dont les milieux cultivés du Ier siècle faisaient leur principale nourriture : un déisme vague, de tendance panthéiste, tant bien que mal associé à l'acceptation de la liturgie ancestrale et à un déterminisme astral qui n'empêche pas une certaine part de contingence. Cette opinion moyenne exclut aussi bien le règne du hasard pur et le désordre anarchique que le providentialisme avec sa conception personnaliste de la divinité et son anthropocentrisme optimiste; elle reconnaît l'existence d'un principe actif, d'une force qui maintient dans le monde un minimum de cohésion et d'équilibre — Tacite insiste sur ce point — qu'on l'appelle *Fatum*, *deus-dei*, ou même *Fortuna*, peu importe au fond. A mesure qu'il avance en âge, Tacite est de plus en plus frappé par la puissance des astres, dont le caractère divin est affirmé depuis des siècles par la plupart des philosophies et des religions : les prédictions troublantes des astrologues et la fatalité implacable de certains faits inexplicables par des mobiles humains ont raison des résistances de l'humaniste et du Romain; le *Fatum* lui apparaît de plus en plus comme incarné dans les astres, qui commandent les destinées du monde et des individus.

***

Cette brève étude comparative de deux cas individuels privilégiés a une portée beaucoup plus générale : elle révèle l'incertitude, l'embarras, le désarroi de toute une société; les traditionalistes sont désemparés : ils n'ont ni théologie ni philosophie à opposer aux courants nouveaux qui commencent à déferler; et combien de temps pourront-ils encore se raccrocher à cet agnosticisme souriant, à cette déférence vaguement inquiète qui tient lieu de religion à tous ceux — et les Dieux savent combien il y en a ! — qui ne croient plus aux cultes des ancêtres?

J. BEAUJEU.

---

(1) *H.* V, 5, 8 : *Iudaei mente sola unumque numen intellegunt...; summum illud et aeternum neque imitabile neque interiturum; G.* 9, 2 : *deorumque nominibus appellant secretum illud, quod sola reuerentia uident;* cf. *G.* 39, 2, cité *supra*, n. o.

(2) Cf. *H.* IV, 26, 2 : *quod in pace fors seu natura, tunc fatum et ira dei uocabatur;* 57, 5.

(3) Cf. P. Keseling *Tacitus und Seneca*, Philol. Wochenschrift 1932, p. 1461 sqq.; H. Bardon *o. c.* p. 201.

(4) *Agr.* 4, 5; cf. *Dial.* XXXI, 11; XIX, 6; XXXII, 14; *A.* VI, 24, 4; III, 60-63.

(5) *Agr.* 46; 1 : *ut sapientibus placet.*

Premier congrès international pour le latin vivant

Du 2 au 6 octobre s'est tenu à Avignon un Congrès de latinistes qui a déjà suscité un intérêt particulier et qui peut avoir dans les années à venir des résultats considérables. En effet ce *Conventus* n'a pas été seulement une réussite complète en lui-même par le nombre et la qualité des participants venus de tous les pays latins, germaniques et anglo-saxons, par la richesse et la valeur des communications et des discussions, par l'excellente organisation matérielle, la grandeur évocatrice du cadre (Palais des Papes, théâtre d'Orange, ruines de Vaison-la-Romaine) et l'éclat des manifestations régionales; tous ces spécialistes d'Europe et d'Amérique ne se sont pas réunis pour débattre de graves questions d'histoire, de littérature ou de philologie latine, comme ils le font d'ordinaire dans leurs congrès; à l'instigation de personnalités « scientifiques », en tête desquelles M. le Recteur CAPELLE, directeur de l'enseignement en Afrique occidentale française, qui a été l'organisateur et l'animateur de ces journées, et avec le concours de professeurs de l'enseignement secondaire de nombreux pays et de représentants des ministères intéressés, les latinistes ont étudié l'opportunité et les moyens de faire du latin une langue scientifique internationale. Au départ, une constatation simple et effrayante : le développement prodigieux des sciences, la multiplication des centres et des publications consacrés à la recherche, allant de pair avec la multiplication des langues utilisées pour l'expression de la pensée scientifique et le durcissement des particularismes nationaux rendent de plus en plus difficiles les communications entre savants des divers pays, alors qu'elles n'ont jamais été plus nécessaires, et de plus en plus impérieux le recours à une langue réellement internationale, c'est-à-dire indépendante des nationalismes actuels, et apte par nature à remplir cette fonction; les langues artificielles comme l'espéranto ayant prouvé leur inaptitude par leur échec, reste le latin, qui a joué le rôle de langue savante internationale pendant des siècles et qui est encore aujourd'hui largement répandu à travers le monde dans la formation universitaire et dans certaines disciplines comme la botanique et la zoologie.

Pour atteindre ce but, il faut résoudre un certain nombre de problèmes, sur lesquels se sont penchés les rapporteurs — MM. J. BAYET, directeur de l'École française de Rome (d'archéologie), G. B. BEACH, professeur au Trinity College de Hartford (Connect.), E. BURCK, professeur à l'Université de Kiel, G. PACITTI, secrétaire de l'Istituto di Studi Romani —, les auteurs de communications et tous les membres du Congrès : d'abord il convient de se montrer réaliste et de se donner un premier objectif raisonnable, susceptible d'être atteint dans la pratique; d'où le vœu « que dans les revues scientifiques les articles d'intérêt international soient écrits *ou accompagnés d'un résumé* en latin »; une question primordiale est celle du vocabulaire technique, en perpétuel devenir : l'expérience montre qu'il est facile de créer des néologismes à désinence latine en partant du latin, du grec ou même de termes modernes; autre pierre d'achoppement : les complications de la grammaire latine et certaines insuffisances de la langue; dans son rapport lucide et modéré, M. J. Bayet a montré que ces défauts étaient compensés dans une large mesure par des vertus exceptionnelles et qu'il était facile d'y remédier, au niveau de la rédaction de textes scientifiques, à condition de laisser de côté certains raffinements tels que l'attraction modale ou le style indirect et de ne pas prendre pour modèle impératif la langue oratoire de Cicéron; à condition surtout d'introduire dans la pédagogie du latin la simplicité, la logique et la vie qui lui font trop souvent défaut; or un grand nombre d'exposés et d'interventions, souvent passionnants, ont montré l'efficacité de certaines méthodes actives bien conçues, pour l'enseignement du latin dans les classes, et ont abouti à une série de vœux en ce sens : souligner l'intérêt pratique du latin à côté de son rôle culturel, rendre l'enseignement moins austère et mieux adapté à la psychologie des enfants, faire acquérir un vocabulaire suffisant pour rendre possibles des lectures en latin. Enfin, question brûlante, mais dont la discussion se termina par un vœu unanime : nécessité absolue, pour que le latin réponde à sa vocation universelle, d'adopter une prononciation uniforme, le plus indépendante possible des particularismes nationaux, c'est-à-dire la prononciation dite « restituée »; c'est celle qui a été adoptée par la plupart des congressistes qui ont pris la parole ou lu des textes en latin; et tout le monde comprenait... ou presque!

L'idée est lancée; trois commissions provisoires sont créées : l'une chargée de l'étude du dictionnaire, une autre de la grammaire et de la prononciation, la troisième pour la pédagogie, « chargée de se mettre en relation avec les initiatives pédagogiques nationales ». Et les congressistes ont pris rendez-vous dans deux ans, sans doute à Bruxelles; ils se promettent d'y attirer des représentants des pays d'Asie et d'Europe orientale ainsi que de nombreux « scientifiques » et d'y présenter un bilan d'activité substantiel.

J. B.

BIBLIOGRAPHIE

A. José Axelrad : *Le thème de Sophonisbe dans les principales tragédies de la littérature occidentale (France, Angleterre, Allemagne).* Mémoires et travaux de l'université de Lille, nouv. série, Droit et Lettres, nº 28. Lille, Bibliothèque universitaire, 1956. 188 p.

Un émouvant épisode des guerres puniques, rapporté par Tite-Live, agrémenté par Appien d'une variante romanesque, et transporté à la scène au XVI^e^ siècle par les Italiens, a connu une étonnante mais décevante fortune : « faux bon sujet », affirme l'auteur, reprenant le mot de Paul Souday à propos de la *Sophonisbe* d'Alfred Poizat (1913), dernière des vingt-quatre qui sont analysées ici. L'étude qu'il consacrait à un contemporain de Shakespeare (*Un malcontent élizabéthain, John Marston;* Paris, Didier, 1955) avait amené M. Axelrad à s'intéresser à ce thème qui inspira notamment dix dramaturges allemands entre 1780 et 1860. Ni Marston, ni Mairet, ni Corneille, ni Voltaire, n'ont réussi mieux que ces derniers à concilier la patriote et l'amoureuse dans la figure de l'héroïne carthaginoise que Mellin de Saint-Gelais (1559) présenta le premier aux Français. La *Sophonisbe* inédite de Lagrange-Chancel (1716), publiée ici en appendice d'après le manuscrit retrouvé au Théâtre Français, n'est certes pas la plus mauvaise du lot : son texte supporte fort bien la lecture, et il faut féliciter M. Axelrad de nous avoir rendu une œuvre que les historiens de notre théâtre croyaient perdue.

J. Voisine.

H. de Balzac : *Histoire des Treize*, introductions, notes et choix de variantes par P.-G. Castex. Garnier (Paris, 1956), 538 p.

M. P.-G. Castex ne dissimule pas que les trois récits d'*Histoire des Treize* sont « trois romans distincts réunis sous une commune étiquette ». Il était donc naturel qu'il écrivît pour chacun d'eux, dans cette nouvelle et très remarquable édition, une introduction particulière. Le manuscrit de *Ferragus* et les lettres conservées dans la collection Lovenjoul lui permettent de montrer Balzac au travail, écrivant d'un seul jet, talonné de jour en jour, d'heure en heure, par Pichot, administrateur de *La Revue de Paris*. Évoquant d'autre part la genèse de l'œuvre, M. Castex rattache à la fois *Ferragus* à une curiosité ancienne de Balzac pour les sociétés secrètes et à certains épisodes d'actualité : effervescence des sectes de compagnons sous la Restauration; aventures étranges, pendant la même période, d'anciens bagnards devenus grands seigneurs à la faveur du renouvellement des cadres consécutif à la chute de l'Empire. *Ferragus* n'est donc pas aussi éloigné de la réalité qu'on l'a dit. Il n'est pas jusqu'à l'empoisonnement par les cheveux dont M. Castex ne justifie la vraisemblance en faisant état d'une toute récente communication à l'Académie des Sciences. S'il y a mélo, ce n'est qu'à la surface. L'ambition d'exercer mystérieusement une toute puissante influence, Balzac, avant les Treize, l'avait éprouvée et parfois : « Ferragus, c'était lui. » D'ailleurs, l'essentiel du roman, n'est-ce pas d'une part l'analyse du conflit sentimental qui oppose les deux époux et, sur un autre registre, les étonnantes digressions où revit le Paris romantique et qui feraient excuser, s'il en était besoin, dans *Ferragus*, ce qu'une critique trop délicate pourrait y trouver de roman-feuilleton.

M. Castex apporte à présenter *La Duchesse de Langeais* la même sagacité et le même talent. Après avoir rappelé les démêlés de Balzac et de Pichot qui eût souhaité chez son auteur un peu moins de génie peut-être et un peu plus de ponctualité, il met très heureusement au point la question des sources du roman. Certes il y a bien, à l'origine, Madame de Castries, le ressentiment et la vengeance de Balzac. Mais c'est se faire une trop mince idée d'un grand écrivain que de le croire étroitement asservi aux épisodes qu'il a vécus, aux épreuves qu'il a souffertes. M. Castex fait très justement la part de la création libre et originale et il conclut : « Lisons (...) *La Duchesse de Langeais* comme un roman et non comme un récit autobiographique. »

La Fille aux yeux d'or pose d'autres problèmes : lecture de livres libertins du XVIII^e^ siècle où Balzac a pu prendre l'idée de peindre les amours interdites, chronique scandaleuse de l'actualité parisienne qu'il a connue par les confidences de Jules Sandeau. Mais ici encore M. Castex se garde de prétendre avoir tout expliqué quand il a ainsi situé le roman. Il s'attache, pour finir, à en déterminer la tonalité caractéristique. Ardeur conquérante, exubérance sensuelle d'un récit aux couleurs chaudes et violentes, l'œuvre est digne d'Eugène Delacroix à qui Balzac l'a dédiée.

Le texte est celui de la dernière édition revue par Balzac (Furne, 1843). La division en chapitres y a été rétablie, ainsi que quelques modifications portées par l'auteur sur son exemplaire personnel. L'annotation éclaircit l'essentiel. Elle est complète et sobre. (Quelques notes toutefois n'étaient peut-être pas indispensables : n. 1, p. 47 ; n. 2, p. 126 ; n. 1, p. 145.) Les variantes que M. Castex a relevées dans les manuscrits (celui de *La Duchesse de Langeais* n'a pas été conservé intégralement) et dans les éditions qui se sont succédé jusqu'en 1843 n'ont naturellement pas toutes été marquées dans l'appendice critique. M. Castex a choisi avec beaucoup de discernement les plus significatives de l'art de Balzac, de son goût, des suggestions heureuses de son imagination. Il commente lui-même certaines d'entre elles dans ses introductions (pp. 36, 37, 191, 367), laissant au lecteur attentif le plaisir de remarquer les autres modifications, d'en apprécier les raisons et les effets. En bref, cette nouvelle édition sert admirablement le texte de Balzac. Avec toute sa précision érudite, elle se garde cependant de l'indiscrétion. Elle éclaire, elle n'encombre pas. Sur mainte opinion reçue (romanesque outré de *Ferragus*, aspect autobiographique de *La Duchesse de Langeais*) elle apporte de très fines et utiles nuances. Ce n'est pas ici le lieu de la confronter avec d'autres éditions des mêmes textes. Mais qui voudra tenter la comparaison sentira aisément l'originalité, la probité et la pénétration du travail de M. Castex.

Jacques Robichez.

DEUXIÈME PARTIE

DOCUMENTATION PÉDAGOGIQUE

Explication française

La grive de Montboissier

Hier au soir je me promenais seul ; le ciel ressemblait à un ciel d'automne ; un vent froid soufflait par intervalles. A la percée d'un fourré, je m'arrêtai pour regarder le soleil : il s'enfonçait dans des nuages au-dessus de la tour d'Alluye, d'où Gabrielle, habitante de cette tour, avait vu comme moi le soleil se coucher il y a deux cents ans. Que sont devenus Henri et Gabrielle? Ce que je serai devenu quand ces Mémoires seront publiés.

Je fus tiré de mes réflexions par le gazouillement d'une grive perchée sur la plus haute branche d'un bouleau. A l'instant, ce son magique fit reparaître à mes yeux le domaine paternel ; j'oubliai les catastrophes dont je venais d'être le témoin, et, transporté subitement dans le passé, je revis ces campagnes où j'entendis si souvent siffler la grive. Quand je l'écoutais alors, j'étais triste de même qu'aujourd'hui ; mais cette première tristesse était celle qui naît d'un désir vague de bonheur, lorsqu'on est sans expérience ; la tristesse que j'éprouve actuellement vient de la connaissance des choses appréciées et jugées. Le chant de l'oiseau dans les bois de Combourg m'entretenait d'une félicité que je croyais atteindre ; le même chant dans le parc de Montboissier me rappelait des jours perdus à la poursuite de cette félicité insaisissable. Je n'ai plus rien à apprendre ; j'ai marché plus vite qu'un autre, et j'ai fait le tour de la vie. Les heures fuient et m'entraînent ; je n'ai pas même la certitude de pouvoir achever ces Mémoires. Dans combien de lieux ai-je déjà commencé à les écrire et dans quel lieu les finirai-je? Combien de temps me promènerai-je au bord des bois? Mettons à profit le peu d'instants qui me restent ; hâtons-nous de peindre ma jeunesse, tandis que j'y touche encore : le navigateur, abandonnant pour jamais un rivage enchanté, écrit son journal à la vue de la terre qui s'éloigne et qui va bientôt disparaître.

CHATEAUBRIAND

Mémoires d'Outre-Tombe
Première partie, Livre III, *début*.
Edition M. Levaillant, Flammarion, T. I, p. 102 *sq*

INTRODUCTION

Les plus belles pages des *Mémoires d'Outre-Tombe* sont peut-être les prologues qui amorcent la nostalgique poursuite du temps perdu. Parmi ces prologues, en est-il un plus beau et plus riche que celui qui ouvre le livre III? On peut se fier à la caution de Proust, cet admirable lecteur, qui avait su le distinguer.

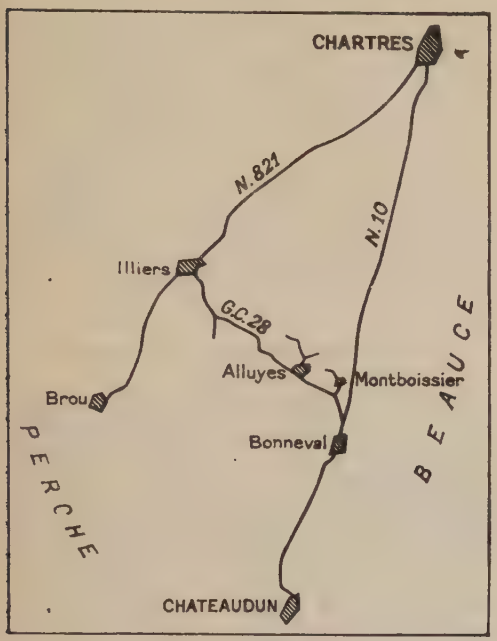
C'est le récit d'une sorte de *coup de théâtre spirituel*, la brusque émergence du passé sous l'action de la mémoire involontaire. Tous les hommes ont éprouvé de tels chocs, de tels rajeunissements illusoires ; mais Chateaubriand est sans doute le premier à avoir éclairé ce changement à vue du paysage (faut-il dire : du paysage *intérieur* ou du paysage *environnant?* Les deux, probablement) — le premier à avoir exploité ces mystérieuses ressources de « l'imagination ». Il ne devait pas être le dernier. Toute la littérature du souvenir, de Sainte-Beuve à Proust, a joué de ces ressorts et s'est glissée dans ce sillage.

Pour faire apparaître la fécondité de cette page, il faudra donc opérer quelques rapprochements majeurs. On n'en comprendra tout le prix qu'en voyant ce qu'elle a engendré. Ce sera aussi le meilleur moyen d'en marquer, par opposition, l'originalité.

● Chateaubriand est là tout entier, avec *son âme* radicalement incapable de bonheur, mal attachée au présent, hantée par les fantômes du passé et l'avance inéluctable de la mort. Il percevait l'écoulement universel, l'usure de sa propre vie emportée dans le flot de l'histoire, plus nettement que les battements de son cœur. Le passé ne lui est rendu à l'improviste que pour lui échapper plus cruellement et aiguiser en lui le sentiment de la dépossession.

● Chateaubriand est là tout entier avec *son art*. Jamais prosateur n'a tiré plus heureux parti des mots et des sons. Il faut commencer par lire le texte à haute voix, pour en écouter la musique, la résonance, la vibration. Les phrases les plus simples entraînent d'amples ondes sonores : récit et méditation s'organisent en vagues d'harmonie.

● On sera frappé tout de suite par un trait de style particulier, qui *individualise la page*. La plupart des mots marquants sont répétés deux fois. Soulignez ces **répétitions** : *soleil, tour, Gabrielle; tour, le soleil, Gabrielle*. Mais soyez surtout atten-



tifs au retour des mots *grive, tristesse, chant, félicité, lieux ;* et à la reprise du verbe *se promener*, qui se lit à la première ligne et reparaît vers la fin, encadrant le tout. Coquetterie? Artifice? Point du tout. Malgré la résurrection inattendue, mais précaire, des années naufragées, ce texte est dominé par l'expérience du temps, donc de la fuite. Il paraît juxtaposer les mêmes sentiments, les mêmes images : mais ce sont des clichés différents par la date. Il y a glissement ou va-et-vient du présent fugitif au passé aboli ; ce décalage frappe tout d'inconsistance. Un simple détail stylistique nous introduit assez loin dans cette philosophie du souvenir.

QUELQUES REPÈRES.

1° Chateaubriand écrit ce texte en juillet 1817, au château de Montboissier.

— Montboissier est une commune d'Eure-et-Loir. En 1817, le château de la comtesse de Colbert-Montboissier est un grand blessé de la Révolution. Il ne reste que deux pavillons, et un parc qui retourne lentement à l'état sauvage. Ce décor tire forcément Chateaubriand en arrière, vers des images disparues et des pensées graves.

— Si l'on veut bien jeter les yeux sur la carte ci-dessus, on verra que le château d'Alluyes est légèrement à l'ouest de Montboissier. En suivant le soleil couchant, le regard doit se fixer sur la tour d'Alluyes.

— Un peu au-delà se trouve le bourg d'Illiers. Or Illiers, c'est Combray, c'est-à-dire toute la jeunesse de Proust. Pourquoi ne donnerait-on pas une valeur symbolique à ce voisinage fortuit?

2° En juillet 1817, Chateaubriand, né en 1768, a 49 ans. C'est à 16 ans et à 17 ans, en 1784-1785, qu'il a vécu à Combourg ses jours les plus ardents et les plus actifs. Trente-trois ans ont passé...

— Le livre III est consacré au récit de cette adolescence. Notre prologue explique comment Chateaubriand a été conduit à continuer ses *Mémoires*, et donc à revivre son adolescence. Il se promène. Une grive chante. Combien de fois le jeune homme, jadis, n'a-t-il pas entendu ce chant? Voici surgir d'autres promenades, un autre monde, une autre âme, la même peut-être. Il n'est que d'obéir à cet enchantement.

— Chateaubriand ne manque pas de remarquer la futilité de l'incident qui le rejette ainsi dans son passé. Le chant d'une grive, c'est « *une circonstance frivole* » dont son cœur est le jouet. Et d'appeler à la rescousse l'ironie de Montaigne pour la machine humaine (1). Ainsi Chateaubriand a peine à secouer l'influence des moralistes au moment où il ouvre des voies si neuves de poésie. Heureusement ce dédain pour la « vanité » de l'homme ne sera ici qu'un faux prélude.

MOUVEMENT DU TEXTE.

1° Le chant de la grive est une surprise ; mais peut-être n'a-t-il une telle répercussion que parce que l'âme de Chateaubriand était devenue « conductrice ». D'où l'importance des rêveries mélancoliques, des « *réflexions* » où l'entraîne le soleil couchant. Elles *préparent* le jeu de la mémoire affective.

2° Une phrase admirable, le centre magnétique du texte, *fait entendre* la grive et opère le miracle. Après les mots : « *où j'entendis si souvent siffler la grive* », il faut imaginer un assez long silence. Chateaubriand s'abandonne à la magie imprévue et subit l'envoûtement du passé.

3° Il redevient le maître de ses pensées pour comparer ce passé à son présent. Une méditation lyrique, allant de sa tristesse d'adolescent à sa tristesse d'homme mûr, module un chant désabusé. Ainsi *se prolonge* le sifflement moqueur de l'oiseau.

4° Il ressaisit sa volonté pour se mettre en scène, non sans pose, et entamer méthodiquement la poursuite de ses souvenirs. C'est donc par une *résolution* qui se termine son expérience.

---

(1) Voici ce qu'écrit Chateaubriand, une dizaine de lignes avant le début de cette explication :

« *Disons d'abord ce qui me fait reprendre la plume : le cœur humain est le jouet de tout, et l'on ne saurait prévoir quelle circonstance frivole cause ses joies et ses douleurs. Montaigne l'a remarqué : « Il ne faut point de cause, dit-il, pour agiter notre âme ; une resverie sans cause et sans subject la régente et l'agite. »*

I. RÊVERIES D'UN PROMENEUR SOLITAIRE

1. Rien de plus *simple* que le début de ce texte. Une fin de journée un peu vide, un mouvement machinal, qui conduit à des pensées vagues. Tout est ordinaire et naturel. D'où le titre volontairement atone que choisit Chateaubriand dans son sommaire pour désigner l'épisode : *Promenade.* Sur ce fond banal se détachera mieux tout à l'heure, avec sa richesse gratuite, l'*Apparition de Combourg.*

— Pourtant, dans cette phrase dépouillée, sous leur apparente neutralité, les mots ont déjà un secret pouvoir d'alerte et d'alarme. — *Hier au soir :* C'est l'heure de la rêverie. *Je me promenais seul :* Chateaubriand, discrètement, prend la suite d'un autre promeneur solitaire. Émule de Jean-Jacques, pourquoi a-t-il fui la compagnie, sinon pour savourer la mélancolie de cette soirée d'été manquée ? — *Le ciel ressemblait à un ciel d'automne :* on sait le pouvoir de l'automne sur René. Mais ici c'est un automne anticipé. Le ciel ment à la saison, supprime déjà l'été ; il avertit de la précarité de tout ; il empêche de croire au bonheur, comme les bouffées du vent froid. Voici Chateaubriand sur la pente de ses tristesses familières.

2. *A la percée d'un fourré, je m'arrêtai...* Le geste est naturel, presque automatique. C'est le réflexe du promeneur qui débouche à la lumière. Aucune tentation de pittoresque. Ce faux soleil d'automne *s'enfonçait dans des nuages :* le symbolisme élémentaire de cette occultation progressive dispose lui aussi aux idées sombres.

3. Ici entrent en jeu l'imagination de Chateaubriand, et une des formes très particulière de son sens de l'histoire. Il a l'érudition aristocratique ; il connaît la grande histoire et la petite, les anciennes lignées, le passé des nobles domaines. Les édifices d'autrefois demeurent pour lui chargés des présences d'autrefois. Ce que le touriste moderne découvrirait froidement dans un guide, il l'atteint, il l'anime sans peine. Dès qu'un monument rappelle une anecdote ou un drame, tout se passe comme si son regard en apercevait les héros et les héroïnes. C'est un don de seconde vue, qui dissipe l'épaisseur du temps.

Au-dessus de la tour d'Alluye : Le paysage cesse d'être anonyme. Du même coup, il prend une autre dimension.

a) D'où Gabrielle, habitante de cette tour (il s'agit de Gabrielle d'Estrées, maîtresse d'Henri IV); ce n'est pas une illustration plaquée, c'est une évocation spontanée. — Chateaubriand aperçoit la tour, l'identifie, la nomme. Elle est dans ce décor mouvant un témoin provisoirement épargné du lent déclin universel, de la chute répétée des jours, de la fragilité humaine. Le regard insiste. La tour devient **cette** tour ; et cette répétition est le pivot de la phrase et de l'imagination. Voici que surgit le fantôme d'une femme amoureuse, en proie aux attentes ou aux vains regrets, guettant la montée des ténèbres.

b) Comme moi. Chateaubriand n'est pas simple : ce qu'il fait, il se voit en train de le faire. Il suit l'agonie du soleil, et il considère avec complaisance et angoisse sa propre image. Mais, en un autre sens, il est simple de la simplicité qui simplifie, et de celle qui est à l'aise avec les grands. Il enferme toute sa vie, toutes ses inquiétudes dans une attitude symbolique ; et il confond presque son image avec celle de l'héroïne disparue.

4. *Que sont devenus Henri et Gabrielle ?* C'est ici un écho naturel de Villon et de sa fameuse ballade. La rêverie du promeneur solitaire est aimantée par la mort. — Les simples prénoms ont une éloquence puissante. Ces personnages évanouis, ce sont moins d'illustres figurants de l'histoire de France que le couple toujours renaissant et toujours condamné des amants symboliques. — *Ce que je serai devenu...* Chateaubriand revient toujours à lui, non par affectation, mais par angoisse. Quelle dérision de ne survivre comme Gabrielle, que par un nom, attaché à une tour ruinée ! Il est obsédé par la précarité de l'existence. *Les Mémoires ?* Une assurance contre la mort totale ; mais aussi une sorte de pacte avec la mort.

II. LE CHANT DE LA GRIVE

Ainsi « réfléchissait » Chateaubriand, au gré de sa marche et de ses haltes, obéissant aux appels d'un ciel gris, d'un vent froid, d'un crépuscule, d'une vieille tour, d'une dame du temps jadis. Comment cette rêverie, mi-poétique, puisqu'elle transforme tout en symboles, mi-angoissée, puisque partout affleurent la menace et les signes de la mort, mérite-t-elle le nom de « *réflexions* » ? Ce mot désigne l'attention qui ramène Chateaubriand à lui-même et sur lui-même, à ses appréhensions, à ses calculs, à leur vanité. Lui aussi, il « hume ici sa future fumée », quand le miracle se produit, qui le *tire de ses réflexions.*

1. Le *gazouillement d'une grive* (1) rompt le cours de ses pensées. Ce chant, Chateaubriand n'a pas commis la maladresse de le décrire. Il n'a pas à nous le faire entendre : nous n'accompagnons pas le promeneur solitaire, nous écoutons ses confidences. Il nous suffit de savoir qu'il l'a entendu, et aussitôt reconnu.

Mais quatre notations précises et sûres reconstruisent la scène :

a) une : l'oiseau est isolé.

b) grive. Dès les premières mesures, Chateaubriand l'a identifié.

c) perchée sur la plus haute branche. Il le cherche alors du regard, et levant la tête, l'aperçoit.

d) d'un bouleau. Par instinct campagnard, Chateaubriand prend garde à l'essence de l'arbre, comme à l'espèce de l'oiseau.

Les observations des naturalistes confirment ces sobres indications : elles sont vraies. Mais une phrase de Chateaubriand, même dépouillée, est

(1) Il s'agit sans doute de la *grive musicienne* (turdus philomelus), dont le chant est souple ou flûté, parfois strident. Les spécialistes signalent que ces oiseaux lancent leur chant *isolés* (Cf. UNE grive), perchés sur *les branches assez élevées.* Cf. *Les Oiseaux de France,* par A. MÉNÉGAUX, tome III, 1re partie, p. 171.

toujours riche d'harmoniques. *Sur la plus haute branche :* qui ne reconnaîtrait ici par surcroît un fragment d'une chanson populaire? Et, plus subtilement, une suggestion déjà symbolique? Ce chant vient de haut et de loin : il tombe des hauteurs du passé.

2. *A l'instant, ce son magique...*

Sensation ou sortilège? Ce qui compte, c'est la transformation spirituelle dont le chant de la grive est le signal et l'agent. Chateaubriand n'a plus d'attention que pour ce qui se passe en lui. Le style même signale l'importance de cette mue : la phrase prend l'ampleur et la cadence des périodes les mieux orchestrées.

A l'instant... subitement. — La première chose qui frappe « l'ensorcelé », c'est le caractère instantané de cette révolution : une transformation totale et immédiate de son âme. D'où l'adjectif *magique*. Ce son, si étrangement efficace, est magique comme est magique la baguette des fées. Il suffit qu'il ait touché le promeneur pour que l'univers, autour de lui, en lui, se métamorphose.

— Suivons le développement du « charme ».

a) Fit reparaître à mes yeux : le parc de Montboissier s'abolit, un autre décor surgit et s'offre à la contemplation de Chateaubriand, *à ses yeux*. Par une « correspondance » naturelle, un son a engendré des images ; l'oreille a illuminé les yeux.

Le domaine paternel. Cette périphrase est chargée d'émotion. Elle ne se contente pas de marquer un dépaysement, la substitution d'un paysage éloigné dans l'espace au paysage environnant. Elle suggère un voyage dans le temps, un rajeunissement de l'âme. Chateaubriand retrouve ses sentiments d'adolescent et d'ancien régime, sa fierté de jeune hobereau *(domaine)*, sa dépendance craintive d'héritier en tutelle *(paternel)*.

b) J'oubliai... Tout l'entredeux s'efface. Les événements proches sont comme s'ils n'avaient jamais été, malgré leur ampleur épique.

Transporté dans le passé. Un double mouvement conjugue ses effets. Le monde ancien émerge ; Chateaubriand est emporté vers lui. Résurrection, puis enlèvement : ce sont là miracles des fées.

Je revis... La formule est moins passive que la précédente : *fit reparaître à mes yeux*. Chateaubriand découvre et explore les étendues familières : ces *campagnes*. Le mot « *campagnes* » contient de l'espace et de la tendresse. Le démonstratif *ces* est ici l'outil de la reconnaissance.

Où j'entendis si souvent siffler la grive. On admirera au passage la musique des *i* et des *s*. Entendre *siffler la grive*, c'est une sensation liée à une saison, à un climat, à une contrée. L'article défini marque ici le caractère attendu et presque rituel de ce chant (1). En reprenant avec une variante grammaticale, pour boucler sa phrase, la formule qui l'avait ouverte, Chateaubriand évoque et explique. C'est ce chant qui lie le parc d'aujourd'hui aux campagnes d'autrefois. L'oiseau siffle peut-être encore sur son bouleau ; mais ce sifflement se confond avec beaucoup d'autres, jadis entendus ; il les prolonge comme un écho.

3. Toutefois, il faut se garder de forcer. Chateaubriand, par le miracle de la grive, ne se croit pas vainqueur du temps, possesseur de la seule réalité qui échapperait à l'usure, introduit dans un éternel présent. Cette expérience demeure humble, précaire : un caprice de la mémoire, un mécanisme déconcertant de l'esprit, et rien de plus. Sans doute Chateaubriand a-t-il eu l'impression que trente-trois années de sa vie étaient escamotées ; d'un seul coup, l'hôte de Montboissier est redevenu René. Mais cette illusion ne survivra pas à la fin de la promenade.

● Reste que, à la suite de ce coup de théâtre, ses pensées ont pris un autre cours. Il n'aime rien tant que les bilans de désespoir. Puisqu'ils se sont trouvés inopinément ressoudés, c'est à comparer son point de départ et son point d'arrivée, ses seize ans et ses cinquante ans, qu'il va désormais s'appliquer.

III. LE GLAS DU BONHEUR

Ce n'est plus le promeneur solitaire qui parle, c'est l'écrivain aux prises avec ses souvenirs, c'est l'Enchanteur désenchanté. Entre le miracle du parc et cette *méditation lyrique*, il convient d'imaginer un temps d'arrêt, un silence de recueillement, nécessaire pour prendre du recul, pour dominer et juger ce passé provisoirement réanimé.

1. Plus encore que dans un pays, Chateaubriand a pénétré dans son âme. L'unité de sa personnalité est assurée par la permanence de la tristesse : *j'étais triste de même qu'aujourd'hui*. Mais cette tristesse n'a pas, à l'entrée et au bout du chemin, la même signification. L'analyste va mettre toute sa complaisance à en distinguer les tonalités ; le poète, à en moduler les définitions.

a) Cette première tristesse... C'est celle de l'adolescent à l'affût, aux aguets, brûlé *d'un désir vague de bonheur*. Les plus belles pages de ce livre III décriront cette ardeur confuse qui ne sait où se prendre, à laquelle le *Génie du Christianisme* a attaché pour toujours un nom, le « Vague des Passions ». (Cf. 2e Partie, livre III, ch. 9). Si prisonnier qu'il soit de son cœur, René attribue à sa propre expérience une valeur universelle. Il n'écrit pas : « cette tristesse naissait d'un désir », mais : *était celle qui naît d'un désir...* Chacun l'a éprouvée pour son compte et la reconnaîtra.

b) La tristesse que j'éprouve actuellement... Ce n'est pas une humeur passagère, une crise d'âge : c'est une disposition coutumière, le climat dont il est prisonnier. Chateaubriand en laisse tomber de haut l'explication décisive et douloureuse. L'adulte qui a beaucoup vécu « connaît » *les choses*. Entendez sous ce collectif volontairement vague et dédaigneux les passions, les charges, les honneurs, les plaisirs. Il les a *appréciées :* chaque expérience est une expertise. Il les a *jugées*, c'est-à-dire il en a percé à jour le néant : la somme des expériences, ce que l'on appelle au singulier *l'expérience*.

(1) Cf. les expressions comme : *cueillir la violette, le muguet*. Ou encore ce vers de Hugo : « *Avez-vous vu saigner la mûre dans les haies?* »

est un verdict. Vivre, c'est se dépouiller de l'illusion (1).

2. A la manière de Rousseau, Chateaubriand développe ici par nappes et par reprises. La deuxième vague de phrases dit la même chose que la première ; mais elle le dit avec plus de pénétration et de poésie. Elle a surtout le mérite de revenir au chant de la grive, d'en préciser l'action sur son cœur, d'encadrer son histoire spirituelle entre ce double appel musical.

a) Le chant de l'oiseau dans les bois de Combourg... Les variations de la formule sont significatives. Elles marquent un recul, un détachement, l'intervention de l'esprit critique et du jugement. L'*oiseau* a remplacé *la grive :* la sensation perçue exigeait, pour être précise, une identification du chant ; le souvenir déçu se contente du mot le plus général, qui enlève au chanteur son prestige. Les *bois de Combourg* ont remplacé le *domaine paternel :* le sortilège a cessé, qui allait de pair avec l'émotion renaissante. Ici, Chateaubriand localise une étape de sa vie. Il ne désigne Combourg par son nom que pour mieux prendre ses distances.

— *M'entretenait.* Ce chant alerte et suave sonnait comme une promesse. L'oiseau musicien était un messager de paradis ; le complice d'un cœur ivre d'attente, impatient de délices.

— *d'une félicité :* mot mystique, le plus fort de la langue pour désigner le bonheur (2).

— *que je croyais atteindre.* Chateaubriand veille à l'harmonie et à l'équilibre de la phrase. Le sens demanderait sans doute un mot de plus : « que je croyais pouvoir atteindre », ou « atteindre bientôt ». Mais combien l'ellipse traduit mieux l'imminence, et par conséquent la force de l'illusion !

b) Le même chant dans le parc de Montboissier. Le nom propre répond au nom propre, Montboissier à Combourg, le parc aux bois. Entre ces deux lieux, toute la vie affective de Chateaubriand. — Hier soir, la grive était encore suavement enjôleuse. Le souvenir des émois d'adolescence était lié à son chant ; mais comment serait-on dupe à cinquante ans? Chateaubriand n'a récapitulé que des déceptions et des mensonges. Il n'a pu faire, avec une ironie désespérée, que l'inventaire de son échec.

— *Me rappelait.* Bien qu'il soit symétrique de *m'entretenait,* ce second imparfait n'a pas tout à fait une valeur aussi pleine que le premier. *M'entretenait* est, dans toute sa force, un imparfait de répétition et de prolongement : la connivence de l'adolescent et de l'oiseau musicien était sans fin. *Me rappelait* ne marque que la durée, assez limitée, d'une opération unique : celle qu'accomplissait hier le promeneur du parc et sur laquelle il revient maintenant, la plume à la main.

— *Des jours perdus à la poursuite...* C'est d'abord, et par privilège, au gaspillage de son adolescence que s'attache la mémoire douloureuse de Chateaubriand. Ce sont ces jours-là dont la grive lui a restitué la naïve inanité, ce sont ceux-là dont il va entreprendre le récit. Mais tout le reste marche à la suite ; la vie entière de René ne présente à son souvenir que jours perdus.

— *De cette félicité insaisissable.* Rien n'est beau comme cette chute de phrase, qui accole à un mot de quatre syllabes un adjectif plus long encore, indéfiniment prolongé par son *e* muet. La main se tend en vain ; elle demeurera toujours vide.

IV. L'ULTIME DÉFENSE CONTRE LA MORT

Pour ne pas alourdir cette explication, on ne dira plus que l'essentiel.

1. Présents, parfaits à sens présent, futurs, impératifs : voici le bilan, et les exhortations. Ce n'est plus le rythme, ce ne sont plus les temps du récit (passés simples) ni de la méditation (imparfaits). Le chant de toutes les grives s'est éteint ; les vibrations du mot *insaisissable* se sont assoupies. La phrase repart brusquement.

— *Je n'ai plus rien à apprendre.* Par là il est aux antipodes de cet adolescent de Combourg, qui était « sans expérience ». Il y a sans doute un peu d'affectation : René vieilli aime jouer au blasé. Il y a beaucoup de conviction. Que de contrastes, que de chances d'apprentissage dans sa vie ! Il connaît le dessous des cartes. *J'ai fait le tour...* on attendrait « de la terre », tant il a été marqué par ses errances et ses voyages ; et il ne lui déplaît pas d'avoir réglé sa marche sur celle du soleil couchant. Il dit : *de la vie,* c'est-à-dire du sort et du cœur des hommes.

(1) Il va sans dire que les déboires et les épreuves de Chateaubriand n'auraient pas suffi à le conduire à des conclusions si désolantes, sans une prédisposition au pessimisme, une vocation à l'angoisse. D'autres écrivains lui infligeraient d'éloquents démentis. Voici par exemple CLAUDEL : « Et je dis en effet que la jeunesse est le temps des illusions, mais c'est parce qu'elle imaginait les choses infiniment moins belles et nombreuses et désirables qu'elles ne sont, et de cette illusion nous sommes guéris avec l'âge. » (*Le Soulier de satin,* I, 6.)

Ou BERNANOS : » L'expérience n'est pour la plupart des hommes, au soir d'une longue vie que le terme d'un long voyage autour de leur propre néant. » (*Sous le soleil de Satan,* p. 199.)

Du même : « L'illusion est un avorton de rêve, un rêve nain, proportionné à la taille de l'enfance; et moi, mes rêves, je les voulais démesurés — sinon à quoi bon les rêves? Si je recommençais la vie, je tâcherais de les faire encore plus grands, parce que la vie est infiniment plus grande et plus belle que je n'avais cru, même en rêve, et moi plus petit. » (*Les Enfants humiliés,* p. 199.)

(2) On connaît les beaux emplois de ce mot dans la littérature classique :

· lyrique, dans les stances de *Polyeucte,* v. 1110 : *Toute votre félicité...*

— humoristique, dans *Le Loup et le Chien ;*

Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.

· hypocrite, dans la déclaration de Tartuffe (*Tartuffe,* 1444) :

Mais ce cœur vous demande ici la liberté
D'oser douter un peu de sa félicité...

— *Les heures fuient...* Le sentiment du temps irrépressible, c'est la forme tragique de son désespoir. Existentialisme élémentaire et lyrique. Il connaît sans répit la disgrâce de l'érosion intérieure. Comme il fait sien le cri de Pascal : « C'est une chose horrible de sentir s'écouler tout ce qu'on possède ! » (Br., 212.) La grive de Montboissier ne lui a rendu sa jeunesse que pour mieux l'avertir qu'elle était à jamais perdue, et que la plus grande part de lui-même appartient déjà au néant.

— *Dans combien de lieux...* (1) Chateaubriand a la manie de ces récapitulations, le culte des étiquettes géographiques. Coquetterie de voyageur qui collectionne des souvenirs de ses étapes? Voyons plus avant : il souffre de ce nomadisme capricieux, de cette existence contingente. Son vœu eût été de s'enraciner, d'épouser un lieu, d'y inscrire longuement sa trace, de commander au destin. De combien il s'en faut !

— *Dans quel lieu...* Il ignore où ses pas le porteront demain. Cette indécision géographique meurtrit son imagination, qui butte au mystère de l'avenir. Elle grossit toutes les menaces du futur (2).

— *Combien de temps me promènerai-je au bord des bois?* Cette promenade est le symbole d'une liberté (précaire) ; d'une santé (compromise). Combien de temps pourra-t-il jouer à imiter René et à attendre le miracle des grives? Ce rappel discret du début de l'épisode en prolonge la poésie.

2. — *Mettons à profit...* Voici les résolutions solennelles, énoncées avec une pointe de grandiloquence (3). Stimulé par la grâce dérisoire de la grive, il reprend la trame des *Mémoires*.

— *... Ma jeunesse, tandis que j'y touche encore.* Chateaubriand, à cinquante ans, ne se sent plus jeune. Mais l'expérience du parc lui a montré qu'il pouvait encore rajeunir par le souvenir. Il a *touché*, comme de la main, les jours abolis. Un effort conscient peut consolider les dons gratuits de la mémoire. Il faut exploiter d'urgence cette grâce d'un instant.

— *Le navigateur* etc... Ce prologue se clôt par une admirable image. La mer a toujours bien inspiré ce Breton, déguisé volontiers en explorateur (1). Il renouvelle la métaphore par l'accent, par les suggestions. Sa jeunesse est ce *rivage enchanté* qui va disparaître pour toujours. Tout à l'heure, il parlait de sa tristesse de Combourg. Il n'y a pas contradiction avec « rivage enchanté » : Combourg était le temps de l'illusion, et l'illusion est un sortilège.

— *A la vue de la terre.* Le mot *vue* est important. Il fait écho à ce qu'a été l'expérience de Montboissier, la substitution sous les yeux du promeneur d'un paysage à un autre : « je *revis* ces campagnes ». Le passager attache ses regards à la ligne des côtes qui s'efface dans les lointains : ainsi fait l'homme embarqué dans la vie. Des brumes de l'oubli un chant d'oiseau a fait émerger le décor d'une adolescence : les yeux fixés sur cette frêle image, l'homme mûr veut en prolonger le souvenir. Le *journal* qu'il écrit n'est pas son journal de bord, mais le récit des jours passés à terre, dans une escale privilégiée, sur un continent condamné.

Modestie de cet ambitieux : les *Mémoires* ne visent qu'à faire durer un mirage.

Conclusion

Il y a, une fois qu'on en a savouré la beauté, beaucoup à retenir de ce prologue.

1° *L'habileté technique de Chateaubriand.* Il explique comment la reprise des *Mémoires* lui a été imposée. Il introduit de manière vivante le motif de l'automne, qui sera le motif majeur du livre III.

2° *La profondeur de son angoisse*, de son expérience du temps. Elle prend des formes bien à lui, presque maniaques : le goût des repères, le culte des lieux, des figurants de l'histoire. Elle confine à la pose, quand il se vante de posséder la totalité de l'expérience humaine. Mais elle est d'une cruelle sincérité, et s'alimente de symboles à tous les cycles de la nature : chant saisonnier des oiseaux, course et déclin du soleil.

3° On aperçoit dès ce texte *la complexité* des *Mémoires d'outre-tombe* et un des secrets de leur beauté. Chateaubriand est à la fois *dans* son passé et *hors* de lui ; il le savoure, mais il le juge. Il combine deux éclairages, celui de 1784 et celui de 1817. Il semble bien que la peinture de Combourg soit plus riche en ce livre III des *Mémoires* que dans *René*. C'est dû à ce double jeu de regards, qui s'amorce ici, notamment dans la comparaison des deux tristesses.

4° Mais l'essentiel est ailleurs. Si ce texte a tant de prix, et ouvre une ère littéraire, c'est parce qu'il enregistre sans la majorer *une expérience magnifique de mémoire involontaire.* Chateaubriand est transformé par le chant de sa grive, mais il n'est pas transfiguré. Il puise dans ce choc un regain d'énergie, pour mener sa mémoire consciente à l'investissement de son passé. Mais ce miracle de lui masque pas longtemps le vide dévorant de

(1) Le détail de ces lieux n'est pas encore très long. Le livre I a été écrit à la Vallée aux Loups, près d'Aulnay (oct.. 1811-juin 1812). — Le livre II, à Dieppe (sept.-oct. 1812), puis à la Vallée aux Loups (déc. 1813-janv. 1814). — Nous voici, avec le début du livre III, à Montboissier (juillet 1817).

(2) Le livre IV, écrit à Berlin (mars-avril 1821) s'ouvre par un écho complaisant à ce jeu d'interrogations : « Il y a loin de Combourg à Berlin, d'un jeune rêveur à un vieux ministre. Je retrouve dans ce qui précède ces paroles : « Dans combien de lieux ai-je commencé à écrire ces *Mémoires*, et dans quel lieu les finirai-je? » (Éd. Levaillant, I, 144 .) Les caprices du destin ont été plus singuliers que Chateaubriand n'osait le prévoir.

(3) Par un curieux tour de syntaxe, l'impératif est au pluriel emphatique; le pronom et le possessif restent au singulier. L'impératif met en scène l'écrivain, l'homme d'un rôle et d'un métier, le personnage; le prénom désigne le sujet de ses écrits, l'homme intérieur, la personne.

(1) On ne manquera pas de relire, comme exemple de lyrisme marin, l'admirable clausule du livre V, l'adieu à la terre d'Europe. (Éd. Levaillant, I, p. 244.)

l'échec et de l'oubli. De ce souvenir magique, il a senti la poésie, il n'a pas pressé la signification métaphysique. Il appartenait à Proust d'aller plus loin que lui sur ce chemin.

***

PROLONGEMENTS

La meilleure manière d'introduire à la littérature moderne, c'est peut-être de la voir en germe dans les œuvres des précurseurs. Chateaubriand « genuit » Sainte-Beuve, ...et d'héritier en héritier « genuit » Proust. Pour alerter l'esprit, on se contentera de jeter un regard sur le premier et le dernier maillon de cette chaîne.

I. AVEC SAINTE-BEUVE.

Caché derrière son héros, Amaury, l'évêque exilé, Sainte-Beuve a écrit dans **Volupté** une fort belle page sur la résurrection du passé (1).

a) Approfondissant l'expérience de Chateaubriand, il analyse avec subtilité la « *convocation naturelle* », c'est-à-dire involontaire des souvenirs. Il est pour un tel réveil des heures, des jours privilégiés : les soirs du dimanche, la sonnerie des cloches (puissance d'ébranlement des sons). Il décrit avec bonheur, avec un luxe d'images précieuses, ce mystérieux travail qui éclaire et rassemble les débris du passé : « Tous les anneaux rompus... se remettent à trembler dans leur cours, à se chercher les uns les autres, éclairés d'une molle et *magique* lumière. Les temps et les lieux se rejoignent. » L'unité de la conscience est le fruit de cette sorcellerie.

b) Mais Chateaubriand et Sainte-Beuve sont loin d'avoir la même attitude devant ces miracles de la mémoire. Le premier les juge au fond illusoires et dérisoires. Ils sont menteurs. Ils n'arrachent pas pour de bon le passé à son néant. Peut-être en rendent-ils la perte plus douloureuse, plus ironiquement cruelle.

Amaury au contraire tend à voir dans le souvenir la seule réalité. Il y puise l'équilibre et la paix. La nostalgie de Chateaubriand s'est invertie : il en voulait au passé de n'être plus le présent ; Amaury en veut au présent de n'être pas encore le passé. La mémoire, pour lui, est un sacre, et non pas un leurre. Le bonheur n'est bon qu' « *à l'état de souvenir* », de « *délicieuse tristesse* ». Au lieu de vivre, il a hâte d'hiverner dans son passé. Ce renversement ne serait-il qu'une défense contre les meurtrissures de l'existence, contre la peur de l'avenir? Il se pourrait. Mais peu importe ici. Chateaubriand et sa grive ont fourni à Sainte-Beuve un secret pour changer la vie.

II. AVEC PROUST.

a) L'œuvre de Proust, on le sait, est commandée par des expériences de mémoire involontaire. La plus connue est celle de la madeleine. Les plus décisives sont celles des pavés inégaux de la cour de l'hôtel de Guermantes, et de la serviette empesée qui lui est tendue. Il trébuche dans cette cour, et la secousse ébranle son paysage intérieur et renouvelle son personnage : elle lui rend Venise et ses rues branlantes. Le contact d'un linge rêche fait revivre Balbec et les matinées d'autrefois. C'est en exploitant ces grâces inattendues qu'il se hausse à son ambition dernière : construire une machine à vaincre le temps.

b) Projet téméraire? Les garants ne manquent pas. Proust se rassure « en découvrant » que ce projet « s'apparentait à des traits moins marqués, mais reconnaissables, discernables et, au fond, assez analogues chez certains écrivains ». Et d'invoquer explicitement la caution de Chateaubriand, et du prologue de notre livre III : « *N'est-ce pas à mes sensations du genre de celle de la madeleine qu'est suspendue la plus belle partie des Mémoires d'outre-tombe?* » Il cite alors l'essentiel du texte que nous venons d'expliquer (1). En veine de rapprochements, ce « suffisant lecteur » fait appel à d'autres magiciens, mais il réserve bien la primauté de Chateaubriand : « *Sylvie*, de Gérard de Nerval, a tout comme le livre des *Mémoires d'outre-tombe* relatif à Combourg, une sensation du même genre que le goût de la madeleine et « le gazouillement de la grive ». Chez Baudelaire enfin..., etc. » Proust ne se trompait pas sur ses devanciers et sur l'ancêtre.

c) Au demeurant, il est bien évident que Proust ne demande à Chateaubriand qu'un précédent et une sûreté. On l'a assez vu : le chant de la grive enfonce l'hôte de Montboissier dans la tristesse, il ne l'en guérit pas. Chateaubriand n'a pas soupçonné comment la mémoire involontaire pouvait installer l'artiste dans la possession du bonheur.

Il ne saurait être de notre propos de suivre ici les analyses assez difficiles qui remplissent les 80 premières pages du tome II du *Temps Retrouvé*. L'essentiel serait que lorsqu'une sensation, par exemple le chant de la grive, évoque un souvenir, elle est savourée à la fois dans le passé, à Combourg, dans le présent, à Montboissier. Elle est donc à la fois idéale et réelle, réelle sans être actuelle, idéale sans être abstraite ; matérielle, puisqu'elle est entrée par les sens, spirituelle, puisque nous pouvons en dégager l'esprit. « L'âme, où habituellement les sensations particulières laissent tant de vide, est remplie alors par une essence générale. » (*Op. cit.*, p. 78.)

Chateaubriand aurait sans doute trouvé cela bien subtil et bien verbal. Trop intimement persuadé de la vanité de tout, il aurait haussé les épaules. Il était accoutumé à renier ses disciples et à incriminer leur dépravation d'esprit.

Roger PONS.

(1) *Volupté*, éd. Pierre Poux, tome I, p. 242-264. C'est la fin du chapitre XIII.

(1) *A la Recherche du Temps Perdu. — Le Temps Retrouvé.* (Édition N.R.F. in-octavo, tome II, p. 79-80.) Proust relève ensuite une autre phrase « proustienne » de Chateaubriand, l'analyse d'une odeur d'héliotrope et des suggestions dont elle est chargée. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Levaillant, I, 267.

Agrégations des lettres et de grammaire

Bibliographie sommaire

I. — Auteurs français

JEAN BODEL

Le Jeu de saint Nicolas.

Édition :

Alfred JEANROY, **Jean Bodel, Le Jeu de saint Nicolas,** Paris, 1925, *Classiques français du Moyen Age*, n° 48.

Traduction (partielle) :

Alfred JEANROY, **Le théâtre religieux en France du XI^e^ au XIII^e^ siècles,** Paris, 1924, *Poèmes et récits de la vieille France*, n° 3. p. 69-133.

Études :

Sur Jean Bodel, le seul ouvrage d'ensemble est encore celui de Otto ROHNSTROM, **Étude sur Jehan Bodel,** dissert. Upsal, 1900, en attendant que soit prochainement publiée la thèse de Ch. FOULON.

Sur le *Jeu de saint Nicolas*, on profitera des renseignements et références que donne A. JEANROY dans l'*Introduction* de son édition. Parmi les travaux plus récents, on pourra consulter, dans la *Romania*, sur des points de détail, plusieurs articles de :

M. DUBOIS, t. LV, 1929, p. 256-58,
C.E. COUSINS, t. LVII, 1931, p. 436-37,
Ch. A KNUDSON, t. LXIII, 1937, p. 248-53.
L. FOULET et Ch. FOULON, t. LXVIII, 1944-45, p. 421-23,
D. Mc MILLAN, t. LXXIV, 1953, p. 378-80,

et l'article plus important de Ch. FOULON, *La représentation et les sources du « Jeu de saint Nicolas »*, dans **Mélanges d'histoire du théâtre du Moyen Age et de la Renaissance offerts à G. Cohen,** Paris, 1950, p. 55-66.

ADAM DE LA HALLE

Le Jeu de la Feuillée.

Édition :

Ernest LANGLOIS. **Adam le Bossu, trouvère artésien du XIII^e^ s., Le Jeu de la Feuillée,** Paris, 1917, 2^e^ éd. 1923, *Classiques français du Moyen Age*, n° 6.

Traduction :

Ernest LANGLOIS, **Adam le Bossu, Le Jeu de la Feuillée et le Jeu de Robin et de Marion,** Paris, 1923, *Poèmes et récits de la vieille France*, n° 1.

Études :

Sur Adam de la Halle :

Henri GUY, **Essai sur la vie et les œuvres littéraires du trouvère Adam de la Halle,** Paris, 1898.

Sur son vocabulaire :

Gilbert MAYER, **Lexique des œuvres d'Adam de la Halle,** Paris, 1940.

Sur le *Jeu de la Feuillée*, outre les renseignements et références que fournit E. LANGLOIS dans l'*Introduction* de son édition, on verra, dans les **Études romanes dédiées à G. Paris,** Paris, 1891, les articles de M. SEPET, p. 69-81, et de G. RAYNAUD, p. 53 et suiv. (ce dernier article, qui traite de la mesnie Hellequin, doit être complété par F. LOT, **La mesnie Hellequin...,** *Romania*, t. XXXII, 1903, p. 422 et suiv.). Parmi les travaux plus récents, on se reportera, dans la *Romania*, aux articles de :

A. JEANROY et M. ROQUES, t. LXVII, 1942-43, p. 80-90,
L. FOULET, t. LXVII, 1942-43, p. 367-69,
A. HENRY, t. LXXV, 1954, p. 243-44.

Pour replacer ces deux œuvres dans l'histoire littéraire, on consultera sur l'histoire du théâtre au Moyen Age :

L. PETIT DE JULLEVILLE, **Les Mystères,** Paris, 1880. et, du même, **La Comédie et les moeurs en France au Moyen Age,** Paris, 1886.

G. COHEN, **Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux francais du Moyen Age,** 2^e^ éd. Paris, 1926, et, du même, **Le Théâtre en France au Moyen Age,** 2 vol.. Paris, 1928-1931, nouv. éd. du t. I en 1947 (ouvrage de vulgarisation).

Grace FRANK, **The medieval French Drama,** Oxford, 1954 (excellente synthèse).

Pour replacer les deux auteurs dans leur milieu, on pourra voir :

E. FARAL, **Les Jongleurs en France au Moyen Age,** Paris, 1911.

Marie UNGUREANU, **La Bourgeoisie naissante, Société et Littérature bourgeoise d'Arras aux XII^e^ et XIII^e^ siècles,** Arras, 1955 (à utiliser avec beaucoup de précautions).

Y. LEFÈVRE.

PIERRE DE RONSARD

Discours des Misères et autres pièces politiques (1562-1563) (Éd. P. Laumonier T. XI).

A. *Introduction à l'étude du texte :*

On lira attentivement :

1. Raymond LEBÈGUE : **Ronsard, l'Homme et l'Œuvre.** Paris, Hatier, 1950.
2. Gustave COHEN : **Ronsard, sa Vie et son Œuvre.** Paris, Gallimard, 1956.

B. *Étude du texte :*

On se servira conjointement des deux éditions suivantes :

1. Pierre de RONSARD : **Œuvres complètes.** Tome XI. Paris. Société des Textes français moderne, 1944. (Éd. Paul Laumonier).
2. Pierre de RONSARD : **Discours des Misères de ce Temps.** Paris. Les Belles Lettres, 1949 (Éd. Jean Baillou).

C. *Circonstances politiques :*

François CHARBONNIER : **La Poésie française et les guerres de religion** (1560-1574) Paris. *Revue des œuvres nouvelles*, 1919.

D. *Réactions protestantes :*

1. Pierre PERDRIZET : **Ronsard et la Réforme.** Paris. Fischbacher, 1902. (Se méfier des erreurs de faits et de dates).
2. François CHARBONNIER : **Pamphlets protestants contre Ronsard.** Paris. Champion, 1923.

E. *Sources du texte :*

Maurice LANGE : **Quelques sources probables des Discours de Ronsard.** *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1913. Tome XX., pp. 789-816.

F. *Influence littéraire :*

1. Marcel RAYMOND : **L'influence de Ronsard sur la poésie francaise** (1550-1585). Paris. Champion, 1927.
2. Henri CHAMARD : **Histoire de la Pléiade.** Paris. Didier, 1939-1944. Tome II. Chap. 20.

G. *Idéologie et esthétique.*

Henri WEBER : **La création poétique au XVI^e^ siècle en France.** Paris. Nizet, 1956. Tome II. Chap. VIII., pp. 559 à 600 (Ces pages remarquables présentent le dernier état de questions controversées à propos des Discours de Ronsard).

A.-M. SCHMIDT

PASCAL

Pensées.

(Éd. Lafuma ; Section I, sauf chap. 20, 21, 22, 24, 25 ; — Section II, chap. 6, 7, 8).

Le danger est ici de trop lire, et de s'étourdir de controverses et de contradictions. La meilleure bibliographie est la plus simple.

I. *Éditions :*

1. Il serait souhaitable de jeter un regard sur le manuscrit des **Pensées,** qui a été reproduit en fac-similé par Léon BRUNSCHVICG, 1 vol., in-folio, Hachette, 1905.
L'établissement et la présentation du texte ont été renouvelés par les travaux de Z. TOURNEUR et de M. LAFUMA.

Pour s'initier à ces problèmes, on lira :

M. LAFUMA, **Recherches pascaliennes.** Préface de M. Albert BÉGUIN (Delmas, 1949).
Ou un article de vulgarisation :

R. PONS, **La présentation authentique des « Pensées » de Pascal,** dans l'*Information littéraire*, 3e année, n° 5 (nov.-déc. 1951).

3. L'édition de travail (à laquelle le programme fait référence) sera celle de M. LAFUMA. (Delmas, 2e éd. en un volume, 1952). Elle respecte les liasses classées par Pascal ; mais elle n'évite pas toute intervention personnelle, puisqu'elle répartit selon la vraisemblance les papiers non classés.
C'est une édition nue, sans commentaire.

4. Il est indispensable d'utiliser conjointement, pour le commentaire, l'édition classique de BRUNSCHVICG (Hachette, 1re éd. 1897). Une table de concordance, qui se trouve à la fin de l'édition LAFUMA, facilite l'usage simultané des deux volumes.

5. M. LAFUMA a donné une édition totalement fidèle aux manuscrits. Elle comprend 3 volumes : **Textes, Notes, Documents.** (Éditions du Luxembourg, Paris, 1951).

6. Toutes les éditions antérieures n'ont qu'un intérêt historique. Il y a à prendre dans le commentaire de l'édition HAVET (qui suivait en gros l'ordre de Port-Royal). Paris, 1852.

II. *Études :*

1. On prendra une idée rapide de l'évolution des études pascaliennes grâce à :

B. AMOUDRU, **La Vie posthume des Pensées** (Cahiers de la Nouvelle Journée, 33). Bloud et Gay, Paris, 1936.

2. Du XVIIIe siècle, on ne relira que :

VOLTAIRE, **Lettres philosophiques,** XXV, Paris, 1734.
Cf., J.R. CARRÉ, **Réflexions sur l'Anti-Pascal de Voltaire** (Alcan, Paris, 1935).

3. Du XIXe siècle, on retiendra :

SAINTE-BEUVE, **Port-Royal** (Le livre III est tout entier consacré à Pascal).

A. VINET, **Étude sur Pascal** (1848). S'attache surtout au pessimisme de Pascal.

4. Au début du XXe, grand épanouissement des études pascaliennes. Il faut trier. Demeurent utiles :

F. STROWSKI, **Pascal et son temps,** 3 vol. Plon, 1907.
— **Les Pensées de Pascal,** Étude et Analyse. Mellottée, 1930.

J. CHEVALIER, **Pascal,** Plon, 1923 (Effort pour arracher Pascal au jansénisme ; il aurait évolué jusqu'à l'anti-jansénisme).

L. BRUNSCHVICG, **Le génie de Pascal,** 1924.
— **Pascal,** Rieder, 1932 (Réfutation de Chevalier ; Pascal se confirme dans le jansénisme ; les *Pensées* auraient été une apologie du jansénisme).
— **Descartes et Pascal lecteurs de Montaigne.** (La Baconnière, Neuchâtel, 1945).

En 1923, à l'occasion du troisième centenaire de la naissance de Pascal, *la Revue de Métaphysique et de Morale* (Colin) a publié un important fascicule, *Études sur Pascal :*
Le jansénisme et l'antijansénisme de Pascal (Maurice BLONDEL) ;
La solitude de Pascal (L. BRUNSCHVICG) ;
La méthode de connaître, d'après Pascal (J. CHEVALIER) ;
Pascal et Kierkegaard (H. HOFFDING) ;
Pascal et la doctrine de Port-Royal (J. LAPORTE) ;
La philosophie de Pascal (F. RAUH) ;
La foi pascalienne (M. de UNAMUNO).

5. Travaux récents :

Z. TOURNEUR, **Beauté poétique,** histoire critique d'une « pensée » de Pascal et de ses annexes. Melun, 1933.
— **Une vie avec Blaise Pascal,** Paris, 1942. (Malgré quelques précisions savoureuses, ce bilan est bien décevant).

P.L. COUCHOUD, *B. Pascal, Discours sur la condition de l'homme*, Paris, 1948. (Effort pour reconstituer un état primitif de l'Apologie. Belles phototypies ; remarques de détail pénétrantes ; mais la tentative de M. Couchoud ne s'est pas imposée).

Le plus utile de tous les guides, celui par lequel il faut commencer, est incontestablement :

J. MESNARD, **Pascal, l'homme et l'œuvre** (Connaissance des Lettres) Boivin-Hatier, 1951.

A. BÉGUIN, **Pascal par lui-même** (Écrivains de toujours). Éd. du Seuil, 1952. Vues intéressantes sur Pascal et l'histoire.

J. STEINMANN, **Pascal,** Éditions du Cerf, 1954. Inégal. Excellent sur les *Provinciales*. Intéressant sur Pascal et la Bible.
Vient de paraître :

Blaise Pascal, l'Homme et l'Œuvre : Cahiers de Royaumont, Philosophie n° 1, Les éditions de Minuit, 1956. Recueil de dix conférences, suivies de discussion : **Le jugement de Port-Royal sur Pascal** (M. l'abbé COGNET) ; — **Les conversions de Pascal** (M. J. MESNARD) ; — **Les Manuscrits des Pensées : ce qu'ils nous apprennent** (M. LAFUMA) ; — **Le pari est-il écrit « pour le libertin » ?** (M. GOLDMANN) ; — **Le fragment infini-rien et ses sources** (M. ORCIBAL) ; — **Divertissement pascalien et aliénation humaine** (M. H. LEFEBVRE) ; — **L'expérience du Mémorial et la conception pascalienne de la connaissance** (Mlle J. RUSSIER) ; — **Pascal savant** (M. A. KOYRÉ) ; — **Le Mémorial est-il un texte mystique?** (M. H. GOUHIER) ; — **Pascal et le silence du monde** (M. de GANDILLAC) ; — **Les pensées « de derrière la tête » de Pascal** (M. H. SPOERRI).

6. Il y a encore intérêt à consulter l'article Pascal dans des histoires générales. Signalons :

Henri BREMOND, **Histoire littéraire du sentiment religieux** (tome IV, Blond et Gay, 1925).

J. CALVET, **La littérature religieuse de Francois de Sales à Fenélon,** de Gigord, 1938.

A. ADAM, **Histoire de la littérature francaise du XVIIe siècle,** tome II, **L'époque de Pascal.** (Éditions Domat, 1951).

Les ouvrages les plus récents sont tous suivis d'une bibliographie. On trouvera notamment dans le précieux guide de J. MESNARD l'indication des travaux critiques de la dernière décennie. Quant aux articles de revue, ils sont innombrables. Nous ne voulons pas allonger cette liste déjà trop longue, afin de rappeler que l'essentiel demeure la méditation personnelle du texte de Pascal.

R. PONS.

ROUSSEAU

Les six premiers livres des « Confessions. »

Texte.

Le plus pratique, par sa préface et ses notes, est celui de Pierre GROSCLAUDE aux Éditions Universitaires (1947). On peut utiliser également l'édition de L. MARTIN-CHAUFFIER (NRF, Pléiade, 1939), et celle de A. VAN BEVER (Crès, 1912 ; Garnier, 1926 et 1952). Au demeurant, il n'existe pas encore d'édition critique des **Confessions.**

Biographie :

Deux ouvrages récents : le **Jean-Jacques** de J. GUEHENNO (3 vol., Grasset, 1948-50-52). Le premier volume, en particulier, sous le titre **En marge des Confessions,** suit pas à pas Rousseau le long de nos six livres et en fait, avec une sympathie attentive, un vivant portrait sur le thème « poésie et vérité ». D'autre part, de F.C. GREEN, **J.-J. Rousseau. A study of his life and writings** (London-Cambridge, United Press, 1955).

Il faut encore mentionner l'étude d'E. RITTER, **La famille et la jeunesse de J.-J. Rousseau** (Paris, 1896), déjà ancienne, mais qui renouvela, sur documents, la biographie de Rousseau jusqu'à la fin du séjour aux Charmettes.

Études sur la pensée de Rousseau :

P.M. MASSON : **La Religion de J.-J. Rousseau** (3 vol., Hachette, 1916) ; thèse majeure ; le premier volume suit pas à pas la formation religieuse de Rousseau dans la période correspondant aux six premiers livres.

A. SCHINZ : **La Pensée de J.-J. Rousseau** (Northampton, 1929) ; thèse importante, qui développe un peu systématiquement l'opposition entre un Rousseau romantique et un Rousseau romain.

B. GROETHUYSEN : **J.-J. Rousseau** (Gallimard, 1949), livre riche et intelligent, parfois contestable, mais qui apporte des thèmes de réflexion.

P. BURGELIN : **La Philosophie de l'Existence de J.-J. Rousseau.** C'est le livre majeur : ouvrage de philosophe, mais qui concerne étroitement les *Confessions* : il fait en effet une somme de la pensée de Rousseau en mettant en lumière la liaison organique entre le spéculatif et l'existentiel, qu'on tend parfois à séparer. Ces perspectives enrichissent la lecture des *Confessions* en soulignant comment l'être et la pensée de Rousseau s'y engagent.

Mentionnons encore deux courts essais :
Marcel RAYMOND : **J.-J. Rousseau. Deux aspects de sa vie intérieure (Intermittence et Permanence du Moi).** (Annales de la Société J.-J. Rousseau ; tome XXIX, 1942-43). C'est Rousseau à travers les deux thèmes proustiens des intermittences du cœur et de la mémoire affective, thèmes qui concernent de près les *Confessions*. Enfin, dans G. POULET, **Essai sur le Temps humain** (Plon, 1950), un chapitre sur Rousseau.

GÉRARD DE NERVAL

Poésies - Les Filles du Feu - Aurélia.

Texte.

Le plus commode est le premier tome des **Œuvres** dans la collection de la Pléiade (par A. BÉGUIN et J. RICHER). Cette édition, qui contient les trois textes du programme et la Correspondance, fournit les renseignements les plus sûrs concernant l'histoire de leur publication, renseignements indispensables en particulier pour le recueil composite que constituent **Les Filles du Feu.**

On y trouve tout ce qui est actuellement connu des poésies de Nerval, à l'exclusion des vers politiques de jeunesse et des traductions. (Les premiers figurent seulement dans l'édition Michel-Lévy des *Œuvres complètes*, t. VI, 1877. Quant aux traductions, on les trouvera dans l'édition critique des **Poésies** par A. BÉGUIN (Mermod, Lausanne, 1944).

Il est nécessaire de consulter parallèlement, pour la lecture des **Chimères,** les éditions accompagnées d'un commentaire. La plus importante est celle de Janine MOULIN (deuxième édition complétée, Droz-Giard, 1949). Les notes des éditions de la Pléiade et de l'édition Mermod font un recensement des commentaires concernant chaque poésie.

Études historiques et littéraires :

L'ouvrage biographique majeur est la thèse d'Aristide MARIE, **Gérard de Nerval,** (Hachette, 1914, réédité en 1954). Toutes les autres biographies en sont nées.

Toutefois cette œuvre érudite et vivante a été écrite dans un temps où Nerval était considéré seulement comme un « petit romantique » conteur et rêveur charmant. On a depuis pris de ses œuvres des mesures tout autres. Sur Nerval créateur de mythes et sur les rapports du rêve, des souvenirs et de l'expérience poétique dans son œuvre, d'importantes études ont été publiées ces dernières années. On lira le **Gérard de Nerval** d'A. BÉGUIN, Corti, 1945, recueil d'articles parus de 1936 à 1944 et portant tous sur nos trois textes ; l'essai de J.P. RICHARD, **Géographie magique de Gérard de Nerval,** dans **Poésie et Profondeur** (Éd. du Seuil, 1953) ; le livre tout récent de M.-J. DURRY, **Gérard de Nerval et le Mythe** (Flammarion, 1956). Deux livres éclairent, sous deux angles différents, la difficile lecture d'**Aurélia** : **Gérard de Nerval et les doctrines ésotériques,** de J. RICHER (Le Griffon d'Or, 1947) et **Le Secret de Gérard de Nerval** de L.H. SEBILLOTE, Corti, 1940, excellente étude psychologique. Rappelons également l'utile monographie de P. AUDIAT, **l'Aurélia de Gérard de Nerval,** Champion, 1926, qui fut un travail précurseur et reste une bonne introduction à cette œuvre.

On consultera les numéros spéciaux du *Mercure de France* consacrés à Nerval (juin 1951 et nov. 1952) et on lira dans le même *Mercure* (nov. 1956) l'étude d'O. NADAL : **Poétique et Poésie dans les Chimères.**

On trouvera une bibliographie plus étendue dans l'article de R.M. ALBÉRÈS, **État présent des études nervaliennes** (*Information littéraire*, nov.-déc. 1955) et dans le **Gérard de Nerval** du même auteur (Éditions Universitaires, 1955) qui fournit une bonne introduction à la personnalité de Nerval et aux principaux thèmes de son œuvre.

A. BOUTET de MONVEL.

II. — Auteurs latins

LUCRECE

De rerum natura, I, III, VI.

1° *Éditions.*

a) *Critiques.*

H. DIELS, 2 vol. Berlin, 1923-24.

A. ERNOUT (collection des Universités de France), 1920, avec traduction. Nombreuses rééditions.

C. BAILEY, cf. *infra*.

b) *Commentaires et éditions commentées.*

L'édition de J. MUNRO (5e éd., 1905 ; trad. française de A. REYMOND pour les chants I à III, 1891-1903) est vieillie. Celle de GIUSSANI, 1856-1898, rééditée par Stampini, Turin, 1921 et suiv., reste importante par ses *excursus* philosophiques.

On usera surtout du commentaire de A. ERNOUT et L. ROBIN, 3 vol., 1925-1928, et de celui très complet (introduction magistrale) de C. BAILEY, 3 vol., Oxford, 1947.

c) Livres particuliers.

Édition du chant III de R. HEINZE, Leipzig, 1897.

2° *Études.*

a) *D'ensemble.*

Le vieux livre de C. MARTHA, **Le poème de Lucrèce,** 1869, mérite toujours la lecture ;

J. MASSON, **Lucretius, Epicurean and Poet;** 2 vol., 1907-1909 ;

Dans la **Storia della letteratura latina,** vol. II de E. BIGNONE, on a la présentation du maître (avec C. BAILEY) des études épicuriennes (bibliographie importante) ;

Dr LOGRE, **L'anxiété de Lucrèce,** Paris, 1946 (interprétation d'un psychiâtre qui exagère le côté pathologique) ;

A. ERNOUT, **Lucrèce,** Belles-Lettres s. d., 1947 ;

b) *De détail.*

Jean BAYET, **Études lucrétiennes** dans « La profondeur et le rythme », *Cahiers du collège philosophique*, 1949, (accentue l'originalité philosophique de Lucrèce) ;

— **Lucrèce devant la pensée grecque,** *Museum Helveticum*, XI, 1954, p. 89-100.

P. BOYANCÉ, **Lucrèce et le monde,** dans Lettres d'humanité, IV, 1945, p. 122-143 ;

— **Lucrèce et la poésie,** *Revue des études anciennes*, 1947, p. 88-102 ;

— **Lucrèce et son disciple,** *ibid.*, 1950, p. 212-233 ;

L'opuscule de G. COGNIOT (**De la nature des choses,** textes choisis ; préface et commentaires de G. C. Paris, Édit. sociales, 1954) fait écho à l'interprétation marxiste de l'épicurisme donnée par B. FARRINGTON (des plus discutables).

Paul VALETTE, **La doctrine de l'âme chez Lucrèce,** *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 1934, p. 1-37 ;

— **La légende de Lucrèce,** *Revue des cours et conférences*, XXXIII, 1931, t. 2, p. 193-210 ;

— **Lucrèce et la diatribe,** *Revue des études anciennes*, 1940 (= Mélanges Radet), 532-541.

P. BOYANCÉ.

CÉSAR

Guerre des Gaules, livres V, VI, VII.

Le texte des livres inscrits au programme pose, notamment à propos des digressions géographiques, certains problèmes ; il est bon de connaître l'édition critique suivante

Commentarii Belli Gallici quartum ed. A. KLOTZ, *Bibliotheca scriptorum Graecorum et Latinorum Teubneriana*, Leipzig, Teubner, 1952, XLVIII + 260 pp.

Édition avec traduction :

L.A. CONSTANS, **César, Guerre des Gaules,** t. II, coll. Guillaume Budé.

Édition avec commentaire :

Jules CÉSAR, **Guerre des Gaules,** publié par L.A. Constans, Paris, classiques Hachette, 1929.

L'essentiel et l'indispensable du commentaire sont données par :

C. JULLIAN, **Histoire de la Gaule,** Paris, Hachette, (tirage de 1920 assez répandu), tome III, *la conquête romaine et les premières invasions germaniques*, pages 350 à 540. Toutefois, pour s'informer de la vie des Gaulois et de la géographie antique, on ne négligera pas de se reporter aux premiers tomes du même ouvrage : tome I (7e tir. 1920), *les invasions gauloises et la colonisation grecque*, p. 3 à 107 et 333 à 382 ; tome II (4e tir. 1921), *la Gaule indépendante, tableau des peuples de la Gaule et de leurs usages.*

On recourra pour replacer les épisodes de la guerre : dans le contexte plus large de l'histoire des Celtes, à :

A. GRENIER, **Les Gaulois,** Paris, Payot, 1945.

dans le contexte de la politique romaine, à :

J. CARCOPINO, **César,** 2e volume du tome II de *l'Histoire romaine*, dans *l'Histoire générale*, dirigée par Glotz, Paris, Presses Universitaires, nombreux tirages.

Étude littéraire (composition, intentions, véracité) :

Michel RAMBAUD, **L'art de la déformation historique dans les Commentaires de César,** thèse, Paris, 1952 (Annales de la Faculté des lettres de Lyon, Belles-Lettres).

cf. P.M. DUVAL, **Une perspective nouvelle sur la guerre des Gaules et sur les Gaulois,** *Journal des Savants,* deux articles, janvier-mars, 1954, p. 19, sqq., avril-juin, 1954, p. 71 sqq.

Points particuliers :

Débarquements en Bretagne : entre autres mérites, l'ouvrage de Rice HOLMES, **Ancient Britain and the invasion of Jules Caesar,** Oxford, 1936, permet de trouver commodément des cartes.

Voir H. et A. VAN EFFENTERRE, **Jules César et la météorologie,** *Revue maritime,* n° 34, février 1949.

Les religions (livre VI) : à la suite de A. GRENIER, **Les religions étrusque et romaine,** collection *Mana,* 2, III. Paris, Presses Universitaires de France, 1948, **Les religions des Celtes et des Germains,** par J. VENDRYES et E. TONNELAT, p. 239 à 385 ; ne pas oublier **la Germanie** de Tacite (éditée dans la collection G. Budé, par J. Perret, 1949) et voir P. COUISSIN, **Tacite et César,** *Revue de Philologie,* 1932, p. 97-117.

Avaricum :

On rencontre encore l'image de la reconstitution « traditionnelle de l'*agger* » ; corriger cette invraisemblable fantaisie avec MESNIL DU BUISSON, **Du siège d'Avaricum à celui de Doura-Europos,** *Revue Archéologique,* 1939, p. 61-72.

Topographie :

Il serait à propos d'utiliser les cartes (dites d'état-major, type 1889, révisées à des dates diverses, au 1 /80 000 ou agrandissement photographique au 1 /50 000). Malheureusement l'édition par quarts de feuille découpe les alentours de Gergovie (166, Clermont S.-O. et Clermont N.-O.) et d'Alise Sainte-Reine (112, Dijon N.-O. et 111 Avallon S.-E.). En préparation la carte au 1 /20 000 — tirage provisoire en noir — et le plan directeur au 1 /10 000 du sud de Clermont.

Il n'y a pas de problème d'Alésia. Personne ne devrait ignorer :

L.A. CONSTANS, **Guide illustré des campagnes de César en Gaule,** Paris, Belles-Lettres, 1929.

A. GRENIER, dans le **Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine** de J. Déchelette, tome V, *Archéologie gallo-romaine, camps de César,* p. 187 sqq., Gergovie, p. 198 ; Alésia, p. 206.

E. DE SAINT-DENIS, **Alaise (Doubs) ne peut être Alésia,** *Revue de Philologie,* 1951, p. 18-32.

MICHEL RAMBAUD.

TACITE

Annales XIII, XIV, XV.

Éditions.

HALM, ANDRESEN, KŒSTERMANN, **Ann.,** Leipzig Teubner, 1952.

H. GOELZER, **Ann.,** t. 3, Paris Belles-Lettres, 1925 (avec trad. franç.).

FURNEAUX, PELHAM, FISHER, **Ann.,** t. 2, Oxford Clarendon Press, 1907 (avec excellent commentaire anglais.

E. JACOB, **Ann.,** t. 2, Hachette 1877 (avec commentaire français très inégal) ; l'édition scolaire des *Annales,* même auteur, même éditeur, plusieurs fois réimprimée, peut rendre quelques services.

La traduction précise de GOELZER n'a pas dévalué celle de BURNOUF (Paris Hachette, 1833), qui l'emporte pour l'élégance et la vigueur.

Lexique.

GERBER, GREEF, JOHN, **Lexicon Taciteum** (Leipzig Teubner, 1933).

Généralités.

Le **Tacite** de G. BOISSIER (Paris 1903) est vieilli ; on aura recours au livre original de R. REITZENSTEIN, **Tacitus und seine Werke** (Leipzig Teubner, 1927), à la synthèse solide de Ph. FABIA, P. WUILLEUMIER, **Tacite** (Paris, Connaiss. des Lettres, 1949) et au riche ouvrage de E. PARATORE **Tacito** (Milan, 1951).

L'histoire.

On s'attachera moins à étudier l'épineux problème des sources (la vieille thèse de la source unique, défendue par NISSEN et par FABIA, **Les sources de T. dans les Hist. et les Ann.,** Paris 1893, n'est généralement plus admise aujourd'hui) qu'à une bonne connaissance du Haut-Empire (voir L. HOMO *in* Collection Glotz, E. ALBERTINI *in* Coll. Peuples et civilisations, A. MOMIGLIANO *in* Cambridge Ancient History t. X ; G. WALTER **Néron,** Hachette, 1955 ; la lecture de Suétone, **Vie de Néron,** est nécessaire pour faire ressortir l'originalité de T.) et à une juste appréciation de la méthode de Tacite (choix, présentation et composition des éléments) ; on pourra utiliser :

F.A. MARX, **Untersuchungen zur Komposition und zu den Quellen von Tacitus Ann.,** Hermes, 1927, 74-93.

C.W. MENDELL, **Dramatic construction of Tacitus Annals** (Yale classical Studies, t. 5, 1-53).

P. PERROCHAT, **La technique dramatique dans les Annales de T.** (Lyon, Mélanges Saunier, 1944, 109-119).

La philosophie de l'histoire de Tacite demeure assez énigmatique : en dehors des ouvrages de synthèse, on consultera, parmi une foule d'études :

R. von POEHLMANN, **Die Weltanschauung des Tacitus,** Munich, 1913.

J. LACROIX, **Fatum et Fortuna dans l'Œuvre de Tacite,** *Rev. Ét. Lat.* XXIX, 1951, 247-264.

P. GRENADE, **Le pseudo-épicurisme de Tacite,** *Rev. Ét. Anc.* LV, 1953, 36-57.

Bref aperçu de la controverse dans H. BARDON, Mélanges de littérature..., Univ. de Poitiers, 1946, 208 sqq.

Langue et style.

J. GANTRELLE, **Grammaire et style de Tacite,** Paris, 1882, (description d'un genre suranné, mais encore utile).

J. PERRET, **La formation du style de Tacite,** *Rev. Ét. Anc.* LVI, 1954, 90-120 (mise au point lucide, qui épargne le recours aux travaux de Wölfflin et de Löfstedt).

A. SALVATORE, **Stilo e ritmo in Tacito,** Naples, 1950 (cf. H. BARDON, **Style et psychologie,** *in* Latomus XI, 1952, 348-356).

N. ERIKSSON, **Studien zu den Annalen des Tacitus,** Lund, 1934 (excellente étude stylistique).

Études particulières.

F. KLINGNER, **Beobachtungen über Sprache und Stil des T. am Anfang des XIII. Annalenbuches,** *Hermes,* LXXXIII, 1955, 187-200.

E. de BACKER, **La tragédie d'Agrippine,** *Nova et Vetera,* 1934, 223-241 ; 512-523 ; 1935, 194-211.

A.H. KRAPPE, **La fin d'Agrippine,** *Rev. Ét. Anc.,* 1940, 466-472.

A.M. GUILLEMIN, **La composition historique en latin,** *Humanités,* 1938, 423-7 ; analyse de *Annales* XV, 1-31.

J. BEAUJEU.

III. — Auteurs grecs

HOMERE

Odyssée, XIII-XXIII.

Le lecteur français se servira normalement de l'édition-traduction de Victor BÉRARD (3 vol., Budé), avec ses 3 volumes d'**Introduction** (Paris, 1924) ; du même auteur, voir **Les Phéniciens et l'Odyssée** (2e éd. revue, 1927) ; **La Résurrection d'Homère,** I. **Au temps des Héros,** II. **Le Drame Épique** (Paris, 1930) ; **Les Navigations d'Ulysse,** 4 vol. (Paris, 1927-1929) ; magnifiques photographies de Boissonnas dans le recueil « *Album odysséen* », *dans le Sillage d'Ulysse* (1933).

Dans la collection de la Pléiade vient de paraître (1955) la traduction seule de V. Bérard, avec une introduction générale à Homère par Jean BÉRARD et Robert FLACELIÈRE. Pour l'Odyssée, introduction particulière, et notes, de Jean Bérard. L'**Histoire des Littératures** de la Pléiade contient (t. I, 1955, p. 350-372) une étude générale sur Homère par P. GUILLON.

Langue :

P. CHANTRAINE, **Grammaire Homérique,** 2 vol., morphologie et syntaxe, le premier récemment réédité avec corrections. Outil indispensable et suffisant. Pour le formulaire homérique, voir MILMAN PARRY, **L'épithète traditionnelle chez Homère** (Paris, 1928).

Synthèses récentes :

Les ouvrages suivants contiennent un grand nombre de faits et d'idées ; ils développent en général des thèses personnelles, et ne sauraient servir d'introduction. Ils ne doivent être lus que si l'on a déjà une bonne connaissance de **l'Odyssée.**

P. AUTRAN, **Homère et les Origines sacerdotales de l'Epopée grecque,** 3 vol., Paris (1938-1943) ; théorie générale indiquée par le titre, et fondée surtout sur l'Iliade ; mais voir t. II, ch. XIV et XV pour l'Odyssée.

P. SEVERYNS, **Homère,** I. **Le Cadre historique,** II. **Le Poète et son Œuvre,** III. **L'Artiste** (Bruxelles, 1945-1947), utile et pénétrant.

A. MIREAUX, **Les Poèmes homériques et l'histoire grecque** 2 vol., (Paris, 1948-1949) ; ouvrage intéressant, pas toujours convaincant et parfois aventuré.

F. ROBERT, **Homère** (Paris, 1950), lecture fructueuse, parfois difficile, mais ouvrage d'une grande richesse et très personnel. Voir à propos de ce livre l'étude de P. GUILLON dans *Cahiers du Sud*, nos 311, 313, 314.

J. GERMAIN, **La genèse de l'Odyssée** (Paris, 1954), étude approfondie avec des idées nouvelles et personnelles.

On ajoutera les ouvrages suivants en langue étrangère :

G.E. BASSETT, **The Poetry of Homer,** (Univ. of California Press, 1938), bonne étude de poétique, sans équivalent en France.

W.J. WOODHOUSE, **The Composition of Homer's Odyssey** (London, 1930).

Rhys CARPENTER, **Folktale, Fiction and Saga in the Homeric Epics,** (Univ. of California Press, 1946). à consulter, quoique le livre étudie plutôt la première partie de l'Odyssée.

Denys L. PAGE, **The Homeric Odyssey** (Oxford, 1955), travail très personnel et très utile, vues originales, parfois un peu minutieuses.

W.B. STANFORD, **The Ulysses Theme** (Oxford, 1954), les six premiers chapitres concernent l'Ulysse homérique, et sont bons ; le reste étudie le personnage dans la littérature universelle.

Luigia Achillea STELLA, **Il Poema di Ulisse,** (Firenze, 1955), excellent ouvrage, seconde partie très intéressante, « La Poesia ». Bibliographie très à jour.

Reinhold MERKELBACH, **Untersuchungen zur Odyssee** (coll. *Zetemata*, Munich, 1951).

Réalités archéologiques :

M.P. NILSSON, **Homer and Mycenae** (1933), déjà un peu vieilli, mais plein d'intérêt ; H.L. LORIMER, **Homer and the Monuments** (Londres, 1950). Deux articles intéressants de Jean BÉRARD, *Revue des Etudes grecques*, 1954, p. 1-34 sur le plan du palais d'Ulysse, et *ibid*, 1955, p. 1-11, sur le concours de l'arc.

On lira enfin, pour le plaisir, et pour la justesse de l'évocation méditerranéenne, Jean GIONO, **Naissance de l'Odyssée,** Paris, 1938.

DÉMOSTHÈNE

Harangues.

Édition du texte et traduction par A. CROISET (Budé), 2 vol., 1924-1925. L'ancienne édition des Harangues par H. WEIL (3e éd., 1912) est utile à cause des notes ; commentaire anglais de J.E. SANDYS (2 vol.).

On lira A. PUECH, **Les Philippiques de D.** (Paris, 1929), et le petit ouvrage *indispensable* de G. MATHIEU, **Démosthène, l'Homme et l'Œuvre** (Le Livre de l'Étudiant, Paris, Boivin, 1948), clair et bien informé, qui contient p. 185-188, la bibliographie essentielle, qu'il n'est pas nécessaire par conséquent de reproduire ici.

Voir aussi la notice bibliographique relative aux discours **Sur l'Ambassade** et **Sur la Couronne,** publiée dans *L'Information Littéraire*, n° 5 de 1952, p. 209.

J. BOUSQUET.

A NOS ABONNÉS

pour éviter toute interruption de service, nous prions nos abonnés de bien vouloir verser au plus tôt le montant de leur abonnement pour 1957 au Compte Chèques Postaux :

J.-B. BAILLIÈRE & FILS, PARIS-202.

J.-B. BAILLIÈRE et Fils, Éditeurs, 19, rue Hautefeuille, Paris-6e

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

NOUVEAU COURS DE GÉOGRAPHIE

publié sous la direction de

A. CHOLLEY

Professeur à la Faculté des lettres de Paris, directeur de l'Institut de Géographie

Avec la collaboration de **MM. P. BIROT,** *professeur à la Faculté des lettres de Paris ;* **R. CLOZIER,** *inspecteur général de l'Instruction publique ;* **J. DRESCH,** *professeur à la Faculté des lettres de Paris ;* **P. GEORGE,** *professeur à la Faculté des lettres de Paris.*

Philosophie

LES PUISSANCES ÉCONOMIQUES DU MONDE

par **P. BIROT, A. CHOLLEY, R. CLOZIER, J. DRESCH et P. GEORGE**

Un volume in-8 de 544 pages, avec 165 figures et photos . . . . . **1.100 fr.**

Première

L'UNION FRANÇAISE. FRANCE ET FRANCE D'OUTRE-MER

par **A. CHOLLEY, R. CLOZIER et J. DRESCH**

Un volume in-8 de 500 pages, avec 201 figures et cartes et 88 photos. . . . . **1.000 fr.**

Seconde

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE PHYSIQUE ET HUMAINE

par **A. CHOLLEY et R. CLOZIER**

Un volume in-8 de 506 pages, avec 151 figures et cartes, XL photos et une planche en couleurs. . . . **1.100 fr.**

Troisième

LA FRANCE MÉTROPOLITAINE ET LA FRANCE D'OUTRE-MER

par **A. CHOLLEY, R. CLOZIER et J. DRESCH**

Un volume in-8 de 398 pages, avec 131 figures et 49 photos. . . . . **650 fr.**

Quatrième

L'EUROPE

(Moins la FRANCE) **et l'ASIE RUSSE**

par **P. BIROT et P. GEORGE**

Un volume in-8 de 296 pages, avec 95 figures et 73 photos. . . . . **600 fr.**

Cinquième

LE MONDE

(Moins l'EUROPE, L'ASIE RUSSE et les COLONIES FRANÇAISES)

par **A. CHOLLEY, R. CLOZIER, J. DRESCH et P. BIROT**

Un volume in-8 de 362 pages avec figures et cartes. . . . . **600 fr.**

Sixième

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE
LES ÉTAPES DE LA DÉCOUVERTE DE LA TERRE

par **A. CHOLLEY et R. CLOZIER**

Un volume in-8 de XVI - 298 pages, avec 103 figures 43 photos. . . . . **500 fr.**

IMPRIMÉ EN FRANCE
Imprimerie Nouvelle - 655 - 1956

Bimestrielle — Le Gérant : P. BONNET.

No 4